



L'usurpateur

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

L'Usurpateur

Richard Sapir
et
Warren Murphy

V AUGIRARD

L'USURPATEUR

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

L'USURPATEUR

**TRADUIT ET ADAPTÉ DE
L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-FRANÇOIS BERNIES**



Titre original :
LINE OF SUCCESSION

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1986

© Presses de la Cité/GECEP, 1990

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00281-5

Édition originale :

ISBN : 0-451-15396-0

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

Le vieux Pullyang fut le premier à apercevoir les étranges oiseaux pourpres.

Accroupi dans la poussière, Pullyang tirait sur sa pipe. C'était une pipe traditionnelle, au tuyau interminable et l'effort le tenait éveillé. C'est que Pullyang était l'intendant du village de Sinanju et avait donc la charge de veiller sur le berceau de la source solaire des arts martiaux, également connue sous le nom de Sinanju. Mais pour lui, garder le village était la source d'un ennui insondable.

Personne ne venait jamais à Sinanju. Le village était presque inconnu et ceux, très rares, qui en avaient entendu parler l'évitaient soigneusement, tant la réputation des Maîtres de Sinanju était inquiétante.

Car les Maîtres de Sinanju étaient une lignée millénaire d'assassins.

Aussi Pullyang tirait-il sur sa pipe en attendant patiemment le retour des Maîtres de Sinanju, sachant qu'il n'avait rien à craindre. Sauf bien sûr s'il piquait du nez. Car il pouvait être sûr que l'heure et l'endroit de son petit somme serait dûment notés et rapportés par une bonne âme du village au Maître de Sinanju dès l'instant de son retour.

Pullyang regarda le soleil descendre à l'horizon. Il vit son disque rouge passer entre les deux pointes rocheuses, les « Cornes de la Bienvenue », pour aller incendier la baie de Corée Occidentale.

C'était le moment préféré de Pullyang car il signifiait que l'heure du repas approchait. Juste au moment où le soleil incandescent allait s'abîmer dans les vagues, la pipe de Pullyang s'éteignit elle aussi.

Le vieil intendant grommela un épouvantable juron. Il voyait déjà le boulot que représentait le rallumage de sa pipe. Le tuyau avait plus d'un mètre. Découragé, Pullyang leva les yeux pour quêter l'assistance du ciel.

C'est alors qu'il vit les oiseaux.

Ils étaient deux et survolaient le village à coups d'ailes paresseux. Tout d'abord, Pullyang crut qu'ils étaient tout proches. Leurs ailes semblaient immenses. Mais en y regardant de plus près, il réalisa qu'ils étaient très haut, immenses et si sombres qu'ils se détachaient à peine dans le ciel noir.

Il leur trouva un air de héron : ils en avaient le long bec et le cou interminable. Mais ils étaient beaucoup trop grands pour être des hérons.

Son cœur s'accéléra pour de bon. Il remonta précipitamment la pente qui menait au village.

— Dépêchez-vous, bande de feignants ! glapit-il, le souffle court.

De traiter ses congénères de feignants après avoir lui-même passé sa journée, les fesses sur les talons, le remit un peu d'aplomb.

— Regardez ! reprit-il d'une voix plus ferme.

Les villageois levèrent le nez de leurs marmites et découvrirent à leur tour les grands oiseaux noirs.

— C'est un augure ! s'écria quelqu'un.

— Augure de quoi ? demanda Mah-Li, la fiancée du prochain Maître de Sinanju, une fille superbe aux longs cheveux lustrés.

— Ce sont des oiseaux de malheur ! prophétisa Pullyang qui n'en savait rien mais, en tant qu'intendant du village, devait bien dire quelque chose.

— Ils descendent sur nous ! cria Mah-Li en voyant les grands oiseaux se rapprocher.

— Ouiiii ! couina Pullyang, au comble de la panique.

Ils pouvaient voir leur couleur maintenant : un rose translucide comme des tripes de porc.

— Ils n'ont pas de plumes, souffla Mah-Li.

On aurait dit des chauves-souris géantes avec d'horribles têtes en forme de biseaux qu'ils balançaient lentement pour inspecter le sol de leurs yeux verdâtres. Des yeux de lézard.

Les enfants furent les premiers à s'enfuir en piaillant de terreur. Aussitôt suivis par leurs mères. Les hommes ne tardèrent pas, tous lancés dans une course folle sur le sentier qui menait à la montagne.

Le vieux Pullyang se tourna vers Mah-Li.

— Va, mon enfant !

— Venez, vous aussi, supplia la jeune fille, tirant sur le bras maigre du vieil intendant.

— Laisse-moi, mon enfant ! cria encore Pullyang.

En se débattant, le vieil intendant fit tomber sa pipe.

— Je vous en prie, implora encore Mah-Li.

Mais le vieil intendant lui tourna obstinément le dos et, avec un dernier regard pour les horribles volatiles, la jeune fille s'enfuit à son tour.

Quand il fut seul, Pullyang courut s'abriter dans la maison du trésor, là où, espérait-il, les oiseaux ne le verraient pas.

Mais les deux volatiles ne semblèrent lui prêter aucune attention. Après avoir virevolté un moment dans le ciel obscur, ils allèrent se poser chacun sur une Corne de la Bienvenue et replièrent comme de sinistres gargouilles leurs ailes sur leurs peaux glabres.

La nuit tomba mais leurs yeux brillaient dans l'obscurité et fixaient sans ciller Pullyang, allongé sous les fondations de la maison du trésor, tremblant de tous ses membres.

Le vieil intendant serra les dents pour les empêcher de claquer. Il déglutit péniblement, pensant très fort à sa pipe abandonnée. Il apprécierait bien une bonne bouffée maintenant. Si seulement cette maudite pipe ne s'était pas éteinte, il n'aurait pas regardé dans le ciel et les oiseaux ne seraient pas apparus. Il croyait dur comme fer que son regard les avait fait venir. Il voyait ça dans leurs yeux fixes.

N'y tenant plus, Pullyang ferma les yeux et sortit de sous la maison. S'il réussissait à gagner la sortie du village, il serait sauvé. Mais quand la lune sortit des nuages, éclairant la plage de sa lueur laiteuse, le vieux Coréen ne put s'empêcher de risquer un coup d'œil.

Il vit des ombres longues que la lune projetait sur la baie. Il reconnut les deux Cornes de la Bienvenue. La silhouette des deux oiseaux ne les coiffaient pas. Il leva les yeux et poussa un cri de terreur.

Ils étaient toujours là, à le fixer de leurs yeux de sauriens. Et ils ne projetaient pas d'ombre. Un frisson de terreur lui secoua tout le corps et le vieil intendant se mit à courir comme il n'avait jamais couru.

Il s'enfuit droit devant lui, loin de la maison du trésor, loin du village et surtout, loin de sa peur.

Il courut sans se retourner, de peur que les oiseaux maudits ne se mettent à le suivre.

La lune baignait le village dans une lueur fantomatique quand une ombre se détacha dans ses reflets laiteux.

L'ombre était un homme, un Blanc, avec un visage trop beau que l'âge commençait juste à buriner. La brise marine faisait voler ses longues boucles dorées. Il était vêtu d'un kimono de soie pourpre à la taille soulignée par une ceinture jaune.

Progressant de rocher en rocher avec la souplesse d'un chat, il

parvint jusqu'à la maison du trésor sans un regard pour les Cornes de la Bienvenue.

L'homme alla directement à la porte que fermait non pas une serrure ou un cadenas mais un dispositif secret caché dans la marqueterie de teck. Sans hésiter, l'inconnu pressa simultanément deux minuscules panneaux et un mécanisme caché joua avec un double claquement, libérant une longue cheville de bois qui courait tout le long de la porte.

L'homme se pencha et d'un geste concentré retira la cheville puis il se releva et poussa fermement la porte.

Un parfum de musc et de bougie vint flotter à ses narines. Soigneusement, il essuya ses sandales et entra. Personne ne devait savoir qu'il était entré ici.

Le Blanc promena son regard sur l'immense salle. La lueur de la lune qui tombait des hautes fenêtres éclairait des monceaux d'or et des jarres emplies à ras bord de pierres précieuses.

L'homme continua à avancer sans toucher à un seul de ces trésors. Il n'en avait pas besoin. La seconde pièce, sans ouverture, était plongée dans une obscurité complète mais il ne fit pas un geste pour allumer un des nombreux flambeaux qui se dressaient dans la pièce. Il en avait encore moins besoin que des trésors de Sinanju.

Sans tâtonner, il s'agenouilla à côté d'un grand coffre laqué et l'ouvrit. Rapidement, il inspecta son contenu et le referma. Il passa au suivant et ainsi de suite jusqu'au quatrième. C'est là qu'étaient cachés ce qu'il cherchait : les écrits de Sinanju.

Précautionneusement, il souleva le premier des rouleaux et défit le sceau d'or qui le fermait. Le palimpseste se déroula avec des craquements. L'homme lut les premiers idéogrammes de l'entête et referma le parchemin ; il décrivait la Mésopotamie d'Hamourabi. Beaucoup trop vieux. Assis à même le plancher d'acajou, le Blanc défit tous les rouleaux, les parcourut et les referma. Quand il trouva enfin ceux qu'il cherchait, il les lut attentivement, sans se presser, sachant qu'il avait toute la nuit. Les oiseaux tiendraient les villageois éloignés jusqu'au petit matin.

Quand il eut étudié chacun des textes, il sortit une plume et du papier de sa large ceinture jaune et entreprit de rédiger une lettre. Il s'arrêtait souvent pour s'inspirer des manuscrits. Il recopia intégralement le texte de la première lettre mais en changea l'entête.

Puis, avec le même soin méticuleux, il replia les rouleaux et les remit dans le grand coffre laqué.

Quand il se releva, ses yeux brillaient comme des néons bleutés. Il avait réussi, personne ne saurait qu'il était venu ici, pas même le Maître de Sinanju et, dans ses mains, il tenait les secrets du Maître actuel.

Tout ce qui lui restait à faire était de les signer et de les mettre sous enveloppe.

Il allait sortir quand, pris d'une soudaine inspiration, il les rouvrit et les signa rapidement. Puis il les tint à bout de bras pour regarder le nom qu'il avait inscrit.

Un nom très simple : « Tulipe ».

En quittant la maison, il prit soin de remettre en place le mécanisme de la porte puis il marcha sur la plage en direction des deux Cornes de la Bienvenue qui semblaient attendre le lever du soleil, massives et vaguement menaçantes. Quand il eut disparu, les serpents tapis dans les rochers du rivage attendirent encore très longtemps avant de se glisser hors de leurs trous.

CHAPITRE II

Son nom était Remo et il essayait d'attraper une mouche avec des baguettes.

Il était assis au milieu de la pièce où il avait vécu près d'un an. Il était complètement immobile parce qu'il savait que la mouche ne s'approcherait pas de lui s'il bougeait. Il n'avait pas bougé depuis une heure. Malheureusement, la mouche non plus. Elle restait obstinément collée au carreau de la fenêtre au point que Remo se demandait si la mouche faisait sa sieste.

La pièce avaient des murs uniformément crème et pour seul ameublement une télévision, un magnétoscope, un matelas de coton et une table basse. Remo était assis en tailleur sur le matelas et contemplait la table sur laquelle trônait un bol avec un reste de nourriture drapé dans une sauce orange. Remo l'avait laissé là exprès pour attirer la mouche.

Remo aurait pu se lever et écraser la mouche d'un coup de tapette. Il savait qu'il aurait pu être sur elle avant qu'elle n'ait enregistré son mouvement. Mais il ne voulait pas tuer la mouche. Il voulait seulement l'attraper entre les deux baguettes de bois qu'il tenait à la main.

Enfin, la mouche se mit à remuer ses pattes, frotta ses ailes l'une contre l'autre et prit son envol. Remo sourit. Il allait avoir sa chance.

La mouche, grasse et noire, effectua un looping mollasson avant de se poser sur le rebord du bol.

Remo lui laissa le temps de se reposer et lentement écarta les baguettes entre ses doigts.

Soudain, la porte s'ouvrit et la mouche s'envola. Mais la main de Remo était déjà en mouvement. Les baguettes se fermèrent avec un claquement.

— Je l'ai eue ! s'exclama-t-il triomphalement en rapprochant ses baguettes.

— Tu as eu quoi ? demanda Chiun, Maître de Sinanju en exercice.

Il se tenait dans l'embrasement de la porte, tel un vautour. C'était un Coréen accoutré d'un indescriptible costume jaune canari à manches évasées. Il semblait très vieux mais ses yeux noisette pétillants de

vivacité contrastaient curieusement avec une peau aussi plissée que la momie de Toutankhamon. Le peu de poils qui lui restaient frissaient en touffes blanches désordonnées autour de ses oreilles ou pendaient de son menton.

Pour répondre à la question du vieil Oriental, Remo leva ses baguettes et les rabaissa aussitôt.

— Rien, répondit-il, dépité. Il aperçut alors la mouche qui se promenait au plafond, impavide.

— Ainsi apparaî-t-il à ces yeux usés par les ans, commenta Chiun.

— Petit Père, pourriez-vous fermer cette porte ? soupira Remo.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne voudrais pas que cette mouche sorte d'ici.

— Mais bien sûr, mon fils, fit le vieil Oriental d'un ton aimable qui, Remo était payé pour le savoir, ne présageait rien de bon.

Sans un mot, le Maître de Sinanju fouilla doucement dans sa poche. Quand sa main en ressortit, elle tenait une noix de cajou coincée entre le pouce et l'index. Puis le vieil Oriental se mit à attendre patiemment, les yeux réduits à des fentes.

Remo releva doucement ses baguettes : la mouche redescendait vers le bol. Juste quand elle allait se poser sur le rebord, le Maître de Sinanju envoya la noix voler d'une pichenette. Au même moment, Remo fit claquer ses baguettes.

— Cette fois-ci, je l'ai eue ! triompha-t-il Regardez Petit Père.

Le Maître de Sinanju se précipita aux côtés de son disciple.

— Fais voir, Remo ! Très fort, vraiment, complimenta-t-il.

— Merci, je sais que peu de gens peuvent attraper une mouche au vol avec des baguettes.

— Très peu, en effet, approuva le vieil Oriental avec un sourire mielleux, et tu ne fais pas partie du nombre.

— Que voulez-vous dire ? demanda Remo.

— Regarde un peu mieux ce que tu tiens.

Remo regarda et vit un petit objet rond et sans ailes. Il le fit tomber dans sa paume.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça, fit Chiun en avalant une noix de cajou. Tu en veux une ?

— Chiun ! s'exclama Remo, rouge de colère. Pourquoi avez-vous fait ça ? Je l'avais presque ce coup-ci.

Sans un mot, Chiun alla jusqu'à la fenêtre, revint vers Remo, exécuta une profonde courbette et tendit sa paume ouverte.

— Qu'est-ce que c'est encore ? demanda Remo, méfiant.

— L'objet de ton désir, ô toi, le vite déçu, fit Chiun en présentant sa main.

Dans la paume, la mouche gisait sur le dos, immobile.

— Je n'en veux plus, bouda Remo, elle est morte.

— Elle n'est pas morte, elle est juste assommée. Je ne tue pas les mouches.

— À moins qu'on ne vous paye pour ça.

— Et d'avance, rappela Chiun avec un sourire. Tu ne veux pas de mon modeste cadeau ?

— Non, grinça Remo.

— Mais tu voulais tellement cette mouche !

— Je voulais l'attraper moi-même !

— Alors vas-y, fit Chiun en lançant la mouche en l'air.

Celle-ci ouvrit maladroitement ses ailes et se remit à voler en zigzag.

— OK, fit Remo, reprenant du poil de la bête. Maintenant ne bougez plus et laissez-moi faire.

— Est-ce ta façon d'accueillir les messagers ? demanda Chiun, prenant l'air peiné.

— Qu'est-ce que Smith veut encore ? soupira Remo.

— Rien, à ma connaissance. Ce message vient de Sinanju.

— Mah-Li ? interrogea joyeusement Remo.

— Qui d'autre que cette pauvre fille pourrait gâcher de l'encre pour un embaguetteur de mouche comme toi ? ricana Chiun en sortant une enveloppe d'une de ses interminables manches.

Remo se jeta dessus comme la pauvreté sur le monde. La vieille face parcheminée de Chiun se plissa de désapprobation.

— Ne t'excite pas tant. Elle ne fait que poser la même question pour la vingtième fois. Franchement, Remo, comment peux-tu envisager d'épouser une telle mégère ?

— Parce que vous lisez mon courrier ? s'indigna Remo.

— L'enveloppe a dû s'abîmer pendant le transport. Elle était ouverte et la lettre a glissé.

— Je vois, fit Remo en s'emparant du pli, elle s'est recollée toute seule.

— Il a bien fallu que je la recolle avec ma pauvre vieille langue. Tu ne voulais pas qu'elle glisse encore et se perde pour de bon ?

Remo déchira l'enveloppe d'un coup d'ongle.

— Elle dit que tout va bien à Sinanju, commenta-t-il à haute voix.

— Dis-moi quelque chose que je ne sais pas déjà.

— Elle demande quand nous rentrons.

— Réponds-lui que tu ne sais pas.

— Chiun, je vous en prie, le contrat avec Smith se termine dans quelques semaines. Ensuite nous sommes libres comme l'air.

— Il n'y a pas le feu, souffla Chiun. Depuis quand n'ai-je pas pris de vacances, hein ? Il est grand temps que je fasse le tour du monde.

— Petit Père, vous avez fait plus de tours du monde qu'un satellite espion.

— Nous pourrions faire une tournée. Proposer nos services à des gouvernements du tiers-monde. Ils nous amèneraient leurs criminels sur scène et on les expédierait *ad patres* devant une foule enthousiaste. Imagine un peu les droits de télévision !

— Je ne crois pas que les gens aimeraient beaucoup ce genre de spectacle.

— Mais si, tôt ou tard, toutes les nations remettent cela à la mode. Et tu pourrais nettoyer après le spectacle.

— Ne comptez pas sur moi pour jouer les deuxièmes couteaux.

— D'accord, fit Chiun, tu seras mon manager. Mais c'est ma dernière offre. Sinon, tu rentreras à pied à Sinanju. Après tout, le sous-marin du retour est réservé à ceux qui travaillent.

— Chiun, c'est infâme ! siffla Remo.

Chiun ouvrit la bouche pour répondre mais un coup frappé à la porte l'interrompit.

— Entrez, proféra majestueusement le vieil Oriental.

— Hé ! c'est ma chambre ici ! rappela Remo.

Le docteur Harold W. Smith fit son entrée, le visage de la même couleur que son costume trois-pièces. Gris.

— Salut, ô, Empereur Smith, entonna le Maître de Sinanju, gardien de la Constitution et défenseur de l'organisation CURE dont, nous ignorons tout.

— Chuut ! siffla Smith, passant au gris sombre. Pas si fort. Que faites-vous donc ici ?

— Nous chantions vos louanges, fit le vieil Oriental.

— On ne doit pas vous voir ensemble ici, insista Smith. Tant que vous êtes au sanatorium de Folcroft, vous êtes censés être des patients. D'autant plus que nous avons un grave problème.

— Un virus dans les ordinateurs ? railla Remo.

— Pire que ça. Le vice-président arrive ici demain. Il a choisi Folcroft pour démarrer sa campagne électorale. Toutes les équipes de télévision seront ici. Une vraie catastrophe.

— Dites-lui d'aller ailleurs, suggéra Remo. Faites intervenir le Président.

— J'ai déjà essayé. Le Président pense que s'il tente quelque chose, ça attirera encore plus l'attention sur le sanatorium. Je suis d'accord. Si on fait comme si de rien n'était, on devrait s'en sortir.

— Bon alors, quel est le problème ? fit Remo.

— Le jardin. Une vraie catastrophe. Les jardiniers sont, comme par hasard, tous en congé. Est-ce que vous ne pourriez pas, euh, faire quelque chose ?

— OK, fit Remo en fixant ses ongles courts que des années d'entraînement et de régime avaient rendu plus durs que de l'acier. À condition que j'aie une place sur le sous-marin qui ramènera Chiun à Sinanju.

— D'accord, vous pouvez même considérer ça comme un cadeau de mariage, soupira Smith qui avait prévu cette solution depuis longtemps déjà.

Il s'était occupé de ces deux-là vingt ans et estimait qu'il avait porté sa part de croix.

— Merci, c'est très généreux, observa Remo.

— Beaucoup *trop* généreux, protesta Chiun.

— À ce propos, reprit Smith, se tournant vers le Maître de Sinanju, j'ai le regret de vous demander de me rendre votre carte Gold de l'American Express.

— Ma carte miracle ! s'indigna le vieil Oriental, peiné. Celle que vous m'avez donnée quand j'ai repris du service ? Celle qu'il suffit de montrer aux marchands pour qu'ils me laissent partir sans payer ?

— Ce n'est pas ma faute, objecta Smith, c'est la décision de la compagnie. D'après eux, vous n'auriez jamais réglé les débits mensuels

et ce malgré leurs nombreuses lettres de rappel.

— Depuis que je suis revenu dans ce pays, je suis submergé par la paperasse, gémit le vieil Oriental. J'ai tout jeté, comme font tous les Américains.

— Ils ne jettent pas les lettres recommandés.

— Personne ne m'a rien dit, grommela le Maître de Sinanju.

— Je vous ai dit en vous remettant la carte que vous en étiez responsable. Je vous ai bien prévenu que c'était une avance sur les sommes versées. Maintenant, si vous voulez bien me remettre cette carte.

Avec une expression d'infini chagrin, Chiun sortit la carte dorée.

Smith s'en empara et la brisa en deux.

— Aiiie, grimaça le vieil Oriental. Un exemplaire unique !

— Mais non, fit Smith, tous les Américains ont la même.

— Alors, j'en veux une autre.

— Il faudra voir ça avec votre banquier mais je ne sais pas s'il se laissera attendrir. Votre dossier crédit est un désastre.

— Je lui ai pourtant tout expliqué, plusieurs fois, mais il ne voulait pas me croire, chuchote Remo dans l'oreille de Smith.

— Occupe-toi du jardin de l'Empereur ! jeta Chiun en quittant la pièce et en claquant la porte.

CHAPITRE III

Le docteur Harold W. Smith sentit une vague de panique le balayer.

— Désolé, balbutia-t-il, mais c'est tout à fait impossible. J'ai des affaires urgentes à régler.

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir d'urgentissime dans l'administration d'un sanatorium ? s'étonna Harmon Cashman.

En tant qu'envoyé du vice-président chargé de préparer le terrain, il avait eu affaire à son lot d'officiels nerveux. Mais ce Smith, bureaucrate au visage acide comme un citron vert, battait tous les records. À croire que le ciel lui tombait sur la tête.

Le bureaucrate en question s'évertuait à dévisser une boîte d'aspirine. Comme il n'appuyait pas là où il fallait, le couvercle refusait de lui céder et le docteur en suait à grosses gouttes.

— Du calme, Smith, fit Cashman, laissez-moi faire.

Le factotum du vice-président s'empara de la boîte et, tout en continuant à parler, entreprit de l'ouvrir.

— Au fait, ajouta-t-il d'une voix pleine d'entrain (la fonction crée l'organe), vos jardiniers ont fait du bon travail. On pourrait jouer au golf sur vos pelouses.

— Merci, bafouilla le docteur Smith, mais ce que vous demandez est impossible.

— Écoutez, le discours du vice-président ne va pas prendre plus d'une demi-heure. Le vôtre est taillé pour faire deux minutes. Du sur mesure : une simple présentation du vice-président. Pas sorcier.

— Mais la foule me rend nerveux. Je me raidis, je n'arrive même plus à sortir un mot. Ça sera un désastre.

Harmon Cashman partageait l'opinion de Smith. Ce gars-là avait une gueule de rabat-joie pur sucre. Il ouvrit la bouche pour lui faire le coup de :

« Mais ce gars-là va être notre prochain Président. »

Mais sa langue s'arrêta à mi-chemin.

Ce citron était foutu de lui faire un infarctus en plein meeting électoral. Ça ferait désordre.

Tout en s'escrimant sur la boîte d'aspirine, Cashman se mit à réfléchir. Le cortège vice-présidentiel était déjà en route.

— Au fait qu'est-ce que c'est comme médicament ? demanda Cashman.

— De l'aspirine pour enfants, lâcha Smith, mon ulcère ne supporte pas les autres. Alors, ça vient ? Ma migraine devient atroce.

— Je ne comprends pas qu'ils rendent les emballages pour enfants si difficiles à ouvrir, grogna Cashman.

— Laissez tomber, siffla le responsable de Folcroft en lui arrachant la boîte.

Smith l'écrasa sur le rebord de son bureau et une pluie de capsules orange et roses se répandit dans la pièce. Cashman contempla alors le stupéfiant spectacle d'un docteur Harold W. Smith qui se jetait à quatre pattes, en ramassait une poignée et l'avalait en s'étranglant piteusement. L'envoyé du vice-président secoua la tête. Ce gars-là était mûr pour le cabanon. Heureusement qu'ils avaient prévu les blouses blanches dans les hôpitaux psychiatriques pour distinguer le personnel des patients.

Et, un doigt dans l'oreille pour ne pas entendre le docteur qui s'étranglait à côté de lui, Cashman appela le maire de Rye. Malgré la toux de son voisin, le jeune fonctionnaire put entendre l'élu du peuple remuer de la queue de joie quand il lui proposa de présenter le vice-président. N'importe quel politicien aurait donné son bras droit pour déclamer sur la tribune ce jour-là. Ce Smith était vraiment cinglé.



Quand le cortège vice-présidentiel arriva, exactement deux minutes avant le début de la cérémonie, des hélicoptères Bell 212 survolaient à grand bruit les alentours du sanatorium. Les as du Secret Service [\[1\]](#) avaient déjà fouillé de fond en comble les bâtiments à angle droit qui abritaient l'hôpital psychiatrique de Folcroft mais aussi le service le plus secret des États-Unis : CURE.

Planqué derrière deux grands types, à l'abri des caméras de télévision, Smith se tortillait nerveusement sur une chaise pliante. S'il avait pu, il aurait carrément évité de s'asseoir sur la tribune des VIPs. Mais Harmon Cashman n'avait rien voulu savoir.

La Cadillac vice-présidentielle venait de s'arrêter et tous les VIPs se levaient. Smith soupira : s'il restait assis, personne ne le remarquerait.

C'est alors qu'il entendit quelqu'un annoncer fort et clair :

— Où est-ce bon docteur Smith ? Que je lui serre la main.

Smith sentit son cœur déraiper : c'était la voix du vice-président.

Le docteur se mit debout. Ses jambes tremblaient, le vent ébouriffait les rares poils qui lui restaient sur le caillou et le vice-président lui fonçait dessus d'un pas viril.

— Ah, c'est vous, Smith ? clama le second personnage de la nation. Enchanté de vous connaître, j'ai beaucoup entendu de vous.

— Vraiment ? coassa le directeur de CURE en roulant des yeux.

— Harmon m'a dit que ma visite vous rendait nerveux.

— Euh... ouui, bafouilla le patron de Folcroft.

— Harmon me disait que vous aviez l'air d'un homme écrasé par un lourd secret. Mais c'est impossible, n'est-ce pas ? Vous êtes médecin, vous soignez les gens, vous êtes une cure pour eux.

Smith sentit que ses genoux pliaient sous lui. Il se retrouva sur sa chaise, se demandant ce que le vice-président voulait bien dire avec son histoire de cure. Heureusement que sa suite l'entraînait jusqu'à l'avant de la tribune où le maire de Rye, sur son trente et un, faisait déjà ronfler le micro.

L'édile conclut son numéro sur un sourire aussi large que le geste de ses bras :

— Et voici : le prochain Président des États-Unis !

Le vice-président se leva sous un tonnerre d'applaudissements. Il réussit à la fois à rectifier son nœud de cravate, montrer toutes ses fausses dents à la foule et lui faire signe de la main d'arrêter ses ovations tandis que les membres de son équipe donnaient le signal inverse. Complaisamment, les opérateurs de la télé firent un long travelling pour enregistrer cette nouvelle manifestation spontanée d'enthousiasme.

— Merci, merci, fit le vice-président d'un ton enjoué. Je n'ai pas eu une réception aussi chaleureuse depuis les primaires de l'Iowa.

La foule gloussa d'aise en réponse.

— Je suis ici aujourd'hui, enchaîna le vice-président, pour réaffirmer l'engagement solennel que j'avais pris tout au début de ma campagne. Nous savons tous qu'il y a eu de sévères critiques envers l'équipe dirigeante actuelle – dont je fais bien sûr partie – concernant des activités occultes. Un certain nombre de gens pensent que l'administration actuelle a eu tendance à recourir, dans le domaine du renseignement, à des méthodes illégales ou paralégales.

Smith sentit sa gorge se dessécher.

— Je tiens à vous dire, poursuivit le vice-président, que cela ne se passera pas ainsi quand je serai au pouvoir. Je vous le promets. Il y aura une bonne cure.

La foule applaudit à tout rompre. Smith s'enfonça un peu plus dans son siège. Son mal de crâne prenait des proportions infernales.

Devant lui, le vice-président semblait boire les ovations de la foule. Il se retourna vers les VIPs, comme pour leur dire « Que voulez-vous, ils m'aiment » et ses yeux rencontrèrent ceux de Smith. Et le vice-président cligna alors de l'œil.

Comme s'il savait.

CHAPITRE IV

Michael « Prince » Princippi avait dû batailler dur pour arracher l'investiture de son parti, le parti démocrate, dans sa course à la présidence. Quand il avait émis l'idée de tenter sa chance, tout le monde lui avait ri au nez. Même ses conseillers.

— Vous êtes déjà gouverneur, l'avaient-ils prévenu. Si vous perdez, vous ne serez jamais réélu. Vos électeurs diront que vous vous êtes servi de votre position locale comme d'un tremplin. Ils ne vous pardonneront pas.

— J'en prends le risque, avait-il grommelé.

— Personne ne vous connaît au plan national.

— Jimmy Carter non plus et voyez ce qu'il a fait en 76.

— Ouais, et vous avez vu le résultat en 80 ?

— Je ne suis pas Jimmy Carter, avait fait le gouverneur, se redressant de toute sa petite taille, je suis Michael Princippi le prince de la scène politique.

— Vous n'avez pas une tête présidentielle.

— Je suis entré en politique quand j'avais vingt ans et j'ai déjà été deux fois élu gouverneur d'un grand État industriel. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

Ses assistants avaient fixé le tapis persan. Finalement l'un d'eux s'était jeté à l'eau.

— Vous n'êtes pas assez grand.

Les autres avaient tous opiné. C'était bien leur avis.

— Vous êtes trop typé, avait ajouté un second, fonçant dans la brèche ouverte.

— Et vous n'avez pas le profil, avait risqué un troisième.

— C'est quoi, le profil ? avait grogné Michael « Prince » Princippi en se demandant s'il n'allait pas les foutre tous dehors.

Il se souvint à temps qu'il n'était pas chez lui mais chez un de ses généreux supporters qui faisait dans les travaux publics.

— Le bon profil est celui de J.-F. Kennedy, firent-ils tous en chœur.

— Vous n’avez qu’à regarder les politiciens démocrates, insista l’un d’eux, ils ont tous la mâchoire de JF K, sa coupe de cheveux, ses yeux bleu acier. Vous feriez mieux de laisser tomber.

Mais Michael « Prince » Princippi ne laissa pas tomber. Il savait que ce qui leur paraissait une faiblesse était en fait une force. Petit, noiraud, l’œil sombre et pénétrant sous d’épais sourcils en broussaille, il tranchait dans la foule interchangeable des sosies de JFK. Les caméras de télévision avaient vite fait de le remarquer. Les présentateurs aimaient ce qui tranche. Ça avait déjà marché dans son État, le plus lourdement irlandais – donc candidement raciste – des États-Unis.

Et ça avait marché sur le plan national. Les médias l’avaient très vite repéré et monté en épingle. C’était lui, l’outsider, qui giclait du peloton quand les autres mettaient toute leur énergie à se fondre dans la meute.

Et, les uns après les autres, tous ses rivaux étaient allés au fossé jusqu’à ce que la convention nationale démocrate le choisisse triomphalement dans un des plus remarquables renversements de tendance du siècle.

Maintenant, à quelques jours des élections, il galopait même en tête des sondages face à son rival républicain. Oh, la marge n’était pas grande, aussi cravachait-il comme si sa vie politique en dépendait. Ce qui, bien sûr, était le cas.

À une étape de son tour d’Amérique, il prit quand même le temps de brancher la télé pour voir où en était son rival.

Il ne tarda pas à bâiller. C’était le discours de rigueur où le vice-président promettait à qui mieux mieux qu’il allait nettoyer les placards et donner des coups de balai.

Mais un nom le fit sursauter. Michael « Prince » Princippi fronça ses épaisses sourcils. Ce nom lui disait quelque chose. Il l’avait remarqué dans une lettre qu’il venait de recevoir. Une lettre bien étrange.

Il se leva pour la sortir de sa serviette. C’était une lettre qui lui était personnellement adressée. Elle avait été postée de Séoul, en Corée du Sud, et une estampille « Confidentiel » en barrait l’enveloppe. Au début il avait cru à une mauvaise farce. Si ce n’est que la lettre était bourrée de détails troublants.

Il la parcourut rapidement et trouva le nom qui l’avait frappé : le sanatorium de Folcroft. Le vice-président parlait depuis le sanatorium de Folcroft.

Il reprit par le commencement et lut lentement, attentivement.

La lettre se proposait de révéler l'existence d'une organisation gouvernementale ultrasecrète qui opérait sous la couverture d'un sanatorium. „ L'organisation s'appelait CURE, un nom qui n'était pas un sigle mais un programme d'action. Mais cette organisation, qui avait été mise sur pied comme une solution à tous les maux qui affligeaient la société américaine, était devenue folle. Sans contrôle, elle s'était mise, sous les ordres d'un certain docteur Smith, à agir en dehors de toutes les lois, tuant, espionnant, pénétrant le moindre rouage gouvernemental. CURE était devenu un cancer.

Pour exécuter ses basses besognes, poursuivait la lettre, l'organisation avait loué les services de l'héritier d'une lignée millénaire d'assassins : le Maître de Sinanju. Cet homme, appelé Chiun, avait formé un Américain – un ancien policier officiellement mort sur la chaise électrique – aux techniques meurtrières de Sinanju. Ensemble, ces deux assassins avaient multiplié exécutions et opérations terroristes sous les ordres de Smith.

L'auteur de la lettre concluait en souhaitant que Michael « Prince » Princippi saurait utiliser au mieux ces informations dans sa course à la présidence. La lettre était signée : « Tulipe ».

Michael « Prince » Princippi replia pensivement la lettre. Tout semblait indiquer que le vice-président avait reçu une information similaire du mystérieux « Tulipe ». Cela expliquait pourquoi il avait choisi une plate-forme aussi curieuse qu'un sanatorium pour lancer sa campagne contre les organisations occultes. Le gouverneur décida de faire son enquête pour vérifier les détails révélés dans la lettre. Ensuite il demanderait à ses « nègres » de lui préparer un discours où il annoncerait un programme de démantèlement des services secrets. Rectification : ils lui rédigeraient un discours destiné à montrer au vice-président et au docteur Harold W. Smith qu'il était parfaitement au fait des questions de renseignement.



Le cortège vice-présidentiel avait à peine franchi les portes du sanatorium de Folcroft que le docteur Harold W. Smith se rua dans son bureau. Il eut beaucoup de mal à en chasser une dame Mikulka (sa secrétaire) rosissante, qui n'en revenait pas encore d'avoir serré la main du vice-président des États-Unis.

Puis, après un regard fébrile sur les écrans de ses ordinateurs, il décrocha son téléphone rouge.

— *Hello ?* fit la voix perpétuellement enjouée du président. J'espère que ce n'est pas une urgence. Je déguste vraiment ces dernières semaines de pouvoir. Vous savez que j'ai déjà trois propositions pour tourner mon propre rôle au cinéma. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Monsieur le Président, prononça le docteur Harold W. Smith, nous sommes découverts.

— Les Popovs ?

La voix du vieil acteur avait blanchi.

— Non.

— Les Chinois, alors ?

— Non, monsieur le Président. C'est le vice-président. Il est au courant de tout.

— Eh bien, je n'y suis pour rien.

— Merci pour cette précision, elle me soulage beaucoup mais cela dit, il vient de prononcer un discours ici même où il a à peu près tout révélé.

— Au moins, comme ça il est au courant. Il n'aura pas le choc que j'ai eu... Je me souviens très bien quand mon prédécesseur m'a dit...

— Oui, monsieur le Président, mais ce n'est pas le problème. Écoutez bien. Primo l'information lui est parvenue. Ce qui signifie qu'il y a eu une fuite quelque part. Deuxièmement, il a fait une menace à peine voilée d'arrêter nos activités dès qu'il serait élu.

— Humm, fit le Président. On est en pleine période électorale, vous savez bien qu'ils promettent n'importe quoi.

— Je ne crois pas. Il avait choisi cet endroit volontairement et il a émis un message clair.

— Oui, je vois. Écoutez, je pourrais toujours lui en toucher un mot.

— Monsieur le Président, ce n'est pas mon souhait. Vous savez que je suis toujours prêt à être « terminé ». C'est une clause de mon contrat que j'ai acceptée dès le début. C'est la question « sécurité » qui m'inquiète bien plus. Cela signifie que quelqu'un, en dehors de l'organisation, a sciemment organisé une fuite. Cette personne doit être éliminée ou CURE doit disparaître. À vous de choisir, monsieur le Président.

— Humm, je vais réfléchir. Je vous dirai ça demain. La nuit porte conseil.

— De mon côté, je pourrais enquêter sur l'origine de la fuite.

— Parfait, fit le vieux Président d'une voix soulagée. Tenez-moi au courant.

Smith raccrocha, le front barré. Le Président avait eu l'air de s'en foutre. Comme s'il avait déjà pris sa retraite. Mais pour Smith, il n'y aurait pas de retraite, mais seulement la mort et la destruction de son organisation.

CHAPITRE V

Il franchit la ligne verte à pied. Et sans arme. Du suicide. Les Syriens fermaient les yeux. L'armée libanaise s'était désintéressée. La ligne verte était un no man's land mortel, une zone de tir livrée aux francs-tireurs de toutes confessions. Même les milices n'osaient pas s'y aventurer.

Mais lui marchait calmement au milieu des carcasses calcinées de taxis Mercedes et des immeubles éventrés. Ses sandales blanches ne crissaient même pas sur le sol jonché de débris de verre. Pas un souffle de vent ne dérangeait ses boucles blondes et sa tunique de soie pourpre luisait, seule tache de lumière dans la masse sombre du béton broyé. La ville qui avait été la perle du Levant n'était plus qu'un cimetière.

Là où il traversa la ligne verte, au niveau de la rue de Damas, elle portait bien son nom. Des canalisations foudroyées par l'artillerie, l'eau avait coulé en mares verdâtres où grouillaient d'énormes rats. Ils fuirent à son approche, leurs yeux brillant d'une peur presque humaine.

Il continua son chemin, parvint jusqu'à la rue Hamrah. Il pouvait sentir les regards qui suivait sa marche depuis les carcasses d'immeubles qui longeaient la voie. Puis une tension presque imperceptible dans son dos lui apprit qu'ils braquaient sur lui leurs fusils d'assaut.

Même de nuit, ils pouvaient voir qu'il était blanc. Il se demanda s'ils allaient tirer tout de suite ou essayer de le prendre en otage. Il n'était pas trop inquiet. C'est lui qui avait proposé la rencontre et il savait que pour ces gens, une prise d'otage était une bonne affaire.

Il s'immobilisa en pleine rue, ralentissant sa respiration pour ne pas trop avaler l'air empesté. Une odeur acide de poudre brûlée traînait dans l'atmosphère. Il attendit.

Ils arrivèrent par groupes de deux, braquant leurs armes, le visage ceint de keffieh multicolores qui ne laissaient voir que leurs yeux chassieux et leurs orbites sombres. Quelques-uns brandissaient même des RBG 7, des lance-roquettes russes, mais il savait que c'était du cinéma. Ils se seraient fait sauter avec lui s'ils s'étaient amusés à tirer dans cette rue.

Quand ils furent tout autour de lui, il leur demanda dans leur langue :

— Lequel est Jalid ?

Un homme s'avança, le visage camouflé dans un keffieh à damiers verts.

— Et toi, t'es Tulipe ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Évidemment.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu te pointes en pyjama.

L'homme sourit ; un sourire froid et condescendant. Si ce soudard savait à quels pouvoirs il faisait face, il en ferait dans ses rangs.

— Maalesh, cracha Jalid. Tu veux acheter des otages ? Nous en avons d'excellents : allemands, suisses, anglais, américains. Tu dis, mon frère. À moins qu'on te prenne toi en otage. Si on t'aime pas.

Les yeux de Jalid s'étaient étrécis pour dévisager le trop bel homme blond.

— Je souhaite louer tes services, Jalid, répondit l'étranger d'une voix égale.

Jalid ne demanda pas pourquoi. Ça ne l'intéressait pas. Il demanda :

— Combien ?

— Quelque chose de très précieux.

— J'aime ça, continue.

— Bien plus précieux que de l'or.

— Vas-y.

— Encore plus précieux que tous les trésors de Bagdad.

— *Nadinbek* ! Dis voir !

— Plus précieux que la vie de ta mère.

— Ma mère était une voleuse, une bonne voleuse.

Les yeux de Jalid s'étaient plissés sous son keffieh, signe qu'il souriait.

— Ta propre vie, laissa tomber l'inconnu.

Les yeux de Jalid s'arrondirent.

— *Bnik kak*, cracha-t-il furieusement. Tu vas mourir, *ya khara* !

Le blond tourna ses yeux bleus électriques vers le voisin de Jalid, visiblement son second. Il braquait déjà sa Kalashnikov et allait tirer.

— Aarhh ! hurla l'homme à pleins poumons, lâchant son fusil qui claqua sur le béton.

Les autres se tournèrent vers leur camarade.

— Je brûle, gémit-il, au secours, mes bras sont en feu.

Les autres regardèrent. Ils ne virent pas de flammes mais une vague lueur bleue semblait courir le long de ses bras qui devenaient noirs. Le malheureux roula au sol, hurlant comme un damné. Le premier qui bondit à son secours poussa un cri perçant et recula vivement en contemplant ses mains, les yeux arrondis d'horreur.

Des mygales velues sortaient de ses bras coupés comme d'un tronc d'arbre mort. Les araignées avaient huit yeux rouges et remontaient le long de ses bras pour lui manger le visage.

— Au secours, au secours ! hurla-t-il.

Mais personne ne vint à son secours. Les autres étaient trop occupés à tourner dans leur propre cauchemar. L'un d'eux sentit que sa langue devenait énorme. Elle jaillit de sa bouche dans un flot de sang mais continua à grossir. Fou de douleur, l'homme tourna sur lui son RBG 7 et enfonça la détente. L'explosion de la roquette le désintégra, emportant ses voisins les plus proches.

Un autre regarda ses jambes se transformer en pythons. Il réussit à leur couper la tête et s'écroula avec un rire de triomphe, se vidant du sang noir qui coulait par ses chevilles sans pieds.

Jalid vit toute la scène. Il vit aussi l'homme blond qui se ruait sur lui, le couteau en avant. Il tira avec toute sa haine. L'homme s'écroula mais Jalid continua à vider son chargeur jusqu'à la dernière cartouche, jusqu'à ce que la poitrine de l'homme ne soit plus qu'une bouillie sanglante. Alors seulement il reconnut Fawaz, son frère cadet.

— Pardon, Fawaz, pardon, répéta-t-il d'une voix morne. Pardon.

Il entendit à peine la voix de l'étranger lui dire :

— Relève-toi, Jalid, nous sommes seuls désormais.

Jalid leva les yeux et vit l'homme blond aux yeux bleus électriques. Il dégageait une confiance en lui si insolente que Jalid en perdit tous ses moyens, lui qui était le maître incontesté de cette partie de Beyrouth-Sud depuis que les Israéliens s'étaient repliés derrière le fleuve Awali.

Jalid se vit lever les bras en signe de reddition.

— Tu as fait tout ça, fit-il, hébété.

L'homme blond hocha tranquillement la tête, puis, tout aussi tranquillement, demanda :

— Tu as d'autres hommes ?

— Autant que j'ai de balles.

— Ne te vante pas, ce n'est pas la peine. Prends tes trois meilleurs et suis-moi. J'ai du travail pour toi.

— Quel genre de travail ?

— Le seul que tu saches faire et tu aimeras ça car il faudra tuer des Américains. Tu retourneras à Beyrouth en héros et tes frères du Hezbollah te salueront.

— Et où on va les tuer ces Américains ? Il n'y en a plus un seul au Liban.

— Mais en Amérique, bien sûr.



Jalid avait peur. Lui et ses trois meilleurs hommes étaient assis dans leur fauteuils en costume trois-pièces et sans armes, attendant nerveusement de se poser à New York.

Ils chuchotaient, penchés au-dessus de leurs sièges pour conférer entre eux, coulant des regards terrifiés à l'hôtesse qui leur renvoyait des regards tout aussi terrifiés.

— Du calme, fit l'homme blond, vous attirez l'attention de tout le monde.

— Mes frères et moi avons peur, chuchota Jalid.

— Et pourquoi ? N'avez-vous pas passé sans encombre les contrôles au transit de Madrid ?

— La Police des Frontières US, c'est autre chose.

— Mais non, Jalid, elle est américaine, c'est tout.

— Toute ma vie, j'ai été un homme courageux.

— Je sais, Jalid, je n'ai pas choisi une femme pour faire ce boulot. Ne sois pas une femme, Jalid.

— J'ai peur de l'Amérique, souffla le Libanais. J'ai souvent des cauchemars que je suis extradé en Amérique et jugé. Comment puis-je être sûr que ce n'est pas un piège pour me faire jurer là-bas ?

— Parce que si j'étais un agent américain je ne serais pas reparti sans les otages. Dis ça à tes frères.

À l'aéroport Kennedy, on les mena dans une salle d'attente. Là on leur remit des formulaires d'immigration et ils attendirent en file de passer devant les agents de l'INS [2]. C'était le moment fatidique tant craint par Jalid, car ils n'avaient pas de passeports.

Mais l'homme nommé Tulipe remit à l'officiel américain un paquet de passeports verts. Les yeux ronds, les terroristes virent l'homme examiner rapidement les documents et les faire passer un par un, attentif à leur remettre à chacun le bon passeport.

Jalid ouvrit le sien, curieux de voir sa photo. Il ne se souvenait pas avoir jamais été pris en photo sans avoir tiré sur le photographe.

Mais Jalid découvrit que la photo sur le passeport était celle d'une femme.

— Regarde, chuchota Sayid à son oreille, montrant son passeport.

Il portait la photo d'un vieillard alors que Sayid n'avait pas vingt ans.

Quand ils eurent franchi le barrage de l'immigration ils se détendirent tous. Sauf Jalid. Car bien que Tulipe leur ait défendu d'emmener des armes, Jalid n'avait pu résister à la tentation de garder son couteau de combat. Il l'avait caché dans la doublure de sa valise.

Comme le boulot était mal fait, le douanier repéra tout de suite la couture grossièrement refaite, déchira la doublure et le couteau scintilla sous les néons crus du hall de l'aéroport.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il durement.

Mais Tulipe fit un pas en avant. Il souriait.

— Si vous permettez, fit-il en saisissant la dague d'un geste si rapide que l'œil humain n'eut pas le temps de l'enregistrer.

— Ce n'est qu'un jouet, reprit-il en pliant la lame. Du caoutchouc argenté. Ces messieurs font partie d'une troupe de magiciens. Pardonnez-leur cette petite plaisanterie.

Le douanier n'eut pas l'air d'apprécier, mais remit la dague en place et leur rendit leurs bagages.

Jalid prit sa valise. Il était pâle comme un mort.

— Je ne comprends pas, chuchota-t-il d'une voix blanche, cette lame était du meilleur acier.

— C'est toujours le cas, imbécile. Le douanier a vu ce que je voulais. Tout comme vous tous.

— Et comment avez-vous fait ?

— Avec mon esprit.

— C'est avec votre esprit que vous avez vaincu mes meilleurs hommes, là-bas à Beyrouth ?

— C'est avec mon esprit que je vais vaincre le monde, tout comme je t'ai vaincu, conclut Tulipe.

*

* *

À l'hôtel *Parkside Regent*, un palace qui donnait sur Central Park, les quatre Libanais attendaient Tulipe. Il arriva avec deux sacs qu'il renversa sur le lit comme on jette de la pâtée dans la mangeoire des chiens. Un flot noir bleuté d'armes automatiques se répandit sur la couverture. C'étaient des armes dernier modèle comme ils n'en avaient jamais vu, des AUG autrichiens qu'on aurait dit sortis d'un film de science-fiction.

Jalid et ses hommes se jetèrent sur les armes et firent claquer leurs culasses en grognant de plaisir. Maintenant, ils se sentaient de nouveau des hommes.

— Je vais vous abandonner aujourd'hui, fit Tulipe en ouvrant d'une main une caisse de grenades. Il y a dix mille dollars là-dedans. La chambre est payée pour trois mois. À partir de maintenant il n'y aura plus aucun contact entre nous jusqu'à la fin de votre mission.

— C'est quoi notre mission ? demanda Jalid qui répandait à deux mains cartouches et billets de cent dollars sur le sofa.

— Vous allez assassiner le vice-président et le candidat démocrate à la présidence, Michael « Prince » Princippi.

— Et le Président ?

— En prime, si vous voulez.

— Et l'argent ?

— Je vais remettre ça au coffre de l'hôtel. Avec ordre de vous le remettre quand vous aurez accompli votre mission. Je leur téléphonerai le signal.

L'homme nommé Tulipe ouvrit sa mallette de cuir et Jalid aperçut des liasses épaisses de billets.

En suivant Tulipe jusqu'à la réception, Jalid se sentait maintenant sûr de lui. En Amérique, cette « démocratie » molle où n'importe qui pouvait tuer un Président, il n'aurait aucun mal à réussir. Il était un soldat de la révolution. Au pire, il serait un martyr et sa mère serait fière de lui.

En passant dans le couloir, ils croisèrent une mère qui traînait son gamin à bout de bras. Jalid remarqua que le petit se blottissait contre sa mère. Il crut d'abord qu'il avait peur de lui, mais il vit que l'enfant braquait des yeux terrifiés sur l'homme blond.

— Vous avez torturé cet enfant avec votre esprit ? demanda le Libanais en le rattrapant.

— Mais non, fit Tulipe, les enfants sentent les choses. Ce garçon a senti la mort quand elle l'a frôlé.

CHAPITRE VI

Le Maître de Sinanju s'arrêta à la porte de la chambre de Remo et tendit l'oreille. Un souffle régulier lui parvint à travers le bois. Bien, son disciple dormait. C'était l'occasion rêvée pour avoir ce petit entretien que l'Empereur semblait soigneusement éviter.

Drapé dans son kimono de cérémonie, Chiun prit l'escalier – car il n'avait pas confiance dans les ascenseurs et ne les aimait pas davantage – et donna un coup ferme à la porte du bureau.

Malgré l'heure tardive, le docteur était encore à son bureau. Dès qu'il poussa la porte, le Maître de Sinanju se rendit compte que Smith avait une mine encore plus lugubre que de coutume.

— Salut, ô Empereur Smith. Quelle bonne fortune de vous voir tenir encore le fort Folcroft à cette heure avancée de la nuit, car le Maître de Sinanju a quelque chose d'important à vous communiquer.

Smith eut un geste agacé de la main.

— Désolé, Maître Chiun, mais j'ai bien peur de ne rien pouvoir faire pour votre carte de l'American Express.

— Une bagatelle, Empereur. Je suis venu pour renégocier le contrat qui lie nos deux maisons.

— J'ai également peur que ce ne soit prématuré, fit Smith d'une voix lasse.

— Comment cela prématuré ? Nous ne sommes qu'à quelques jours de l'échéance.

— Alors disons plutôt : incertain. Dans un mois c'est l'agence même qui pourrait très bien avoir cessé d'exister.

— Qu'est-ce à dire, ô Empereur ?

— Apparemment, le vice-président a découvert l'existence de CURE et a promis d'y mettre fin.

— Vous n'avez qu'à glisser un mot et je traiterai ce renégat comme il le mérite.

— Vous ne comprenez pas, Chiun. Il est dans le pouvoir de chaque nouveau Président de « terminer » CURE. Il aura ce pouvoir dans quelques mois, s'il est élu.

Smith décida cette fois de ne pas lui expliquer plus en détail le

fonctionnement de la démocratie américaine. Chiun avait toujours affirmé que les changements incessants de Président n'étaient que source de désordre et de confusion. Aucun pouvoir fort et stable n'était, selon lui, possible dans ces conditions.

— Comme l'ont eu tous les autres et nous sommes toujours là, répondit Chiun d'une voix apaisante.

Puis il s'assit gracieusement sur le tapis.

— Je vous propose tout de suite de renouveler le contrat sans modifications.

Sachant que les modifications avaient commencé, Smith le rejoignit sur le tapis. Chiun était certain que Smith allait se jeter sur son offre. Jusqu'ici le vieil Oriental avait toujours imposé d'incroyables augmentations. Devant lui, Smith semblait hésiter. Il ouvrit la bouche pour dire oui mais, au dernier moment, se ravisa et laissa froidement tomber :

— Trop cher.

— Trop... commença le Maître de Sinanju.

Il fronça les sourcils et son front s'empourpra : jamais dans toute l'histoire de Sinanju, un Maître n'avait accepté un contrat inférieur au contrat précédent.

Chiun lança un regard meurtrier mais se souvint de Sinanju, où les villageois n'accordaient de regards qu'à son disciple et où Mah-Li attendait Remo. Là-bas, il serait relégué au rang d'une vieille impératrice douairière. Il tenait tellement à rester aux États-Unis et décida de se rattraper l'année suivante.

Ravalant sa colère, le Maître de Sinanju lâcha d'une voix acide :

— Faites une contre-proposition. Je vous rappelle que le cas de Remo doit être traité à part.

Smith réfléchit avant de répondre :

— Je pense que c'est à vous de faire l'offre.

Chiun calcula rapidement. Il décida de faire une remise de quarante pour cent. Il grimaça de douleur quand il annonça le chiffre.

— Je me laisserais tenter à dix pour cent de moins, répondit le docteur Harold W. Smith.

Le Maître de Sinanju jaillit de son tapis, le kimono virevoltant, ses joues gonflées de colère, ses ongles tourbillonnant dans l'air. Smith recula prudemment.

Puis Chiun reprit le contrôle de lui-même et se rassit en lotus avec

toute la grâce d'une graine de pissenlit qui se pose sur le gazon. Quand il ouvrit la bouche, sa voix avait la douceur du miel empoisonné.

— D'accord.

— Rédigez le contrat et je l'étudierai, laissa tomber Smith.

Le Maître de Sinanju s'était levé. Il fit une raide courbette et sortit d'une démarche encore plus raide qui arracha un mince sourire au chef de CURE. Jamais jusqu'ici il n'avait réussi à prendre l'avantage sur le Maître de Sinanju. « Dommage que ça arrive si tard », se dit-il en programmant son terminal pour obtenir les dernières nouvelles du monde.

Les premières lignes apparues à l'écran achevèrent d'effacer les minuscules traces de son sourire.

Il s'agissait d'un résumé du dernier discours prononcé par le candidat démocrate à la présidence, Michael « Prince » Princippi. Son idée était de transférer tout l'argent destiné aux fonds secrets dans des programmes sociaux. Michael « Prince » Princippi se proposait de dénicher tous les projets « noirs » implantés dans le budget fédéral sous une multitude de sociétés écrans et de fausses factures.

— Je jure de faire toute la lumière sur ce cancer, promettait le gouverneur.

Smith dut se cramponner au rebord de son bureau. Après le vice-président, voilà que l'autre s'y mettait aussi.

Ça ne voulait pas automatiquement dire que le gouverneur était au courant de l'existence de CURE, tenta de se rassurer le docteur Harold W. Smith.

Mais ça sentait de toute façon le roussi. La moitié au moins du budget dédié officiellement à la Central Intelligence Agency, à la Defense Intelligence Agency et à la National Security Agency finissait sous le contrôle opérationnel du docteur Harold W. Smith.

Quelque soit le gagnant, ça semblait très mal parti pour CURE.

Fébrilement, Smith attrapa la boîte éventrée d'aspirine pour enfants. Si ça continuait comme ça, il faudrait qu'il passe aux doses « adultes ». Et tant pis pour son ulcère.

CHAPITRE VII

Jalid Kumquatti trouvait que l'Amérique était un endroit bien étrange.

Il venait de conduire ses frères du Hezbollah de New York à Philadelphie, un voyage de plusieurs centaines de kilomètres et il n'avait pas été arrêté une seule fois. Pas un barrage, pas un blindé ni une patrouille lourdement armée.

Ils avaient croisé un nombre considérable de voitures de police mais, bien que Jalid et ses frères eussent indiscutablement l'air d'être des étrangers, pas un flic ne leur avait demandé leurs papiers.

Une fois, près de Levittown, ils avaient dû s'arrêter pour changer une roue crevée et une voiture de la Police d'État [3] s'était rangée derrière eux, gyrophares tournant.

Jalid avait eu un instant de panique en voyant le policier descendre de sa voiture et marcher jusqu'à eux mais il s'était détendu en remarquant qu'il n'avait qu'un revolver de calibre 38 et encore, toujours engagé dans son étui de ceinture. À Beyrouth, seuls les femmes et les gosses portaient des 38 pour aller faire le marché. Pas un Libanais digne de ce nom n'aurait voulu se faire voir avec une péttoire si ridicule.

— Vous avez un petit problème ? demanda poliment le policier.

— Une roue crevée, m'sieur, répondit nerveusement Jalid. Ça va pas prendre longtemps, je vous jure.

— Tant mieux, fit le policier. Je ne voudrais pas vous voir écrasés par un chauffard. Vous êtes nouveau ici, non ?

— Oui, m'sieur, balbutia Jalid qui parlait un anglais acceptable.

Il l'avait appris par la « méthode otage », à force d'écrire des demandes de rançons et de négocier avec les Occidentaux.

— Alors vous ne savez pas encore à quel point ces routes américaines peuvent être dangereuses, reprit le policier. Je vais vous protéger avec mes gyrophares pendant que vous changez votre roue.

Dès qu'ils eurent fixé la roue de secours, ils démarrèrent à vitesse respectueuse en faisant de grands signes de la main au flic.

— Sympa, le mec, remarqua Sayid.

— L'Amérique, c'est le pied, ajouta Rafik. Vous avez vu qu'on a fait plus de cinquante kilomètres sans qu'on nous tire dessus. À Beyrouth, on peut pas sortir acheter des dopes sans se faire descendre.

— L'Amérique est un pays de cons et vous aussi ! cracha Jalid. N'oubliez pas votre mission.

Mais il ne pouvait s'empêcher d'être secrètement impressionné par le pays, son étendue, sa propreté. Il paraît que le Liban avait été comme ça. C'était avant qu'il ne soit mis à sac par des bandes de sauvages. Dont lui-même faisait partie. Mais lui était né au milieu des tirs d'artillerie et des rafales de mitrailleuses lourdes et la première musique qu'il avait entendue de son berceau était les youyous funèbres des veuves chiites.

La paix de ce pays le rendit soudain furieux. Il décida qu'il descendrait le prochain flic qui s'approcherait de lui.



Ils étaient en train de graisser leurs armes dans leur chambre d'hôtel, non pas assis sur les chaises mais perchés sur les dossiers, leurs chaussures salissant les sièges. On aurait dit une bande de vautours sur son tas de rochers.

— Le vice-président va aller bouffer au Lion's Club, annonça Jalid en brandissant le journal du matin qu'il avait piqué au kiosque de l'hôtel pendant que la vendeuse servait un autre client.

— Où est-ce qu'on trouve ce truc des Lions ? demanda Sayid.

— Par taxi, répondit Jalid. C'est le plus simple, le plus rapide et... le moins cher. On éliminera le chauffeur à l'arrivée.

Le chef des Hezbollahis lâcha son journal et étudia ses hommes tour à tour.

— Sayid, mon frère, fit-il, son air grave se détendant en sourire.

— Ouais ?

— C'est toi qui aura l'honneur aujourd'hui.

— Moi ? balbutia Sayid en lui rendant un sourire forcé.

— Oui, reprit Jalid, gravement. Y a du fric à se faire sur ce boulot. J'me suis dit qu'y faudrait pas qu'on y passe tous si on veut se faire payer.

Les autres opinèrent unanimement tandis que le visage de Sayid

tournait au gris.

— On sait pas comment les milices gardent leurs chefs ici, poursuivit Jalid. Si ça se trouve, un homme suffira pour tuer ce vice-président.

— Moi tout seul ? coassa Sayid.

— On sera dehors, prêts à te donner un coup de main en cas de besoin.

— Et si vous y arrivez pas ?

— On fera comme d'habitude. On prendra des otages jusqu'à ce qu'ils te libèrent.

— Et si je suis tué au cours de l'action ?

— T'en fais pas, mon frère, on fera suivre ta part à ta vieille mère. Elle sera contente.

Les yeux de Sayid exprimèrent la perplexité d'un animal piégé.

— Vous m'attendrez dehors ? demanda-t-il au bout d'un silence.

— Mais bien sûr ! fit Jalid en lui envoyant une grande claque dans le dos.

Le sourire de Sayid éclata comme une bulle de savon.

— Y a plus qu'à fêter ça, conclut Jalid. On va commander un festin au service de l'hôtel. Un guerrier bien nourri est un guerrier fort.

Tous les autres éclatèrent de rires sonores. Tous, sauf Sayid, qui, lui, n'avait plus faim du tout.



Le vice-président n'avait pas faim non plus.

Il fixait son assiette sans enthousiasme. Un morceau de poulet en caoutchouc et des grains de maïs desséchés disputaient la place à une pomme de terre emballée dans une feuille d'aluminium, le tout couvert d'une crème aigre.

Il soupira. Quand ce n'était pas le poulet-caoutchouc, c'était le rosbif-semelle : de quoi vous déguster des dîners politiques.

Le vice-président repoussa son plat et tendit l'oreille. C'était toujours le même discours insipide. Depuis six semaines il était noyé dans un brouillard indistinct de nourriture spongieuse, de blabla sirupeux et de poignées de mains molles.

Le second personnage du pays avala une tasse de café – de l'eau de vaisselle – en essayant de fermer ses oreilles au ronron de l'orateur. Il réalisa confusément qu'il s'agissait d'un gouverneur de l'État et il remit à plus tard de savoir exactement quel État.

Tout était si ennuyeux, sauf son discours de l'autre jour. Où était-ce déjà ? Ah oui : dans l'État de New York. Ça lui revenait maintenant. Le sanatorium de Folcroft et cette lettre étrange qu'il avait reçue d'un certain Tulipe. Étrange aussi, le comportement du directeur de l'asile. Et encore plus étrange, le discours de son rival démocrate. À croire qu'il avait reçu la même lettre. Tulipe, un drôle de nom. Un homosexuel sûrement. Quoique de nos jours on ne pouvait jamais être sûr.

Quelqu'un lui touchait l'épaule et le vice-président sortit de sa rêverie.

— C'est à vous, monsieur le Vice-Président. Il est en train de vous présenter.

— Oui, bien sûr, fit-il machinalement.

En marchant vers le podium, il déboutonna discrètement son veston. Arrivé devant le micro, il le reboutonna en saluant la foule. Son directeur de PIM [\[4\]](#) lui avait fait remarquer qu'il écartait ses bras comme un pingouin, projetant l'image de quelqu'un qui ne sait rien faire de ses dix doigts.

L'audience l'applaudit généreusement.

— Je n'ai pas reçu un accueil aussi enthousiaste depuis les primaires de l'Iowa, commença le vice-président.

Un tonnerre de rires, d'applaudissements et de crépitements de flashes lui répondit. Il sourit largement, complètement aveuglé.

Il ne vit pas la mêlée près de la porte et remarqua à peine les crépitements qui se mêlaient à ceux des flashes.

Soudain il se retrouva à terre, trois couches d'agents du Secret Service au-dessus de lui. Dans la salle, des jeunes gens en costumes gris ouvraient leurs mallettes à la vitesse de l'éclair et en faisaient jaillir des mini-pistolets-mitrailleurs.

L'échange de coups de feu fut très bref.

Avant même que les cris ne retombent, le vice-président avait été arraché du plancher et éjecté par une porte de service. Il se retrouva jeté au fond de sa limousine qui démarrait comme un dragster au milieu de la pluie d'étincelles que faisait gicler son carter en frottant sur le sol, inégal.

— Que s'est-il passé ? demanda le vice-président quand il retrouva ses esprits.

— Tentative d'assassinat, monsieur, fit un des agents. Nous avons mis la main sur le coupable.

— Si vous l'avez eu, pourquoi m'avez-vous vidé comme ça du Rotary Club ?

— C'était le Lion's Club, monsieur.

— C'est pas le problème. Le problème, c'est la tête que je vais avoir au journal de sept heures.

— Vous auriez eu une plus mauvaise tête si vous étiez mort, constata l'agent de la sécurité présidentielle.

Le vice-président se laissa aller mollement au fond de sa banquette.

Il attrapa le combiné de son téléphone de voiture et composa le numéro de la Maison-Blanche.

— Dès que vous pourrez, lança-t-il à son entourage, garez-vous et sortez de cette voiture. Ce que j'ai à dire au Président est strictement confidentiel.

D'habitude, personne ne tirait sur un candidat à la présidence. Il fallait qu'il y ait une raison. Et le vice-président pensait la connaître.

CHAPITRE VIII

Le docteur Harold W. Smith savait pourquoi le Président l'appelait. Avant que le téléphone rouge ne se mette à sonner, son écran d'ordinateur avait clignoté deux fois, indiquant qu'un événement grave lié à l'existence de CURE venait de se produire.

Le moniteur avait projeté sur son écran un résumé des communications décodées entre les agents du Secret Service.

— Oui, monsieur le Président ! lança Smith dans le téléphone.

— Smith, je dois vous poser une question dans le blanc des yeux.

— Allez-y, fit le directeur de CURE sans sourire.

— Le vice-président a failli être tué il y a un quart d'heure. À la suite de la conversation que nous avons eue, avez-vous oui ou non, donné l'ordre de le « terminer » ?

Smith, plus jaune que jamais, jaillit de son fauteuil et le combiné rouge tomba sur le tapis.

— Monsieur le Président, fit-il après avoir retrouvé son téléphone et ses esprits, je vous assure qu'une élimination d'un vice-président ne peut être entreprise par ce bureau, sauf en cas de situation extrême. Et même dans ce cas...

— Vous avez pourtant « terminé » un certain nombre de gens dans le passé ?

— Certes, mais pour le bien de l'Amérique et jamais un vice-président des États-Unis.

— Mais il a annoncé, en substance, dans son discours qu'il fermerait votre agence, s'il était élu.

— Ce sera dans ses prérogatives... s'il est élu.

— Et s'il ne l'est pas ?

— Tant qu'il reste discret, il ne risque rien.

— Et vous ne vous êtes pas demandé, monsieur Smith, si la fuite ne venait pas d'ailleurs ?

Le directeur de CURE, toujours debout, fronça les sourcils.

— Une minute, monsieur le Président, fit-il en couvrant le combiné de sa main car le téléphone rouge n'avait pas de bouton d'attente.

— Madame Mikulka, lâcha Smith dans l'intercom. Pourriez-vous envoyer quelqu'un à la chambre 55 et me faire amener un patient qui souffre de la maladie d'Alzheimer. Un certain monsieur Chiun.

Puis le directeur de CURE relâcha le bouton de l'intercom.

— Désolé de vous avoir mis en attente, monsieur le Président mais, pour revenir à votre question, mon agent n'opère pas sans ordres et il travaille toujours à mains nues. L'attaque s'est faite au pistolet-mitrailleur si j'en crois mes sources.

— Je sais, fit le Président, mais le vice-président vient quand même de m'appeler. Il pense que cette attaque fait suite à son discours de l'autre jour. Il avait l'air d'en faire dans son froc, le pauvre.

— C'est sûrement le contrecoup de l'attentat. Les victimes agissent souvent irrationnellement juste après une attaque. Ça se tassera.

— Smith, mon successeur me soupçonne d'avoir donné l'ordre de l'éliminer et c'est très ennuyeux.

— Et si nous lui proposons la protection de notre agent très spécial ? proposa le directeur de CURE. Comme ça, s'il y a une nouvelle tentative, nous serons là pour l'arrêter.

— Pas mal. Et du coup, il verra que nous sommes de son côté et il reprendra confiance. OK Smith, mais profil bas et patte de velours, d'accord ? Et si ça marche on pourra peut-être tout doucement amener le vice-président sur le chemin de Damas.

— Espérons, monsieur le Président.

Smith n'avait pas eu le temps de se rasseoir que sa secrétaire lui annonça que le chef jardinier voulait le voir.

— Qui ? Ah oui, d'accord, faites-le entrer, lâcha Smith en réalisant de qui elle voulait parler.

Remo Williams entra dans le bureau, brandissant un journal.

— Smith, je vois que vous avez un problème.

— Qu'est-ce que vous vouiez ? Si ça peut attendre, je reçois Chiun dans une minute.

— J'étais en train de lire le journal poursuivit Remo, où est-ce que j'ai vu ça ? Ah oui, voilà.

— Je croyais que vous ne lisiez jamais les journaux, bougonna le directeur de CURE.

— Je regardais les bandes dessinées et je suis tombé là-dessus.

Smith suivit le doigt de Remo et lut :

« Michael « Prince » Princippi promet de mettre fin aux opérations clandestines.

C'était en cinq colonnes à la une.

— Oh, mon Dieu, soupira le directeur de CURE.

— C'est mon avis aussi, fit Remo.

— Le vice-président est aussi au courant, ajouta le docteur Harold W. Smith d'une voix funèbre. C'est la fin de CURE.

— Je sais, fit Remo, et si c'est la fin de CURE, c'est aussi la vôtre. Je suis peut-être sentimental, mais je n'aimerais pas voir ça.

— Merci, Remo.

— Pourtant je vous ai haï.

— Je sais.

— Après tout ce que vous m'avez fait. Me coller ce meurtre sur le dos et m'envoyer à la chaise électrique. La tombe avec mon nom gravé. Tout ça, ce n'était pas très... gentil.

— C'était nécessaire. On avait besoin d'un homme qui n'existait pas pour une organisation fantôme.

— Et ça a marché. Maintenant je suis Sinanju et une fille superbe m'attend en Corée. Il y a eu des moments durs mais finalement je m'en suis sorti. Je pourrais vous donner un coup de main pour que vous vous en sortiez aussi...

— Merci encore, Remo, fit Smith.

Sa voix était rauque mais il n'allait quand même pas s'épancher.

— Peut-être pourriez-vous me rendre un dernier service, risqua pourtant le directeur de CURE, la gorge nouée.

— Allez-y.

— Le vice-président vient d'échapper à un attentat. J'allais envoyer Chiun pour veiller sur lui. Vous pourriez l'accompagner.

Remo réfléchit.

— Une dernière mission ? D'accord.

— Merci, Remo, vous ne pouvez pas savoir ce que ça signifie pour moi.

— De rien, Smith, faites juste le plein du sous-marin, fit Remo avec un sourire.

Et il quitta la chambre en sifflotant joyeusement.

CHAPITRE IX

— La sécurité autour de Blair House n'avait pas été aussi sévère depuis 1950, année où les nationalistes portoricains avaient tenté d'assassiner le Président Truman alors que la Maison-Blanche était en réfection.

Après l'attentat dont il avait été victime à Philadelphie, le vice-président avait été ramené d'urgence à Washington et on l'avait placé à Blair House, considérée comme plus facile à défendre que sa résidence personnelle. Des remparts de blocs de béton amovibles interdisaient les accès de l'hôtel particulier. Des tireurs d'élite grouillaient sur les toits environnants et des agents du Secret Service, armés de talkies-walkies patrouillaient le quartier.

Le terroriste abattu n'avait pas pu être identifié avec certitude mais on le considérait comme originaire du Moyen-Orient et les précautions prises rappelaient celles qui concernaient l'ambassade US à Beyrouth, en particulier contre les voitures bombes.

Car l'homme n'avait pas agi seul. On avait vu un taxi fuir les lieux de l'attentat. Le véhicule avait été retrouvé un peu plus tard, son chauffeur égorgé et des témoins avaient remarqué trois hommes de type moyen-oriental qui s'éloignaient de la voiture.

Aussi les hommes de la protection présidentielle s'étaient-ils préparés à toutes les éventualités. *Presque* à toutes. Mais pas au duo qui descendait l'avenue de Pennsylvanie avec des airs de propriétaires. L'agent Orrin Snell reçut un signalement de routine quand le couple dépassa un poste de surveillance installé près de l'hôpital de l'Université George Washington.

— Deux hommes dans votre direction, entendit-il crachoter sur le Motorola.

— Signalement ? demanda Snell.

— L'un ; Blanc, un mètre quatre-vingts, soixante-dix kilos, brun, vêtu d'un T-shirt noir et d'un pantalon de toile gris. En compagnie d'un Oriental, un mètre cinquante, dégarni, âge : environ quatre-vingts ans.

— Décrivez-moi la tenue de l'Oriental.

— Vous le reconnaîtrez facilement. Un mélange de Pee-Wee

Herman et de Fu-Man-Chu.

— Oh, je vois, fit Snell, qui apercevait justement le duo.

D'un coup d'œil, il s'assura que le Blanc ne présentait pas de problème. Visiblement, il n'était pas armé. L'Oriental, lui, était très petit et très vieux mais surtout il portait un costume incroyable : rouge et plutôt bien coupé, sauf les manches qui s'élargissaient comme sur la robe d'un mandarin. Snell se raidit. Dans des manches comme ça on pouvait planquer n'importe quel pistolet. Par réflexe, il fit jaillir son arme de service. Pas de risque inutile.

— Ne pointez pas cette chose agressive sur moi, protesta le vieil Oriental de sa voix crissante.

— Du calme, Petit Père, fit le Blanc, je m'en occupe.

— On ne bouge plus, siffla Snell.

Il aboya dans sa radio !

— Snell ! Besoin de renforts immédiats !

Il n'avait pas fermé sa bouche que deux agents jaillissaient au coin de la rue, pistolets braqués.

— Hé, l'ami, il y a un problème ? demanda Remo.

— Pas de problème si vous ne résistez pas. Dites à votre ami de sortir ses mains de ses manches... très lentement.

— Il est aliéné ? demanda le vieil Oriental.

— Faites ce qu'il dit, souffla le Blanc. Il a l'air nerveux.

Le vieil Oriental haussa les épaules et ouvrit ses manches, faisant apparaître ce que l'agent Snell prit d'abord pour une poignée d'aiguilles. Au deuxième coup d'œil, Snell réalisa qu'il fixait les ongles les plus longs qu'il n'ait jamais vus.

— D'accord, fit lentement l'agent du Secret Service. J'imagine qu'il n'y a pas de problème.

Les autres agents baissèrent leurs armes.

— Très bien, fit le vieil Oriental. Puisque vous êtes si gentils, vous pourriez peut-être nous aider. Nous cherchons la résidence du vice-président.

Comme un éclair les armes remontèrent.

— Pourquoi, ça vous intéresse ? demanda Snell.

— Nous visitons la ville, expliqua vivement le Blanc.

— Blair House n'est pas ouverte aux touristes, siffla l'agent du SS.

— Ah bon, fit le Blanc, on savait pas. Alors on va continuer notre chemin.

— Montrez-moi vos papiers avant de partir, fit Snell.

Le Blanc plongea ses mains dans ses poches et en tira deux doublures vides.

— J'ai dû les oublier à Peoria [5], ajouta-t-il avec un sourire.

— Je suis le Maître de Sinanju, fit le petit Oriental et je n'ai nul besoin de sauf-conduit, car toutes les personnes de haut rang me connaissent.

— Vous n'avez pas de papiers non plus ? s'étrangla Snell.

— Si vous voulez que quelqu'un se porte garant pour moi, demandez au Président, ajouta le vieil Oriental. Il me connaît personnellement.

— Personnellement ? bafouilla l'agent du SS qui se demandait soudain s'il n'était pas en train de commettre la gaffe de sa carrière.

— Oui, fit le vieil Oriental, battant des cils, j'ai sauvé sa vie une fois.

Dans le dos du suspect, Snell vit son collègue articuler un mot silencieux :

— Des cinglés !

Snell opina.

— Allez, circulez, soupira-t-il.

— On ne fait que ça, fit le Blanc.

L'agent Orin Snell les regarda s'éloigner en se grattant la tête (pas eux, lui).

— Tu parles d'un couple, ricana-t-il. Vous avez entendu comment il a appelé le petit bonhomme : père. Bon allez, tout le monde à son poste.

Quand ses hommes furent en place, Orin Snell jeta un coup d'œil vers l'étrange duo. Curieux, l'avenue était déserte. Où avaient-ils bien pu passer ?

Il enfonça précipitamment le bouton de son Motorola pour alerter le point de contrôle suivant.

— J'ai perdu le contact visuel avec un Blanc et un Chinetoque qui marchent dans votre direction. Les voyez-vous ?

— Négatif ; grésilla la voix de son collègue.

Snell grimpa quatre à quatre les marches du perron de Blair House

et tambourina à la porte d'entrée.

Un de ses collègues pointa sa tête dans l'entrebâillement.

— Pas de problème ? demanda Snell.

— Rien, qu'est-ce qui se passe ?

— Oh, rien une fausse alerte.

Tout de même, Snell aurait aimé savoir où l'étrange duo avait bien pu passer. Mais tant qu'ils n'étaient pas dans Blair House, ce n'étaient pas ses oignons, après tout.

Parvenu à la corniche de Blair House, Remo fit une pause.

— Alors, Petit Père, on se fait vieux ? lança-t-il vers le sol. Autrefois, vous arriviez toujours premier.

— Je ne me fais pas vieux, grinça le Maître de Sinanju. C'est à cause de ces vêtements américains. Ils ne sont pas faits pour l'escalade.

— Vous devriez peut-être vous remettre aux kimonos, suggéra Remo.

— Pas question. Je suis au service de l'Amérique, je m'habillerai, comme un Américain. Tu as vu que nous sommes passés inaperçus sous le nez de ces gardes stupides.

— Curieux, rétorqua Remo, je n'ai pas la même impression et si vous ne baissez pas la voix, les gardes du toit vont nous entendre.

— Parce qu'il y a des gardes sur le toit ?

— Écoutez, on peut les entendre respirer.

Chiun tendit une oreille délicatement ciselée.

— Effectivement, ils sont faciles à repérer. L'un d'eux souffle comme une locomotive. Il doit être un de ces malheureux esclaves du tabac.

— Pourquoi se compliquer la vie ? fit Remo. On n'a qu'à passer par une fenêtre.

— Quelle fenêtre ? Je ne voudrais pas arriver dans la chambre d'une dame par inadvertance.

Remo lui envoya un sourire rassurant et se laissa glisser le long de la façade comme une araignée au bout de son fil. Il finit par trouver une fenêtre non éclairée et, accroché à son rebord, passa son ongle le long du carreau. Le verre crissa comme un clou qu'on arrache.

— Si tu laisses tes ongles pousser correctement, tu ne produirais cet insupportable cri de souris, gronda Chiun dès qu'il l'eut rejoint.

— Un peu de bruit ne fait pas de mal, répondit Remo en haussant les épaules.

— Si, cela peut faire mourir.

— D'accord, d'accord, grommela. Remo. Regardez plutôt.

Paume ouverte, il fit sauter la vitre sans plus de bruit qu'une bouteille qu'on débouche. La vitre retomba à l'intérieur mais, avec la vitesse de l'éclair, la main de Remo avait jailli et il la rattrapa entre le pouce et l'index.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il quand ils furent à l'intérieur.

— Un peu de calme, j'essaye de penser comme un Américain. Que ferait un Américain typique dans une circonstance pareille ?

— Il commanderait une pizza par téléphone, fit Remo.

— Remo, sois sérieux, j'essaye de m'acclimater à ce pays.

— Pour quoi faire ? C'est notre dernière mission. Bientôt nous serons libres.

— C'est sans doute pour ça que tu es de si bonne humeur, grinça le vieil Oriental.

— Je me sens flotter dans l'univers comme si j'étais dans une huître.

— Petite huître, prends garde au gros crabe, fit Chiun sentencieusement.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Remo.

— Ça veut dire qu'on monte. J'entends des voix là-haut et les Occidentaux ont toujours associé la fonction et l'étage.

Le vice-président s'était endormi dans son fauteuil, les derniers sondages sur les genoux.

Un léger tapotement sur l'épaule le réveilla.

— Hein ? Quoi ? fit-il, la bouche pâteuse.

— Désolé de vous réveiller, fit une voix froide.

Le vice-président ouvrit les yeux. Devant lui se dressaient deux hommes : un Blanc et un petit Asiatique en costume rouge et cravate verte.

— Hein ? Quoi ? rebafouilla le second personnage de l'État.

— Il ne s'exprime pas très bien pour un dirigeant, fit le vieil Oriental, nous avons dû nous tromper de personne.

— Non, non, c'est bien lui, fit le Blanc.

— Smith nous a envoyés, reprit le Blanc. Vous voyez qui je veux dire quand je parle de Smith ?

— Vous êtes venus me tuer ? balbutia le vice-président déjà aussi pâle que la mort.

— Non, ô, peut-être future majesté, intervint le vieil Oriental. Nous sommes ici pour vous protéger de toute atteinte contre votre précieuse vie.

— Où sont mes gardes du corps ?

— Ils dorment, expliqua le Blanc. Nous n'avons pas voulu les réveiller. Au fait, je m'appelle Remo et voici Chiun. Nous travaillons présentement pour Smith. Mais ce ne sera plus le cas, quand vous serez élu. Et si vous l'êtes bien sûr.

— Ça, c'est encore sujet à discussion, coupa hâtivement le vieil Oriental.

— Non, fit le Blanc.

— Ne l'écoutez pas, il est tombé amoureux d'une femme qu'il ne connaît pas.

— Je connais Mah-Li depuis plus d'un an, protesta Remo.

Tandis que ces deux fous se lançaient dans un débat animé dans une langue inconnue, le vice-président tenta de se glisser discrètement hors de son fauteuil.

Du coin de l'œil, le Blanc le vit bouger et, sans cesser d'argumenter, posa sa main sur le cou du vice-président. Paralysé à mi-chemin entre la station assise et la station debout, le sous-chef d'État dut écouter la suite de la diatribe entre les deux cinglés.

— Et c'est mon dernier mot, martela le Blanc en revenant à l'anglais.

— Ce n'est pas le mien ! grinça le vieil Oriental.

— Au fait où en était-on ? fit le Blanc en se tournant vers le vice-président. Ah oui, je vous expliquais donc que Chiun et moi ne sommes pas intéressés par votre élection ou par l'avenir de CURE, car nous repartons en Corée à la fin de cette mission. C'est Smith qui nous a demandé de vous protéger. Une dernière faveur que nous lui accordons. À ce propos, et puisque nous sommes ici, je voudrais glisser un mot en faveur de Smith. Vous verrez que c'est un type bien. Et qu'il est très rigoureux avec l'argent du contribuable. Tendance radin même.

— Mais il sait être généreux quand c'est nécessaire, glissa Chiun.

— Bref, fit le Blanc, croyez bien qu'il n'a rien à voir avec cet histoire d'attentat et afin de vous le prouver, nous sommes ici pour vous protéger contre toute nouvelle attaque. Vous comprenez ?

Le vice-président voulut hocher la tête mais il réalisa qu'il était complètement paralysé. Ses hanches avaient d'inquiétants fourmillements et il ne sentait plus ses pieds.

— Oh, pardon, fit le Blanc en passant deux doigts sur le méridien de la gorge vice-présidentielle.

Le vice-président s'écroula dans son fauteuil.

— Et maintenant, ça va mieux ?

— Sinanju ? demanda le vice-président d'une voix rauque.

— Parce que vous êtes au courant ? s'étonna Chiun.

— Tout était dans la lettre.

— Quelle lettre ? insista Chiun.

— Celle qui était signée « Tulipe ».

— Vous connaissez un « Tulipe », vous ? demanda Remo à Chiun.

— Certainement pas : Il faudrait demander à Smith.

— Eh bien, allez donc aux renseignements, suggéra le vice-président. Pendant ce temps-là, je redormirais bien encore un petit coup.

— D'accord, fit Remo. Nous voulions juste vous dire que nous étions là pour vous protéger.

— J'en prends bonne note, grimaça le vice-président.

— Vous n'oublierez pas ce que je vous ai dit sur Smith et son agence ? demanda Remo en se retournant sur le pas de la porte.

— Jamais, fit le vice-président d'une voix de fausset.

Dès qu'il fut seul, le vice-président se mit à la recherche d'un téléphone. Il allait montrer à ces deux types ce que le Secret Service était capable de faire. Mais il eut beau retourner toute la chambre de plus en plus fébrilement, il ne vit aucun téléphone, ni dans les tables de nuit, ni sur l'applique des fenêtres, ni même sous le lit.

Vaincu, il se glissa dans ses draps et essaya de dormir. Au petit matin, l'équipe du Secret Service changerait et les deux zigotos verraient ce qu'il en coûte de s'introduire dans les appartements privés d'un vice-président. Smith aussi verrait. Celui-là, il ne perdait rien pour attendre. Cette fois-ci, le docteur Harold W. Smith était allé trop loin et le vice-président allait s'assurer qu'il finisse dans une prison

fédérale, même si ça devait être sa dernière décision vice-présidentielle.

CHAPITRE X

L'agent Orin Snell, du Secret Service, savait observer une rue.

On l'avait entraîné à interpréter des détails qui passaient inaperçus aux yeux des personnes ordinaires. Des détails apparemment anodins. Il savait reconnaître un homme qui marchait les bras imperceptiblement écartés et raidis au lieu de ballants – signe qu'il portait une arme et allait s'en servir. Une démarche furtive, un véhicule qui roulait trop lentement ou trop vite. Trop vite surtout – signe évident de problème à venir.

Aussi, quand l'agent Snell entendit la voiture à quatre rues de là, il sut que les ennuis arrivaient avant même que son Motorola lui annonce.

— Ford, conduite intérieure, modèle récent, vitesse élevée dans votre direction. Deux suspects à l'avant, sexe masculin, sans signes distinctifs.

— Renforts ! aboya instantanément Snell en s'accroupissant derrière un bloc de béton.

Il posa son talkie-walkie par terre et braqua son pistolet à deux mains.

La voiture s'immobilisa après avoir effectué dans un hurlement de pneus un tête-à-queue devant lui. Deux hommes, en veste de treillis et keffieh, jaillirent par les portières brandissant des PM Uzis.

L'agent Snell fit les sommations réglementaires. Ce fut une erreur.

Une grenade à main monta dans le ciel et retomba derrière l'agent du Secret Service. Elle rebondit deux fois avant d'exploser.

Tout d'abord, Snell ne sentit rien. Puis il y eut ce bruit assourdissant qui éclatait dans sa tête et il eut l'impression que son crâne s'écrasait. Quand il rouvrit les yeux, il réalisa qu'il était allongé sur le dos, la tête appuyée contre le parapet de béton de sorte qu'il fixait son corps étalé. Ses deux jambes avaient l'air de deux tas de viande hachée et sanguinolente au milieu des lambeaux de son pantalon. L'une d'elles était retournée sous sa cuisse à un angle impossible. Il essaya de les bouger mais elles étaient paralysées. De la main, il chercha son pistolet mais ne le trouva pas.

À ce moment-là, il vit arriver les renforts. Ses collègues

accoururent au coin de la rue et leurs visages pâlirent. Il vit qu'ils le fixaient, les yeux arrondis, submergés par l'horreur du spectacle. Il ouvrit la bouche pour hurler :

— Ne me regardez pas, abrutis ! Occupez-vous de ceux qui ont fait ça !

Il tenta d'articuler mais aucun son ne sortit.

Derrière lui, les deux terroristes se redressèrent à l'abri du parapet et tirèrent, hachant de leurs rafales les hommes de la sécurité.

Les deux assaillants foncèrent alors jusqu'à la massive double porte de Blair House. L'un d'eux colla une charge de plastic à la serrure et ils reculèrent précipitamment.

Dès que la porte fut retombée à l'intérieur, soufflée par l'explosion, les deux terroristes s'engouffrèrent dans le hall, leur keffieh les protégeant de la fumée et de la poussière de plâtre.

Toujours au sol, Orin Snell qui essayait désespérément de trouver son pistolet, sentit quelque chose au bout de ses doigts. À travers un brouillard sanglant, il vit que c'était son Motorola et réussit à le ramener jusqu'à sa poitrine.

— Deux hommes... Uzi par la grande porte... Arrêtez-les, parvint-il à balbutier.

Il n'entendit que des grésillements en réponse. Et il n'y avait pas d'échanges de coups de feu dans Blair House.

« Qu'est-ce qu'ils foutent là-dedans ? Ils roupillent ? » se demandait-il avant de s'évanouir.

— Il roupille encore ? jugea Remo, en glissant un œil dans la chambre vice-présidentielle.

Il alla rejoindre Chiun dans le salon. Le Maître de Sinanju était assis dans un fauteuil ancien, un long parchemin déroulé sur ses genoux.

— Vous travaillez sur quoi ? demanda Remo.

— Rien, fit distraitement Chiun, en se déplaçant dans son fauteuil de façon à ce que Remo ne puisse pas voir ce qu'il écrivait.

— On dirait un contrat, insista Remo.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Le ruban. Il est bleu. Les contrats de Sinanju sont bien enrubannés de bleu ?

— Ainsi que les faire-part de naissance chez les Maîtres de Sinanju.

— Alors, c'est bien un contrat.

— Ne sois pas sûr si vite.

— Écoutez, Petit Père, j'espère que vous n'êtes pas en train de manigancer quelque chose pour nous garder en Amérique parce que je vous dis tout de suite que ça ne va pas marcher.

— Ça a bien marché la dernière fois.

— Haha, vous voyez ! Maintenant vous reconnaissez que c'était bien une combine.

— Tu ne t'en rends compte que maintenant ? Tu es plutôt lent d'esprit, mon fils. Ce boulot de jardinier t'a ramolli le crâne.

— Je ne l'ai fait qu'une fois, contra Remo en haussant les épaules. Et vous, qu'est-ce que vous faites ? Vous étudiez les failles du contrat ?

— J'essaye, mais les bruits de la circulation me dérangent.

— Oui, j'ai entendu les hurlements de pneus, moi aussi. Des jeunes, sûrement.

Du hall d'entrée leur parvint le bruit d'une explosion.

— Et ça, c'était quoi ? demanda Remo.

Le Maître de Sinanju avait bondi sur ses pieds, roulant le parchemin et l'enrubannant d'un fulgurant et compliqué chassé-croisé des deux mains. Il le jeta sur le fauteuil.

— Des intrus, décida-t-il, allons les recevoir dignement.

« Du gâteau » pensa Rafik.

Lui et Ismat étaient entrés dans Blair House sans aucune difficulté et avaient inspecté tout le rez-de-chaussée, chambre après chambre, sans rencontrer âme qui vive.

Ils grimpèrent le grand escalier quatre à quatre et tombèrent enfin sur quelqu'un.

Ils étaient même deux. Un Blanc, en tenue décontractée et un Chinetoque, vieux et presque minuscule. Aucun des deux ne semblait armé.

— Regardez, Petit Père, fit le plus grand, nous avons de la visite.

— Devrais-je faire du thé ? demanda l'Oriental.

— Demandons-leur d'abord combien de sucres ils veulent.

— Je vais te laisser faire car je suis un vieil homme, de santé fragile, et je ne souhaite pas m'infliger cette longue marche jusqu'au bout du couloir. En outre, tu as besoin d'exercice.

Rafik décida de les prendre vivants. Il leur ferait dire où se trouvait le grand leader et gagnerait ainsi du temps.

— Ne bougez pas ! lança-t-il, en braquant son arme.

Malgré son ordre, le Blanc se mit à avancer vers lui tandis que l'Oriental disparaissait dans une porte de côté.

— On le flingue ? demanda Ismat.

— Non, siffla Rafik, il n'est pas armé. On l'aura facilement.

— Comment prenez-vous votre thé ? demanda l'Américain en continuant à marcher sur eux.

Son sourire, dans son visage aux larges pommettes, semblait arrogant, presque cruel.

Rafik décida de lui tirer dans les jambes. Ça devrait rabattre son caquet. Et l'inciter aux confidences. Il lâcha une rafale basse.

Une traînée zigzagua sur le plancher entre les pieds de l'homme.

— Raté, ricana Ismat.

— Pas deux fois, cracha-t-il.

Et cette fois, il fit effectivement mouche. Car entre-temps Rafik avait vu l'Américain, qui était encore au bout du hall, foncer sur lui comme sous l'effet d'un zoom.

Rafik tira, à bout portant. Mais il sentit qu'il pivotait sur lui-même et soudain se trouvait face à Ismat. Quand il enfonça la détente et sentit le recul de l'Uzi, c'était trop tard, il ne faisait plus face aux yeux cruels de l'Américain mais à la bouche ouverte d'Ismat.

— Tu... m'as... tué, gémit Ismat en s'écroulant au sol.

— Tu m'as fait tirer sur mon camarade, s'indigna Rafik en direction du Blanc.

— On a vu pire, laissa tomber l'Américain. Dans ses mains, il tenait l'Uzi de Rafik qu'il démontait pièce par pièce. Sauf qu'apparemment, il s'y prenait mal et arrachait des éléments entiers de l'arme sans les débloquer. L'Uzi rendit des sons étranges et retomba en morceaux sur le tapis.

Rafik, réalisant alors qu'il ne faisait pas le poids devant quelqu'un capable de mettre ainsi un PM en pièces, sortit une grenade de sa ceinture et en arracha la goupille avec ses dents. Simultanément il cracha et la goupille et le maître mot qui stoppait toute résistance dans les avions.

— Si je meurs, tout le monde meurt.

Rafik qui, bien sûr, n'avait aucune envie de mourir, n'avait pas lâché la cuillère. Tant qu'il la serrait, la grenade n'exploserait pas. Mais marchait toujours.

Pourtant, cette fois encore, le Blanc aux yeux froids le surprit. Soudain il fut sur lui et lui tordit le pouce. Rafik poussa un cri de douleur et relâcha la cuillère. Horrifié, il entendit la grenade chuintier. Il essaya de la lancer au loin, mais sa main semblait figée autour de l'œuf mortel. Et soudain, Rafik se retrouva plaqué au sol, la grenade coincée sous son ventre.

Alors, la grenade explosa.

Aux pieds de Remo, le terroriste tressauta. Quand le Libanais retomba sur le tapis, Remo s'éloigna. Autour du corps, qui avait absorbé l'explosion, s'élargissait maintenant une flaque de sang.

— Combien de sucres ? demanda le Maître de Sinanju en arrivant dans le hall.

— Aucun. Ils n'ont pas soif.

— Celui-là est en train de salir le tapis, remarqua le vieil Oriental.

— Ça aurait pu être pire, fit observer Remo. Si je n'avais rien fait, les éclats auraient abîmé tous les murs. Là, c'est juste le tapis.

— Il a dit qui l'employait ? demanda Chiun.

— Pas eu le temps.

— Alors, tu as bâclé le travail. Il ne faut jamais liquider une source d'information avant de lui avoir tout fait dire.

— Ouais, si vous êtes si malin, pourquoi ne vous êtes vous pas occupé de lui ? Moi, je ne passais là que par hasard.

— J'étais en train de préparer le thé, rétorqua Chiun avec hauteur.



Jalid Kumquatti attendit que Rafik et Ismat aient franchi la porte d'entrée avant de s'extraire de la banquette arrière.

La rue était vide. Il sauta le parapet antiterroriste et fit le tour de la maison. Comme il s'y attendait, il ne vit aucun garde. Ils devaient tous être devant, attirés par ses frères hezbollahis.

Jalid attendit. Au bout d'un moment, il se rendit compte que quelque chose ne tournait pas rond. Avec un peu de chance ils

s'étaient tous entre-tués là-dedans. Une bonne nouvelle au fond : ça voulait dire que tout l'argent du contrat allait lui revenir. Le temps était venu pour lui d'intervenir.

Après avoir enturbanné son visage des pans de son keffieh, il fonda tête baissée, à travers une fenêtre. Il se ramassa à l'intérieur en roulé-boulé et fonça vers la porte. Dans le hall, il découvrit un petit ascenseur arrêté là et s'engouffra à l'intérieur. L'ascenseur le mena tout de suite à l'étage supérieur. C'est toujours plus facile de travailler en descendant.

La troisième porte s'ouvrit sur une chambre pleine d'hommes allongés. Jalid sut tout de suite qu'il s'agissait d'agents du Secret Service parce qu'ils portaient des lunettes noires et des costumes gris. Il leva sa Kalashnikov pour arroser la chambre mais se ravisa. Ce ne serait qu'un gaspillage de cartouches.

Les agents étaient morts. Forcément. Six d'entre eux étaient entassés sur un grand lit à baldaquin, bras et pieds pendants. D'autres gisaient à même le sol. Ils ne portaient aucune marque. C'était curieux, parce qu'il savait que Rafik et Ismat n'avaient pas emmené de cartouches asphyxiantes. Peut-être avaient-ils garrotté tous les agents les uns après les autres ? Sûrement pour ça qu'ils avaient mis tant de temps.

Jalid poursuivit son inspection. La chambre contiguë était vide. Devant la suivante, il remarqua un fauteuil classique où traînait un parchemin enroulé par un bandeau bleu.

Jalid trouva une porte fermée qu'il enfonça. La pièce était plongée dans l'obscurité. Il passa sa grosse main sur le mur jusqu'à ce qu'il rencontre l'interrupteur.

La lumière, envahit la pièce. Un homme se relevait d'un bond dans son lit, l'air très endormi. Jalid reconnut le visage adulte et enfantin à la fois.

— Hein ? Quoi ? bafouilla le vice-président.

Jalid sourit. C'est lui qui aurait la prime.

Remo entendit la vitre brisée.

— Il y en a d'autres, fit Chiun en le regardant.

— Vite, allons défendre notre protégé qui est peut-être notre futur employeur.

— Allons-y, fit Remo en fonçant jusqu'à l'ascenseur.

Il appuya sur le bouton.

Trop tard : l'ascenseur passait devant lui sans s'arrêter.

— Il y a quelqu'un dedans, constata-t-il.

Le Maître de Sinanju était déjà dans la cage d'escalier. Remo courut à sa suite.

— Si on rate ça, prévint le vieil Oriental, ce sera de ta faute.

— Du calme, on ne va pas rater.

À l'étage supérieur, ils virent tout de suite que la porte de la chambre du vice-président était ouverte et illuminait le corridor.

Un staccato de mitraillette éclata dans la pièce.

— Aiiie, gémit Chiun. On arrive trop tard.

Au même moment, un homme en treillis gicla de la chambre et alla s'écraser contre le mur du corridor.

Il s'ébroua et releva sa Kalash pour tirer dans la pièce.

Il n'eut pas le temps d'enfoncer la détente.

Un homme venait de faire un bond gracieux hors de la chambre. Il pivota sur un pied et envoya l'autre vers la gorge du terroriste. La tête du Libanais partit d'un côté, pour repartir aussitôt dans l'autre sens sous l'effet du coup de retour. Le fusil d'assaut russe claqua sur le plancher.

Hébété, le terroriste fixa l'homme avant de recevoir un coup de main ouverte. Le cou du Libanais craqua et il s'écroula comme une masse.

L'homme qui venait de mettre à mal le terroriste se tourna alors vers Remo et Chiun.

Ils virent qu'il était grand, avec le visage large et bronzé d'un surfeur californien. Ses yeux verts étaient rieurs et il était vêtu d'un gi, le kimono des karatékas avec la ceinture noire traditionnelle enroulée autour de la taille.

— Qui êtes-vous ? demanda Remo en fronçant les sourcils.

— Appelez-moi Adonis, si vous voulez. C'est mon nom de code officiel. J'assure la protection du vice-président.

— Et il a bien fait son boulot, intervint le vice-président, titubant hors de sa chambre en pyjama vert tilleul. Pas comme vous deux. Je me demande bien ce que vous fabriquez pendant l'attaque.

— Nous nous occupons des deux terroristes qui sont entrés par devant, se défendit Remo.

— On verra ça. En attendant, si ce garçon n'était pas entré dans ma chambre à travers la vitre, je serai de la viande fraîche à l'heure

actuelle. Le tueur me tenait à bout portant.

— Laissez-moi vous serrer la main, jeune homme, reprit chaleureusement le vice-président en se tournant vers son sauveur.

L'homme nommé Adonis s'inclina profondément. En se relevant, il serra fermement la main du vice-président.

Le sous-chef d'État remarqua ses épaules larges et ajouta, après un coup d'œil méprisant à l'aspect des deux autres :

— À la bonne heure, en voilà au moins un qui a l'air d'un garde du corps.

— Hé, n'oubliez pas quand même qu'on a eu la peau des deux autres terroristes, protesta Remo.

— Ouais, lâcha le vice-président en leur tournant ostensiblement le dos. Bon jeu de jambes que vous avez là, mon brave. C'était du karaté ?

— Du kung-fu.

— Encore une technique qui nous a été volée, grinça le vieil Oriental en crachant par terre.

— Peut-être, insista le vice-président, mais il a l'air d'avoir amélioré la technique, justement.

— Un coup de chance ! siffla Chiun. Je pourrais transformer ce bellâtre en chair à pâtée avec mon petit doigt. Il est trop gras pour commencer.

— Ça m'a l'air d'être du muscle, observa le vice-président. Qui vous a envoyé, mon ami ?

— Je vous le dirai plus tard, souffla Adonis, quand nous serons à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Un mot de vous, Petit Père, et j'en fais du hachis, grinça Remo.

— Vous ne ferez rien du tout, siffla le vice-président. Cet homme est chargé de me protéger et il a montré qu'il sait le faire. Vous deux, vous pouvez partir.

— Nous avons pour mission de veiller sur vous, fit le Maître de Sinanju en se redressant fièrement.

— Vous êtes finis, des nuls, au rancart. Vous pouvez dire ça à Smith et vous pouvez aussi lui dire qu'il y aura une enquête sur son service. Ça m'a tout l'air d'un coup monté. D'un côté vous mettez mes gardes hors de combat et de l'autre vous laissez rentrer les assassins.

— Il a insulté Sinanju ! hurla le Maître de Sinanju, gonflant ses joues de colère. Je vais lui...

— Non, Petit Père, n'envenimez pas les choses.

— Hein, vous voyez ! triompha le vice-président. Le petit bonhomme veut me tuer. C'est bien la preuve.

— Ne vous inquiétez pas, intervint Adonis, il ne touchera pas un de vos cheveux tant que je suis près de vous.

— L'insulte suprême ! hurla le vieil Oriental, trépignant de rage. Un danseur de kung-fu menace le Maître de Sinanju.

— Calmez-vous un peu, fit Remo en l'attrapant par les épaules. Partons d'ici, on ne veut pas de nous.

— On n'a pas non plus besoin de vous, railla Adonis.

— On se reverra, fit Remo en entraînant Chiun vers l'ascenseur.

— Bordez-le ! lança Adonis... Il a l'air vieux, il pourrait prendre froid.

Remo dut utiliser toute sa force pour faire monter le Maître de Sinanju dans l'ascenseur.

Il se demanda comment il allait bien pouvoir expliquer tout ça à Smith.

CHAPITRE XI

— Nous sommes déshonorés, gémit le Maître de Sinanju.

— Arrêtez, Chiun. Je ne veux plus en entendre parler.

Ils descendaient la Pennsylvania Avenue.

— Attendez-moi un moment, fit Remo en s'arrêtant au niveau d'une cabine téléphonique vide devant l'immeuble du Trésor.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Chiun en voyant son disciple se glisser dans la cabine.

— J'appelle Smith, répondit Remo en décrochant le combiné.

— Pour lui dire quoi ?

— Ce qui s'est passé, bien sûr.

— Quoi ? s'exclama le Maître de Sinanju. La vérité ? Tu es fou ? Dans toute l'histoire de Sinanju, jamais un Maître n'a dit toute la vérité à son empereur.

— Chiun ! protesta Remo c'est pas juste.

D'un coup d'ongle vicieux, le vieil Oriental venait de trancher la corde du téléphone.

— Remarquez, il y a en a d'autres, fit Remo. Si vous tenez à détruire tous les téléphones de l'avenue comme font les petits punks.

Effectivement, il y en avait un juste derrière. Tandis que Chiun boudait, les bras croisés, Remo décrocha le nouveau téléphone.

— Surtout, annonce-lui en douceur, supplia le Maître de Sinanju.

— Hello, Smitty ! lança Remo quand il fut en ligne.

— Ce n'est pas ma faute, Empereur Smith, cria aussitôt Chiun dans l'appareil. J'ai essayé. Même Remo a essayé. Nous n'avons rien pu faire.

— Qu'est-ce que vous lui racontez ? C'est comme ça que vous annoncez les nouvelles en douceur ? fit Remo, essayant de récupérer le combiné.

— Je suis rongé de soucis. Jamais une chose pareille ne nous est arrivée, lâcha encore le Maître de Sinanju.

— Smitty ? fit Remo dans l'appareil. Smitty, vous êtes là ?

— Remo, ne me dites pas que le vice-président est mort.

La voix de Smith était aussi glacée et atone que si elle venait d'outre-tombe.

— Non, il n'est pas mort, le rassura Remo.

— Il est grièvement blessé alors ?

— Non plus.

— Alors, qu'est-ce que Chiun raconte ? rétorqua Smith, montant la voix.

— Pour vous donner les grandes lignes, commença Remo. Il y a eu une autre attaque. Encore des Moyens-Orientaux. Chiun et moi en avons eu deux, mais nous n'avons pas vu le troisième.

— Il était passé par-derrière, le traître ! hurla Chiun assez fort pour être entendu par tout le quartier.

— Le terroriste est arrivé jusqu'au vice-président avant nous, continua Remo. Mais quelqu'un d'autre l'a eu. Un de ces gros bras kung-fistes.

— Un guerrier magnifique, intervint Chiun. Fulgurant et mortel. Tricheur aussi. Il est passé par la fenêtre au lieu de prendre la porte comme un gentleman.

Sous le regard glacé que Remo fixait sur lui, le vieil Oriental se tut.

— Je disais donc, reprit Remo dans le téléphone, que ce gars nous a battus au poteau. Il a liquidé le troisième tueur, affirmé qu'il était le nouveau garde du corps du vice-président et refusé de dire qui l'envoyait avant que nous ayons quitté la pièce.

— Je vois, fit Smith. J'imagine que vous appelez, de Blair House pour demander un contrôle d'identité sur ce nouvel élément.

— Pas vraiment, fit Remo. Nous sommes dans la rue. Le vice-président nous a virés.

— Virés ?

— Ouais. Il est très impressionné par son surfeur kung-fiste. Il pense aussi que nous avons mis ses agents du Secret Service hors combat pour l'exposer aux terroristes. Je crois qu'il vous tient pour responsable.

— Moi ? balbutia Smith.

— Oui, et je peux vous dire que le vice-président sait tout sur CURE grâce à une lettre d'un certain « Tulipe » et j'imagine que Michael « Prince » Princippi a dû recevoir la même. On pourrait peut-être reprendre l'affaire sous l'angle du gouverneur, si celui du vice-

président est provisoirement bouché.

— Ne bougez pas, fit Smith, j'interroge mes ordinateurs.

— Il recherche les coordonnées actuelles de Michael Princippi, glissa Remo à Chiun qui lui tirait sur la manche pour savoir ce qui se passait.

— Bien, fit le vieil Oriental d'une voix ferme. Et, à voix basse il demanda :

— Qui est-ce ?

— Chiun veut savoir qui est Michael « Prince » Princippi, expliqua Remo au téléphone.

— Sûrement pas ! s'exclama le vieil Oriental. Je sais très bien qui est le fameux chanteur noir.

— Chiun ! Ce n'est pas ce Michael-là.

— Remo, fit Smith, j'ai votre information.

Michael « Prince » Princippi est en ce moment dans l'État dont il est gouverneur. Filez-y tout de suite. Par lui, on saura peut-être qui est ce mystérieux Tulipe.

CHAPITRE XII

Michael « Prince » Princippi aimait donner de lui-même l'image d'un homme simple.

Au cours de ses deux mandats de gouverneur, il avait complètement dédaigné les avantages de sa position. Tous les jours, il prenait le tramway pour aller au travail. Quand il devait prendre une voiture, il empruntait le break modèle 79 de sa femme. Son bureau était meublé avec le mobilier de l'État et tous les articles qui lui avaient été consacrés mettaient l'accent sur ses goûts simples et son bon sens pour résoudre les problèmes de sa charge. Il avait la réputation d'être un fils de modestes immigrants, déjà parvenu au poste de gouverneur à force de travail. Son ascension, affirmait-on, ne connaîtrait pas de limites.

Ceux qui le connaissaient bien savaient que la fameuse frugalité de Michael « Prince » Princippi était en fait de la pingrerie pure et dure. Il était si raisonnable qu'il endormait invariablement ses audiences électorales et s'il était bien le fils d'immigrants, il oubliait de préciser que ses parents étaient arrivés avec une solide fortune.

Ses conseillers essayaient de lui faire comprendre que ce genre de profil bas marchait bien au niveau local mais ne correspondait plus à quelqu'un qui brigait le bureau ovale [6]. Mais ils avaient beau lui répéter que rouler dans une épave, manger dans un sac en papier marron et vivre dans un pavillon de banlieue ne faisaient pas présidentiel, Michael « Prince » Princippi refusait de changer d'un iota son mode de vie. Le gouverneur était têtu comme un mulet.

— Rien à faire, fit-il quand le gouvernement fédéral insista pour lui offrir une garde du Secret Service.

— C'est pour votre protection.

— Je comprends, mais j'ai mes policiers d'État et je ne prends plus le tram. Vous vous rendez compte que ça me revient deux fois plus cher ? L'essence n'est pas donnée de nos jours. Et puis je n'ai pas besoin de protection. Je suis le prince de la politique. Les gens m'aiment.

Le Secret Service avait insisté mais Michael « Prince » Princippi avait été inflexible.

Aussi quand il arriva à pied à son bureau à six heures vingt-sept du

matin n'y avait-il pas âme qui vive.

Il se mit tout de suite au travail. Avec les sondages qui montraient les deux candidats présidentiels au coude à coude, il n'allait pas risquer de perdre les élections parce qu'il ne connaissait pas ses dossiers.

Plongé dans ses rapports, le gouverneur n'eut pas le temps de réagir au coup discret donné à la porte de son bureau. La porte s'ouvrait déjà.

Une fraction de seconde, Michael « Prince » Princippi regretta de n'avoir pas accepté l'assistance du Secret Service mais il se détendit en voyant les deux hommes qui se tenaient sur le pas de la porte : un Blanc visiblement sans arme et un vieux Chinetoque tout petit.

— Comment êtes-vous entrés ici ? s'étonna le gouverneur.

— Par la porte.

— Et les gardes ?

— Bah, fit le petit Oriental, vous appelez ça des gardes ? Ils ne nous ont même pas vus entrer. Nous sommes des gardes. Mais aussi des assassins.

— Quoi ?

Les sourcils épais du gouverneur en remontaient de surprise.

— Il ne voulait pas dire ça comme ça, intervint le Blanc. Vous pouvez vous rasseoir, monsieur le Gouverneur. Je suis Remo, voici Chiun. Smith nous a envoyés.

— Smith ? Oh, Smith !

— Oui, nous travaillons pour CURE. Vous êtes bien au courant pour CURE ?

— Peut-être, répondit le gouverneur avec prudence. Si vous dites la vérité vous devez avoir des papiers.

Remo consulta du regard Chiun avant de répondre :

— En fait, non.

— Pas de papiers ? Quel est cette organisation qui ne fournit pas de papiers à ses agents ?

— Une organisation secrète, intervint Chiun en levant le doigt.

— Une organisation qui n'est pas censée exister, vous savez bien, relança Remo. Tulipe a bien dû vous le dire.

— Peut-être, fit évasivement le gouverneur. Mais comment puis-je être sûr que je parle à des agents de CURE ?

— Demandez à Smith, suggéra Remo. Il vous dira qui nous sommes.

— Et comme saurai-je que je parle à Smith ? Je ne le connais pas, je ne lui ai jamais parlé.

— Petit Père, il a raison, fit le Blanc.

— Vous avez dû entendre parler de Sinanju par la lettre ? intervint le vieil Oriental.

— Peut-être, répéta le gouverneur.

— C'est bien une orange que je vois sur ce bureau ?

— Mon petit déjeuner, en effet.

— Pourriez-vous avoir l'obligeance de me la lancer ?

Michael « Prince » Princippi haussa les épaules. Qu'est-ce qu'il risquait ?

Le fruit retomba sur l'index du vieil Oriental. L'orange tourna comme un globe sur son axe, devint floue et quelque chose rebondit sur le bureau du gouverneur. Il le ramassa machinalement et vit qu'il s'agissait d'une peau d'orange toute d'une pièce, aussi longue que son bras et enroulée comme un tire-bouchon.

Quand il leva les yeux, le gouverneur vit que l'orange tournait toujours autour du doigt du vieil Oriental.

— Tenez, fit Chiun.

Michael « Prince » Princippi rattrapa l'orange et l'examina. Le fruit, translucide, était intact.

— Alors ? fit Remo.

— Joli numéro, concéda le gouverneur, mais ça ne prouve rien.

— Avez-vous des ennemis ? demanda Chiun.

— Tous les politiciens ont des ennemis.

— Choisissez-en un et nous l'enverrons *ad patres* comme nos ancêtres faisaient dans la Perse antique.

— *Ad patres* ?

— Considérez ça comme un présent de future collaboration si jamais vous montiez sur le trône de ce pays.

— Ça non plus, ce n'est pas exactement ce qu'il voulait dire, précisa Remo.

— Chut, je sais comment m'y prendre avec les princes qui nous gouvernent.

— Si vous avez une requête à m'exposer, essayer de le faire en des termes simples et brefs, coupa le gouverneur, je suis très occupé.

— J'aimerais voir la lettre que Tulipe vous a envoyée.

— Hors de question.

— Pourquoi ?

— Je ne fais pas lire ma correspondance privée aux inconnus.

— Alors vous l'avez toujours ? suggéra Chiun.

Le regard de Michael « Prince » Princippi pour sa serviette fut éloquent.

— Viens, Remo, fit Chiun.

— Attendez, nous n'avons pas fini, protesta Remo.

— Si, dirent en chœur Chiun et le gouverneur.

— Pourquoi me traînez-vous comme ça ? protesta Remo quand ils furent dans le couloir. Le gouverneur avait sûrement la lettre. Vous auriez dû me laisser faire.

— Une perte de temps, cingla Chiun. Je sais où est la lettre.

CHAPITRE XIII

Antonio Serrano pensait qu'il était quelqu'un. Il régnait sur Trenton Street. Il était maître de la rue depuis son quinzième anniversaire, le 17 décembre dernier et il espérait bien être encore le chef pour son seizième anniversaire. Plus loin, il ne voyait pas. Jusqu'ici personne n'avait tenu au-delà de seize ans dans Trenton Street.

Antonio Serrano aurait pu déménager. Il se faisait plus de mille dollars par semaine et roulait dans une Cadillac décapotable verte qui tanguait dans les virages comme la Sixième Flotte. Il était couvert de nanas. Des supernanas avec plein de bleu aux yeux et des minijupes en latex moulant. Antonio Serrano aurait pu habiter où il voulait mais il avait grandi là et il aurait été perdu sans sa rue. C'était Eastie Goombah district et Antonio Serrano en était le chef.

Il avait commencé petit, en pétant les vitres des voitures pour piquer les autoradios mais il avait vite grimpé. Grâce au crack.

Il le vendait lui-même, au coin de sa rue, et s'il y avait un problème, il avait l'appui des Goombahs. Les Goombahs touchaient leur part. Ils prenaient aussi leur part de coups.

Antonio avait pris le pouvoir quand Alfonso Tedesco s'était fait étripper par une bande de Blacks du South End. Remarque, Alfonso était déjà un vieux. Il avait presque dix-neuf ans quand il était mort.

Depuis, Antonio avait fait des progrès. Fini les bagarres au cran d'arrêt et au pistolet à grenailles, maintenant c'était à coups de PM que les gangs s'expliquaient.

Debout au coin de la Trenton Street et Marion Street, Antonio fixait son quartier d'un œil dégoûté. Rien à se mettre sous la dent : des vieilles sans fric qui touchaient le welfare [\[7\]](#). En plus, la plupart le connaissaient.

Il tripota le crucifix d'argent qui pendait à son oreille en se demandant s'il n'irait pas braquer l'épicerie de Tony Spa. Mais Tony avait été attaqué si souvent qu'il parlait de quitter le quartier. Antonio se dit qu'il ne pouvait pas prendre le risque de perdre la dernière épicerie du coin et, de dépit, tira furieusement sur son maillot en filet orange.

Sans savoir pourquoi, il se sentait nerveux ce soir.

Il remarqua tout de suite la petite voiture étrangère noire qui tournait au coin de la rue. Elle roulait un peu trop lentement et il se demanda s'il n'allait pas se faire flinguer. Y en avait toujours qui cherchaient à lui prendre ses mètres carrés de ghetto. Même petit, son territoire représentait quand même du pognon.

Mais la caisse faisait trop tante. Pas un mec cool n'aurait roulé dans une bagnole pareille, avec des plaques du Maine en plus. Y avait pas de mafia dans le Maine. Au fait, où était le Maine ? Au Canada ?

Quand la voiture s'arrêta, Antonio plongea quand même la main dans son jean, là où il avait son Colt nickelé. Ça lui gonflait la braguette quelque chose de massif et les nanas adoraient ce look.

L'homme blond qui descendit de la voiture avait les yeux les plus étranges qu'Antonio n'ait jamais vus ! Bleu électrique. Comme des néons.

Antonio sortit son Colt mais le blond ne cilla pas. Il ne courut pas non plus comme les autres quand ils faisaient face au revolver d'Antonio. Il le regarda même comme si c'était un pistolet à eau.

— Je parie que ton feu est brûlant, fit le blond d'un ton posé.

— Brûlant ? Je l'ai payé celui-là. Je peux m'en acheter des paquets. J'me fais mille dollars par semaine.

— Je ne voulais pas dire volé. Je veux dire : brûlant. Comme, un fer rouge.

— Tu délires, mec..., commença Antonio.

Mais il sentit la crosse du revolver devenir chaude, comme une tasse de café, de plus en plus chaude.

— Aie, gémit Antonio en lâchant son calibre.

L'homme aux yeux bleus le ramassa, ouvrit le Cylindre et vida les cartouches dans sa main. Plaçant le canon sous son aisselle, il décapsula posément les balles et secoua les douilles pour en faire tomber la poudre grise.

— Putain, mais qu'est-ce-tu veux ? couina le jeune gangster quand l'homme lui tendit son arme.

— N'aie pas peur, il ne va pas te mordre, ricana l'inconnu.

Antonio toucha craintivement l'arme. Dès qu'il sentit que le canon était froid, il tira dessus avec brutalité et le pointa sur le blond. Même s'il était vide, le contact du revolver lui rendait sa superbe.

— Alors merde, qu'est-ce-tu veux ? reprit le loubard en braquant son arme par habitude.

— Je savais bien que si je roulais assez longtemps dans ce quartier je trouverais quelqu'un comme toi.

— Félicitations, mais je signe pas d'autographes.

— Tu fais partie d'un gang ?

— Même que c'est moi le chef, confirma Antonio. Les Eastie Goombah. T'as dû entendre causer de nous. Même les flics nous craignent.

— Même les flics, hein ? répéta le blond. Au fait, je t'ai dit mon nom ?

— Ton nom, je l'encule.

— Tulipe. Tu peux m'appeler Tulipe. J'aime bien ton look.

— Hé, bas les pattes, j'suis pas une tante.

— J'aimerais te proposer une affaire.

— J'en ai déjà plein, fit le jeune gangster en tirant sur son maillot.

— J'imagine : mille dollars par mois. Ça fait à vue de nez cinquante-deux mille par an. Pas mal. Mais qu'est-ce que tu dirais si je t'en offrais deux fois plus ?

— Pour quoi faire ?

— Je veux que tu tues deux personnes pour moi.

— Ah ouais, qui ça ? demanda Antonio, soudain plus intéressé.

— Le vice-président, par exemple.

— Rigole pas. J'ai entendu que les Iraniens ou quelque chose comme ça s'en occupaient déjà.

— Ils ont raté leur coup. J'ai une valise pleine de billets qu'ils auraient eue s'ils avaient réussi.

Antonio siffla. Malgré lui, il était impressionné. Ce mec parlait de descendre le vice-président des putains d'États-Unis d'Amérique. Antonio n'avait même jamais quitté son État.

— T'es sérieux mec ? fit-il.

— Devine.

— Et l'autre mec ?

— C'est le gouverneur Michael Philippi.

— Il fait la campagne aussi ?

— Oui. Ça t'intéresse ?

— J'sais pas, mec. Mon truc c'est la dope et la baston. J'ai déjà tué

des mecs. Mais pour des histoires de territoire.

— Travaille pour moi. Tu te feras du fric !

— J'sais pas, ça me cause pas.

— C'est ta rue ? demanda l'homme.

— Ouais.

— Pourquoi tu te bats pour cette rue ?

— J'sais pas moi : le pouvoir, le prestige, l'argent...

— Suis-moi et tu auras beaucoup d'argent, plus que tu n'en auras jamais vu. Cent quatre mille tout de suite pour le gouverneur. Beaucoup plus ensuite, pour le vice-président.

— Comment j'peux être sûr d'être payé ? insista Antonio.

— J'ai l'argent dans ma voiture. Je vais te le montrer et on ira ensuite ensemble le mettre à la consigne. Et on mettra la clé sous enveloppe tout de suite après et on te l'expédiera à ton adresse.

— J'pourrais aller me chercher le fric sans rien faire.

— Sûr, mais je saurais où te trouver.

— Je pourrais déménager, crâna Antonio.

— Pas toi. Avec l'argent que tu as, tu pourrais vivre n'importe où. Pourtant, tu vis ici ; parce que tu ne connais rien d'autre. Tu es né ici et tu mourras ici. Et même, je te retrouverais toujours, où que tu te caches.

Et pour bien souligner son argument, Tulipe enfonça son index dans le canon du revolver. Le canon explosa sur toute sa longueur.

— On va aller à la consigne, reprit Tulipe. Tu auras quarante-huit heures pour remplir ton contrat.

— Une dernière chose, fit Antonio tandis qu'ils marchaient ensemble vers la voiture du blond.

— Oui ?

— Le gouverneur. Quand je l'aurais séché, je pourrais lui piquer son portefeuille ?

CHAPITRE XIV

Les Eastie Goombahs écoutèrent leur chef. Quand il eut fini d'expliquer son plan d'assassiner le gouverneur de l'État, ils réfléchirent cinq secondes, ce qui représentait au moins deux fois leur capacité normale d'attention.

— Pas question ! fit alors Carmine Musto.

Il exprimait le sentiment général mais surtout il voyait déjà là l'occasion de se placer dans la course à la succession.

Après tout, il allait avoir quinze ans et l'autre se faisait vieux.

— Et vous autres ? tenta Antonio, en passant ses groupies en revue.

Ils étaient là, tous les treize, affalés sur ses fauteuils en peau de zèbre, à se passer des joints.

— Qu'est-ce qu'on va en tirer ? demanda un autre.

— Du prestige, répondit Serrano.

— C'est quoi, ça ?

— On te respecte, quoi. Si on sèche le gouverneur tu vas voir la réputé dans le ghetto.

— Ça va nous rapporter du fric ? demanda Carmine.

Le jeune gangster respirait par la bouche parce que ses cloisons nasales étaient déjà complètement brûlées par la coke.

— Pas mal, mais faut d'abord faire le truc. J'ai un plan, répondit évasivement Antonio.

— Combien ? insista Carmine.

« L'enculé, il devient trop malin », se dit Antonio en évitant son regard trop brillant de camé à la coke.

— Ouais, combien ? reprirent les autres en chœur.

— Cinquante sacs, mentit Antonio. J'allais vous en parler.

— Cinquante sacs ! Le mec t'a eu ! railla Carmine. Un contrat, c'est au moins cent sacs maintenant.

— OK, cent mille, rectifia Antonio.

On pouvait toujours admettre un mensonge mais il ne fallait

jamais avoir l'air de s'être fait avoir. Ça pouvait vous coûter le pouvoir.

— Ouais, divisé par treize ça fait pas l'arabe, cracha Carmine. Tu veux qu'on se tape le gouverneur pour deux mois de deal ? Moi, je me tire.

Quelques autres se levèrent.

— Ça fera plus pour ceux qui restent ! lança Antonio.

— On partage comment ? demanda quelqu'un.

Antonio réfléchit à toute vitesse. S'il était trop gourmand il risquait de se retrouver tout seul.

— Parts égales, lâcha-t-il.

Il calcula rapidement qu'ils étaient encore quatre. Ça faisait vingt-cinq mille dollars chacun. Heureusement qu'il avait fermé sa gueule sur les derniers quatre mille dollars. Sans parler du portefeuille du gouverneur.

Il expliqua son plan ; il était simple et direct. Ils iraient en voiture jusqu'à la maison du gouverneur à l'autre bout de la ville et entreraient en flinguant à tout va. C'est vrai que c'était pas très bien payé mais c'était du boulot facile. En prime, les Eastie Goombah allaient être célèbres.

Ils découvrirent le premier accroc dans le plan en sortant. La Cadillac décapotable avait disparu.

— Carmine ! s'exclama Antonio. Cette face de rat m'a piqué ma caisse.

— On peut en piquer une autre, suggéra un de ses acolytes.

— Où ça ? C'est notre quartier ici. On chie pas dans la soupe, je vous l'ai déjà dit cent fois.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— On fait comme tout le monde, on prend le métro. C'est direct jusque chez le gouverneur.

Et, leurs Uzis et Mac 10 dans leurs sacs de gym, les Eastie Goombahs prirent le métro et descendirent en ville.

Au terminus de la ligne, ils prirent le tram et roulèrent dans la banlieue résidentielle. Ils regardaient, ébahis, ce monde qu'ils ne connaissaient pas, un monde de rues propres et bordées d'ormes, de maisons pimpantes et sans graffitis, de gens aux regards clairs.

— Ouawouh ! s'étonna à haute voix Johnny Fortunato, le plus jeune des Eastie Goombahs. C'est clean ici !

— Ta gueule ! rétorqua Antonio.

Mais il trouvait que le gamin avait raison. Même l'air sentait bon, comme s'ils avaient planqué quelque part une bombe d'Air Wick géante.

Antonio se dit que quand il aurait vraiment réussi, il irait s'installer dans un quartier comme ça.

Ça lui donna une idée. Quand il aurait flingué le gouverneur, il pourrait peut-être récupérer sa baraque. Est-ce qu'on pouvait piquer les baraques aussi ? Il ne savait pas. Faudrait qu'il se renseigne.

*

* *

— Le voilà, Petit Père, fit Remo.

— Bien, répondit le Maître de Sinanju en roulant le parchemin sur lequel il était en train d'écrire.

Ils étaient assis à l'arrière d'une Lincoln Continental dans le garage en sous-sol de State House [\[8\]](#).

— Il a sa serviette à la main. Quel est votre plan ? reprit Remo.

— On la lui vole.

— Ça, j'avais compris. Mais comment ? insista Remo.

Il vit avec surprise que le gouverneur se dirigeait vers le véhicule le plus pourri du garage.

— Il est en train de monter dans un vieux break, glissa Remo qui regardait par-dessus la banquette de la Lincoln.

— Tu avais dit qu'il allait prendre celle-ci.

— Ça semblait logique. C'est la plus grosse voiture, elle a des plaques officielles et tout.

— Alors mon beau plan est à l'eau, à cause de ton ignorance ! siffla le Maître de Sinanju.

— Vous pourrez me raconter tout ça en chemin, fit Remo.

Il s'était glissé sur le siège du conducteur et d'une manchette avait démantelé le contact. Il joua avec les fils et le puissant V8 ronfla dans la cave de béton.

— Tu as fait ta part, annonça Chiun en le rejoignant à l'avant. Maintenant, laisse-moi conduire.

— Rien à faire, rétorqua Remo, je ne suis pas suicidaire.

— Tu es jaloux de mes talents de pilote.

— Vous avez raison. Vous êtes un pilote prodigieux. Vous pouvez faire faire à une voiture des cascades qu'on imaginerait impossibles. Vous pouvez tout lui faire faire sauf de rester sur la route et de s'arrêter aux feux rouges. Maintenant, laissez-moi me concentrer, il faut que je rattrape le gouverneur.

— C'est trop tard, mon beau plan est à l'eau. Ah-la-la, mais qu'est-ce que tu allais faire dans cette Continental ?

— Comment pouvais-je savoir qu'il allait prendre cette épave ?

— Tu aurais dû savoir. Tu es né ici.

— Le gouverneur de toute une province habite dans ce clapier ? s'indigna Chiun en voyant Michael « Prince » Princippi quitter son vieux break la serviette à la main pour entrer dans une bâtisse au style victorien prématurément délabrée.

— C'est un modeste, suggéra Remo.

— Non, reprit le vieil Oriental, ça ne peut pas être la résidence du gouverneur. Il doit sûrement se rendre chez l'une de ses concubines.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? bougonna Remo.

— On attend. Quand il éteindra, nous nous gliserons à l'intérieur pour lui dérober sa lettre.

— D'accord, réveillez-moi quand il sera prêt.

Remo s'endormit instantanément mais le tapotement des doigts de Chiun sur son épaule sembla presque immédiat.

— J'ai dormi combien de temps ? demanda Remo, instantanément éveillé.

— Je ne suis pas sûr. Six, peut-être sept minutes.

— Minutes !

— Le gouverneur devait être fatigué, commenta Chiun en pointant les fenêtres déjà éteintes.

— Bon, alors allons-y, fit Remo.

À l'arrière du bâtiment, Remo découvrit une petite porte qui devait être une ancienne entrée de service et sans doute mener à la cuisine. Il posa sa main à plat contre la serrure et se mit à exercer une pression bien égale. Il aurait pu faire sauter la serrure d'une manchette mais il voulait éviter le claquement du métal qu'on arrache. Aussi se contenta-t-il de cette poussée lente et régulière.

La serrure finit par céder avec le bruit spongieux d'une molaire pourrie qu'on extrait à la pince.

Remo entra, accommodant instantanément sa vision à l'obscurité de la cuisine. Il dut se baisser pour éviter les toiles d'araignée qui barraient la pièce moisie.

— Espérons que le gouverneur ne met pas sa serviette sous son oreiller pour dormir, chuchota-t-il. Il ne faudrait pas le réveiller. Ça ferait un de ces scandales.

— Nous serons comme le vent, assura Chiun. Il n'entendra rien.

La porte de la chambre du gouverneur était fermée mais Remo pouvait entendre les respirations régulières du gouverneur et de sa femme.

Remo et Chiun échangèrent un regard d'intelligence et se séparèrent. Quand ils revinrent quelques minutes plus tard, Remo secoua la tête et Chiun montra ses mains vides. Ils avaient fouillé toutes les autres pièces et la serviette devait se trouver dans la chambre.

Remo haussa les épaules et fit signe à Chiun de l'attendre.

— Comme le vent, articula le vieil Oriental.

Remo haussa les épaules et abaissa le bec de canne de la porte d'un mouvement régulier et totalement silencieux.

Une fois dans la chambre, il repéra tout de suite la serviette qui faisait une tache sombre sur la table de nuit, juste à côté de la tête endormie du gouverneur.

Comme une ombre, Remo avança jusqu'au lit et s'empara de la serviette. Allait-il sortir avec elle pour explorer son contenu ? Il décida qu'il n'y avait pas plus de risques à le vérifier sur place : la serrure à combinaison n'était même pas brouillée et s'ouvrit avec un claquement imperceptible.

Souriant dans l'obscurité, Remo passa le contenu de la serviette en revue. Son sourire s'élargit encore : il venait d'apercevoir une lettre signée. « Tulipe ». Il allait la prendre quand des rafales crépitèrent au-dehors.

Le sourire de Remo s'évanouit. Le gouverneur venait de se redresser brusquement et, son visage à dix centimètres de celui de Remo, sa main cherchait l'interrupteur de sa lampe de chevet.

CHAPITRE XV

Antonio Serrano et ses Eastie Goombahs n'eurent aucun mal à repérer la maison du gouverneur. C'était la plus modeste du quartier et elle avait souvent été montrée à la télévision au cours de la campagne. Cette vieille bâtisse délabrée en briques que le gouverneur avait achetée tout jeune marié était le symbole même de ses goûts modestes.

Antonio, qui avait rêvé de l'acquérir, cracha par terre, passablement déçu. Mais ce qu'il découvrit à l'arrière du bâtiment lui rendit sa bonne humeur.

— Hé, matez un peu ça les mecs ! s'exclama-t-il.

— Quoi donc ? demanda Johnny Fortunato sans cesser de fourrager dans son sac pour en extraire ses deux Mac 10.

— Ce con a laissé la porte de la cuisine ouverte. Y a qu'à rentrer.

— Ben alors, allons-y, firent-ils en roulant des yeux féroces.

— Merde ! fit peu après Antonio en renversant une chaise en bois.

Il faillit avoir aussi la table dans la foulée.

— Chuuut ! Tu veux réveiller tout le monde ? protesta un des jeunes gangsters.

— Quelqu'un a une lampe de poche ? grimaça Antonio en se frottant le genou.

Personne ne lui répondit.

— Bon, tant pis, on y va, mais faites gaffe, reprit le jeune chef.

— Hé, c'est quand même pas nous qu'on s'est tapé la chaise, râla Johnny.

— Vos gueules ! réitéra Antonio.

Il buta de nouveau contre quelque chose. Heureusement que cette fois, c'était mou. Il n'avait pas envie de s'esquinter l'autre genou. Il aurait quand même mieux fait d'amener une lampe torche. Remarque, on peut pas penser à tout.

Un souffle de vent siffla à ses oreilles.

— Merde ! Vous avez senti ça ? lança-t-il, inquiet.

On aurait dit le sifflement d'une batte de baseball. Sur les avant-bras prématurément velus d'Antonio (qui tenait ça de sa mère) les poils se dressèrent d'un bloc.

— Hé, Johnny, où t'es ? s'inquiéta-t-il, ne voyant plus son voisin.

À sa place il aperçut une ombre, incroyablement courte aux ongles incroyablement longs.

— Merde, t'es pas Johnny, mais t'es mort enfoiré, annonça Antonio en enfonçant rageusement la détente de son Uzi.

La lampe de chevet du gouverneur s'alluma.

Pour s'éteindre aussitôt : Remo venait de l'écraser contre le mur. Ce n'était pas le moment de faire dans la dentelle. Il fallait qu'il sorte d'ici avec la lettre sans que le gouverneur le reconnaisse.

— Qu'est-ce que c'est ? Chéri, qu'est-ce qu'il y a ? fit une voix féminine inquiète.

— Appelle la police, répondit Michael « Prince » Princippi en sautant prestement du lit. Il y a quelqu'un dans la chambre.

Ce qui était déjà faux. Remo venait de sortir en coup de vent (pour faire plaisir à Chiun) et avait refermé la porte derrière lui. Pour faire bonne mesure, il broya un des gonds avec ses doigts. Cela retarderait toujours un peu le gouverneur.

En bas, de nouvelles rafales éclatèrent.

— Chiun, ça va ? lança Remo dans la cage d'escalier.

Derrière lui, il entendait le gouverneur donner des coups d'épaule dans la porte.

Quand Remo déboula dans le hall d'entrée, il aperçut Chiun au milieu d'un groupe d'hommes armés. Le vieil Oriental se glissait entre eux, les provoquant tour à tour. Remo le vit taper sur l'épaule de l'un d'entre eux. L'homme se retourna en grondant, sans voir que le vieil Oriental se glissait entre ses jambes écartées et, réapparaissant dans son dos, recommençait à lui taper sur l'épaule. Enragé, l'homme vida son chargeur à l'aveuglette.

— Chiun ! protesta Remo. Assez d'enfantillages ! J'ai la lettre. On peut partir.

C'est alors que la lumière envahit toute la pièce.

Antonio cligna des yeux. Complètement aveuglé, il balaya la pièce avec son Uzi.

À travers un crépitement d'étoiles, il reconnut le gouverneur dans une vieille robe de chambre qui pointait sa lampe torche sur un

Chinetoque. Celui-ci avait l'air d'une tante, ce qui décida Antonio à sécher d'abord le gouverneur. Les tantes, Antonio leur cassait la gueule comme il voulait. Il enfonça la détente.

Curieusement, son Uzi crachouilla une giclée molle qui retomba sur la carquette. Une des balles lui broya même le petit orteil.

Incrédule, Antonio vit que son Uzi était aussi tombé à terre. Jurant furieusement, le jeune gangster se baissa pour ramasser son arme.

Mais une chose étrange se produisit. Il était incapable de prendre l'arme. Comme si ses doigts avaient perdu toute sensibilité. Et les points noirs qui clignotaient devant ses yeux ne s'évanouissaient pas. Au contraire, la pièce semblait devenir de plus en plus sombre.

Alors Antonio comprit pourquoi il était incapable de saisir l'arme. Il la tenait déjà, c'est-à-dire que sa main était enroulée autour de la crosse de l'arme. Mais quand il voulut se relever, il se rendit compte que sa main restait au sol avec l'arme. Sa main avait été détachée de son avant-bras, très proprement, comme par une scie circulaire, et le sang jaillissait de son poignet sectionné. Sous l'effet de la surprise, Antonio sentit que son cœur s'accélérait. Mais plus son cœur battait vite et plus le sang giclait fort de son poignet.

« Marrant comment ça marche », se dit-il.

Il voulut se tourner vers ses copains pour leur montrer son poignet tranché et vit un homme en noir qui le regardait. L'homme brandissait une longue épée. Antonio ne vit même pas l'éclair blanc de l'épée mais la pièce se mit à tourner autour de lui et, dans son dernier instant de conscience, il se vit debout, avec, à la place du cou, un cercle de chair rouge d'où jaillissait une fontaine de sang.

Marrant comme il pouvait encore être debout alors qu'il n'avait plus de tête.

Remo vit que le gosse à l'Uzi allait tirer sur le gouverneur. Il allait bondir quand un personnage tout vêtu de noir jaillit de derrière une tenture. Son épée lança un éclair et le poignet du gosse retomba, tranché. Sans même s'arrêter l'épée remonta et coupa le cou du gosse. Le tout n'avait pas pris une seconde.

Le corps du gamin resta un instant debout avant de s'écrouler comme un quartier de viande morte.

Remo vit la tête rouler contre le mur, rebondir puis revenir se nicher sous l'aisselle du mort, comme s'il s'était mis sa tête sous le bras. Le spectacle aurait été comique s'il n'avait pas été si macabre.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda Remo à l'homme en noir.

— Je pourrais vous poser la même question, répondit l'homme,

froidement.

Son visage était entièrement recouvert de la cagoule noire traditionnelle des ninjas japonais.

— Et moi, je vous le demande à tous les deux, tonna le gouverneur. Oh, fit-il, reconnaissant Remo, que faites-vous ici ?

— Heu, on a appris qu'il allait y avoir un attentat, fit Remo en s'efforçant de garder un air impassible. On dirait que nous sommes arrivés juste à temps.

— Nous ? fit le gouverneur d'un ton dubitatif. Vous êtes ensemble ? ajouta-t-il, se tournant vers le ninja.

— Je n'ai jamais vu ce gars-là de ma vie, assura, le ninja.

— Non, je voulais parler de Chiun, expliqua Remo. Petit Père, où êtes-vous ?

— Ici, répondit le vieil Oriental en sortant des cabinets.

Un bruit de chasse l'accompagna et l'eau commença à couler dans le couloir. Par la porte laissée ouverte, Remo aperçut une paire de jambes qui dépassaient de la cuvette.

— Je sais qui vous êtes, fit le gouverneur, mais qui est cet homme ?

Il pointait le ninja qui s'inclina profondément tout en rengainant son sabre.

— Je suis envoyé par le Président pour vous protéger. J'ai attendu, caché dans l'obscurité, depuis votre retour.

— Un mensonge ! s'exclama le vieil Oriental, rouge de colère. Nous sommes arrivés les premiers.

— J'étais caché dans cette pièce même. Aucun œil humain ne peut me percevoir ainsi habillé de noir. Je suis l'ombre de la vengeance, attendant vos ennemis, gouverneur.

— Racontez-lui donc pourquoi vous cachez votre visage avec ce cache-nez noir ! siffla Chiun plein de mépris.

— À cause de mes ennemis, mon visage ne doit pas être révélé.

— Faux ! hurla Chiun. Les ninjas se voilent la face parce que leur art de la dérobade a été dérobé à Sinanju. Ils se cachent le visage pour cacher leur honte d'être ce qu'ils sont. Des voleurs ! Ainsi est-il écrit dans les Chroniques de Sinanju.

— Je ne connais rien à vos Chroniques, répondit le ninja. Je gagne ma vie grâce à mon intelligence et à mon épée.

— Si cela est vrai, renifla Chiun, attendez-vous à une vie brève.

— En tout cas, vous m'avez sauvé la vie et je vous dois une fière chandelle, reconnut le gouverneur en repoussant Remo et en tendant la main au ninja. Mais vous vous rendez compte que je ne peux pas vous croire sur parole. Vous avez un document qui accrédite vos fonctions ?

— Allons, ça ne marche pas comme ça, intervint Remo.

Mais sans hésiter le ninja plongea la main dans une poche secrète et en ressortit une carte plastifiée qu'il tendit au gouverneur.

Celui-ci déchiffra les caractères embossés d'or :

« À qui de droit : le porteur de cette carte est un agent d'une organisation de sécurité ultrasecrète.

Prière de lui apporter toute l'assistance nécessaire. »

La carte portait la signature du Président des États-Unis.

— Ça me suffit, annonça le gouverneur.

— C'est grotesque, s'indigna Remo en s'emparant de la carte pour la lire.

— Tout à fait, approuva Chiun, récupérant la carte à son tour. Quand on pense que ce voleur obtient une carte magnifique et que Smith me refuse la carte d'or de l'American Express.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, corrigea Remo. Personne ne donne ce genre d'accréditation.

— Surtout pas à des ninjas, ajouta le vieil Oriental qui en profita pour empocher la carte.

Plus tard, il la montrerait à Smith pour lui faire honte.

— Les ninjas assuraient le Secret Service du Japon autrefois, non ? demanda le gouverneur, intrigué.

— Exactement, répondit l'homme en noir. Je suis Maître de Ninjutsu, ce qui en japonais veut dire l'art de l'esquive, l'art de l'envol.

— Plutôt l'art du vol ! clama le vieil Orientale. Vous feriez mieux de vérifier vos placards et vos serviettes après son départ. Les ninjas ont les mains qui traînent.

— Vous permettez, protesta le gouverneur. Nous étions en train de parler. Je disais donc que vous aviez fait de l'excellent travail, ajouta-t-il à l'intention du ninja.

— Ne me dites pas que vous mordez dans sa combine, protesta Remo. Regardez-le un peu, il a l'air ridicule.

— Et vous ? rétorqua le ninja. Vous aimez vous balader en sous-vêtements.

— Hé ! Je m'habille comme ça pour passer inaperçu au milieu des gens, rétorqua Remo en rajustant machinalement son T-shirt.

— Et moi, je m'habille en noir pour passer inaperçu au milieu des ombres. Ces gens ne m'avaient pas vu. Vous non plus d'ailleurs.

— Et qu'est-ce que tu fais quand il neige ? lança Remo.

— Je m'habille en blanc, répondit le ninja.

— Eh bien, tu ferais bien de mettre du marron. On y est déjà jusqu'aux genoux...

— Gouverneur, je vais retourner au milieu des ombres, annonça le ninja sans relever l'insolence de Remo.

Et l'homme en noir disparut soudain dans la tenture.

— Hé, minute..., commença Remo, soulevant la lourde draperie.

Il se retrouva face à du papier peint.

— Comment il a fait ça ? demanda Remo.

— Peu importe, siffla Chiun. Les ninjas trichent tout le temps, Partons d'ici.

— Ne croyez pas que je vais laisser passer cela, prévint le gouverneur dans leur dos. Si Smith emploie des gens comme vous, il peut fermer boutique.

— Smith est foutu, Petit Père, annonça Remo d'un ton lugubre en remontant dans la Continental.

— Le gouverneur est juste un peu irrité, rétorqua Chiun d'un ton faussement léger. Il oubliera tout ça après les élections.

— Sûrement pas. Surtout quand il découvrira que sa lettre a disparu. Il va réclamer nos têtes. Et il y a déjà la queue qui commence avec le vice-président.

CHAPITRE XVI

C'est par des nuits pareilles que le docteur Harold W. Smith aurait bien voulu n'être qu'un simple chef d'hôpital. Au lieu d'attendre près de son récepteur un appel de Chiun et Remo et de fixer anxieusement ses écrans pour y découvrir le dernier développement qui menaçait CURE. Smith avait eu beau fouiller les données des différentes agences de sécurité, il n'avait toujours pas réussi à déterminer qui, dans le personnel de la CIA, de la DIA et de la NSA, avait bien pu le vendre.

Il avait eu plusieurs conversations avec le Président qui lui avait parlé d'Adonis et lui avait demandé des explications. Le vice-président, à son tour, n'avait pas arrêté d'harcéler le Président, et tout le monde était naturellement de mauvaise humeur.

Dehors la pluie tombait, fine et lancinante.

Il allait être trois heures quand Remo et Chiun débarquèrent, sans prévenir.

— Remo, fit Smith avec surprise. Et Maître Chiun.

— Salut, Smitty, j'apporte des nouvelles, annonça Remo tout de go, des bonnes et des mauvaises.

— Il veut dire des bonnes nouvelles et des nouvelles encore meilleures, corrigea le Maître de Sinanju.

— Laissez-moi parler, voulez-vous, Petit Père.

— Ne l'écoutez pas ô. Empereur Smith, il est très fatigué et sa mémoire va le trahir.

— Je vous l'ai déjà dit, Petit Père, il avait les yeux d'un Occidental.

— Absurde ! Ses yeux étaient japonais. Je sais quand même reconnaître les Japonais !

— Les Japonais ne font généralement pas un mètre quatre-vingt-cinq, objecta Remo.

— Je sais très bien et celui-là était justement plutôt petit, même pour un de ces Japonais qui marchent sur des jambes torsées comme celles des singes.

— Vous discutez sur quoi, là encore ? soupira Smith.

Heureusement que c'était sa dernière opération avec ces deux oiseaux.

— Rien d'important, laissa tomber Chiun.

— Les mauvaises nouvelles... commença Remo.

— Donnez-moi plutôt les bonnes, supplia Smith.

— Les voilà, fit Remo en lançant une feuille de papier à travers la pièce.

Elle tournoya avant d'aller se planter exactement entre les doigts de Smith. Un témoin aurait juré que c'était le docteur qui l'avait fait jaillir de sa manche.

— J'aimerais que vous ne fassiez pas ce genre de chose, geignit Smith en voyant sur l'enveloppe à qui la lettre était adressée. C'est la fameuse lettre ?

Remo opina. Smith ouvrit l'enveloppe décorée de timbres coréens oblitérés à Séoul et en sortit trois feuillets couverts d'une écriture fine et tarabiscotée. Smith les parcourut jusqu'à ce qu'il parvienne à la signature.

— Je ne sais pas qui est ce Tulipe, soupira le directeur de CURE, mais il sait tout sur nous.

Son visage s'affaissait comme une chandelle sur le point de touche.

— Hé, fit Remo, c'était ça les bonnes nouvelles. Vous vouliez la lettre. Nous vous l'avons obtenue. Ne renversez pas tout le mobilier dans votre hâte de nous dire merci.

Sans répondre, Smith laissa glisser la lettre de ses doigts gourds. Il passa une main glacée sur ses cheveux clairsemés et laissa retomber son visage sur son avant-bras.

— Et quelles sont les mauvaises nouvelles ? demanda-t-il d'une voix morne.

— On a essayé de tuer le gouverneur Princippi alors que nous étions dans sa maison.

— Quand vous étiez..., fit Smith, la bouche arrondie d'horreur.

— J'ai personnellement liquidé trois de ces vermines, intervint Chiun, bondissant sur ses pieds. Vous auriez dû être là, Empereur Smith, vous auriez été fier de votre serviteur. Bien que seul et complètement encerclé, les balles sifflant autour de ma vieille tête, je les ai expédiés *ad patres*, un, deux, trois.

— Tout seul ? Où étiez-vous donc Remo ?

— Dans la chambre du gouverneur, en train de lui voler sa lettre.

— Le gouverneur ne savait pas que vous étiez là, bien sûr ?

— Il ne m’a pas vu voler la lettre, répondit hâtivement Remo.

— Alors tout va bien, fit Smith en se détendant. Vous avez récupéré la lettre et sauvé la vie du gouverneur.

— Pas exactement ! corrigea Remo.

— Pas exactement ! Remo, ne me dites pas que...

— Smitty, il se passe des choses bizarres en ce moment. Quand la fusillade a éclaté, le gouverneur est sorti de sa chambre pour voir ce qui se passait. Chiun avait tué la plupart des assaillants mais il en restait encore un.

— Et vous l’avez eu ?

— Non, un clown déguisé en ninja m’a battu au poteau. Le temps que je mette le gouverneur à l’abri d’une rafale, le ninja avait décapité le dernier gangster.

— Ça veut dire que le gouverneur vous a vus constata Smith, catastrophé.

— Ça veut dire aussi que quand il verra que sa lettre a disparu, il saura que c’est nous.

— Oh mon Dieu, lâcha Smith.

— Smitty, il y a encore autre chose : ce ninja a surgi de nulle part, exactement comme pour le vice-président, sauf qu’au lieu d’être un maître-nageur blond, c’était cette fois un Blanc en tenue de ninja.

— C’était un Japonais ! tonna Chiun.

— Encore un élément troublant : moi, je l’ai vu blanc et Chiun jure qu’il était japonais. Et ce ninja a dit lui aussi qu’il était envoyé par le Président, comme le blond.

— Pour votre blond, j’ai vérifié auprès du Président : il n’a jamais envoyé cet Adonis et, autant que je sache, il n’emploie pas de ninja non plus, fit Smith, pensivement.

— Et pourtant il a sorti une carte d’accréditation signée du Président. Chiun peut même vous la montrer. Il l’a embarquée.

— Faites voir, demanda Smith.

— Ah ! clama Chiun. Vous allez voir la belle carte que cet imposteur a obtenue du Président tandis qu’à moi on refuse la carte d’or de l’American Express.

Le Maître de Sinanju jaillit de sa chaise comme une tornade bleue et déposa une carte plastifiée sur le bureau de Smith.

— Je vous l’ai déjà dit, commença Smith : l’American Express ne

veut plus de votre compte. Vous pourrez peut-être tenter votre chance auprès d'une autre banque.

Mais il s'arrêta de parler et fixa la carte d'un air hébété.

— Je savais bien ! s'exclama triomphalement Remo. Cette carte est un faux.

— Cette carte est vierge, répondit Smith en la tournant dans tous les sens.

— Faites voir, demanda Chiun en la récupérant prestement.

Il l'inspecta tandis que Remo regardait par-dessus son épaule.

Le Maître de Sinanju tenait une carte noire, sans inscription, ni d'un côté, ni de l'autre.

CHAPITRE XVII

Le Président des États-Unis était déjà réveillé quand le téléphone spécial se mit à sonner.

— Oh non, gémit sa femme dans son sommeil. Pas encore une fois !

Le téléphone sonnait toujours.

La première dame d'Amérique grommela quelque chose d'inintelligible et enfila une robe de chambre rose et transparente.

— Si c'est la Troisième Guerre mondiale, je suis sous la douche ! lança-t-elle en disparaissant dans la salle de bain.

Dès qu'elle fut hors de portée, le Président ouvrit le tiroir de sa table de nuit et souleva le combiné du téléphone rouge.

— Désolé de vous réveiller, monsieur le Président, s'excusa Harold Smith.

Le ton du Président se fit moins bonasse.

— Je suis réveillé depuis des minutes. Pourquoi est-ce que tout le monde croit que je passe mon temps à dormir ? Il est déjà neuf heures.

— Bien, monsieur le Président, fit Smith, se raidissant, si vous êtes prêt à écouter mon rapport.

— Je vous écoute.

— Je pense avoir localisé l'origine de la fuite concernant CURE. Elle provient de Corée. Mon agent très spécial ne voudrait jamais le reconnaître mais je suis certain que quelqu'un a pris connaissance de son journal : ce qu'il appelle les Chroniques de Sinanju. Il y relate tout.

— Son contrat arrivait à échéance, si je me souviens bien.

— Exact. Il vient de me soumettre le nouveau projet. Ses termes sont très généreux.

— Vous lui avez bien dit que l'on ne pouvait pas le garantir de notre côté au-delà de mon mandat présidentiel.

— Il le sait.

— Dites-lui aussi qu'il doit détruire ses archives. C'est la condition *sine qua non* pour que nous signions. S'il refuse, rompez

immédiatement le contrat actuel. C'était tout ?

— Non, monsieur le Président, comme vous le savez sans doute, il y a eu un attentat manqué contre le gouverneur Princippi.

— J'en ai entendu parler : de jeunes gangsters ! L'attaque contre le vice-président leur a sûrement donné des idées. Les ravages de la télé à notre époque !

— Mon agent très spécial était sur place mais un nouveau protagoniste est intervenu : un Maître ninja qui prétendait avoir été mandaté par vous.

— Première nouvelle.

— Pourtant, Adonis se réclamait aussi de vous..., remarqua Smith en haussant la voix.

— Smith, je vous dis que je ne suis pas au courant. Doubteriez-vous de ma parole ?

— Je vous présente mes excuses pour le ton que j'ai pris, monsieur le Président. Mais vous pouvez comprendre ma perplexité : deux experts d'arts martiaux sont intervenus dans les attentats contre les candidats à la présidence. Dans chaque cas, ils se réclamaient de vous.

— Le gouverneur Princippi n'a rien dit sur le ninja, observa le Président. Selon sa déclaration officielle, les assassins ont été arrêtés par des agents inconnus. J'imagine que le vôtre en était.

— Mais ce ninja était également sur les lieux et je ne comprends pas comment il aurait pu être au courant à l'avance de cette tentative d'attentat... À moins qu'il ne fasse partie du complot.

— Je vais demander au Secret Service de faire son enquête.

— Je pourrais m'en occuper, tenta le docteur Harold W. Smith.

— Vous, occupez-vous de vos ordinateurs, décréta le Président en raccrochant.

Dans son bureau directorial, le docteur Harold W. Smith appuya sur le bouton de l'interphone.

— Madame Mikulka, pourriez-vous demander à messieurs Chiun et Remo de venir dans mon bureau.

Quelques minutes plus tard, Remo et Chiun firent leur entrée.

— Fermez la porte, je vous prie, demanda le directeur de CURE.

— Bien sûr, Smitty, fit obligeamment Remo.

Découvrant le contrat ouvert sur la table, le Maître de Sinanju eut un large sourire.

— Remo n'a peut-être pas besoin d'assister à cette réunion puisque ce contrat ne le concerne pas, suggéra le vieil Oriental.

— Je préfère que Remo soit là, laissa tomber Smith.

Le sourire de Chiun tomba aussi.

— Merci, Smitty, lança Remo qui revenait vers eux.

— Je serai bref, commença Smith. J'ai étudié votre contrat, Maître de Sinanju, et il correspond aux termes que nous avons évoqués hier.

— Très bien, fit Chiun, se rengorgeant. Et il se trouve justement que j'ai sur moi la plume d'oie cérémonielle.

— Une nouvelle clause doit s'ajouter au contrat.

— Dites, fit Chiun, magnanime, car vous êtes décrit dans les Chroniques de Sinanju comme Harold Premier le Généreux.

— La clause concerne justement les Chroniques. Vous devrez y détruire toute mention de vos services pour l'Amérique.

Le Maître de Sinanju se figea. Sa tête vibra comme sous l'effet d'un coup. Enfin, d'une voix trop basse, il demanda :

— Pourquoi voulez-vous que je fasse une chose pareille ?

— Cette lettre de Tulipe ; elle est postée de la Corée du Sud.

— Ça n'a rien à voir : Sinanju est en Corée du Nord. C'est un tout autre univers.

— Je suis persuadé que ce Tulipe a eu accès à vos archives. C'est la seule explication possible à l'étendue et à la précision de ses connaissances.

— Impossible, cracha Chiun. Les Chroniques de Sinanju sont entreposées dans la Maison des Maîtres. Elle est gardée vingt-quatre heures sur-vingt-quatre et la porte est fermée à double tour.

— C'est vrai, Smitty, intervint Remo. J'ai fermé la porte moi-même.

— Tout à fait exact..., commença Chiun.

Soudain le vieil Oriental se tourna vers Remo et pointa un doigt tremblant de rage.

— C'est toi ! Tu as été le dernier à quitter la maison. Si jamais mes parchemins ont disparu, ce sera ta faute.

— Hé, Chiun, du calme, répondit Remo sans s'énervier, vous venez juste de dire que vos Chroniques ne pouvaient pas avoir été volées.

— C'est impossible. Mais si elles ont disparu, ça ne pourra être que de ta faute. Avec ta maladresse. Tu as d'ailleurs sûrement dû oublier

aussi de fermer l'eau en partant.

— L'eau, parlons-en ! s'indigna Remo. C'est bien vous qui avez refusé qu'on mette l'eau courante ! Smitty, vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— Tout à fait. Mes ordinateurs sont protégés, personne, n'a pu y avoir accès. La fuite vient de Sinanju.

— Absurde, siffla le Maître de Sinanju. Si quelqu'un avait eu la folle impudence de s'introduire dans la maison du trésor, Pullyang, notre fidèle intendant, n'aurait pas manqué de me mettre au courant. Sa dernière lettre ne faisait mention de rien.

— N'est-ce pas le Pullyang dont vous disiez qu'il était comme un vieux chien qui gronde mais n'a plus de dents ? rappela Remo.

— Ne l'écoutez pas, ô Empereur, il n'est même plus capable de distinguer un Japonais d'un Américain à un mètre. Il est aussi sûrement en train de perdre son ouïe.

— Ça, sûrement, si vous continuez de hurler comme ça, contra Remo.

— Je vous en prie, tous les deux, plaïda Smith. Maître Chiun, j'aimerais une réponse.

— Ma réponse est non. Personne ne peut entrer dans la Maison du Trésor sans se faire remarquer.

— Ce n'est pas la réponse à ma question. Je répète : êtes-vous prêt à retourner à Sinanju pour détruire les Chroniques qui concernent CURE ?

— C'est une exigence inadmissible, s'emballa le vieil Oriental. Aucun Empereur dans toute l'histoire de Sinanju n'a imposé une condition si outrageante.

— Très bien, fit Smith avec une expression inexorable.

Il prit le contrat à deux mains et commença à le déchirer lentement par le milieu.

— Aaaieee ! gémit Chiun. J'ai mis des jours à rédiger ce contrat.

— Désolé, je ne peux signer si vous n'acceptez pas la clause.

— J'ai dit non mais pas non pour toujours, fit Chiun d'un ton plaintif.

— Détruirez-vous ces Chroniques ?

— Sûrement pas ! hurla Chiun.

— Dans ce cas...

Smith acheva de déchirer le contrat. La bouche de Chiun resta béante.

— Petit Père, on dirait qu'il est l'heure de rentrer chez nous, fit observer Remo d'un ton satisfait.

CHAPITRE XVIII

Le docteur Harold W. Smith regarda l'hélicoptère sanitaire s'arracher lourdement au vieux ponton rouillé qui s'avancait comme un index spatulé dans le détroit de Long Island. Une nuée épaisse balayée par le vent de la mer s'approchait de l'hôpital pour l'engloutir dans son crachin glacial.

Smith était debout devant la grande baie vitrée de son bureau. Il avait tenu à les voir partir. Vingt longues années de sa vie qui s'achevaient ainsi sur cette note amère. Mais peut-être était-ce mieux ainsi ?

Officiellement, M. Chiun, un patient qui souffrait de la maladie d'Alzheimer, devait être transféré dans un hôpital de la Californie du Sud. Lui et son infirmier, M. Remo transiteraient à l'aéroport Kennedy de New York pour aller sur San Diego. Là, ils disparaîtraient discrètement. Le nouvel hôpital était en fait la base secrète de Point-Loma où le sous-marin nucléaire d'attaque *Harlequin* se préparait déjà à appareiller pour les côtes de Corée du Nord.

— Ça y est, c'est fini, soupira Smith en voyant le gros hélicoptère frappé de la croix rouge disparaître dans la bourrasque.

Pour ne pas sentir le poids qui alourdissait son cœur, il se remit à son clavier d'ordinateur et entendit à peine les coups qu'on donnait à la porte.

— Entrez, fit-il enfin distraitemment.

Le nez chaussé de lunettes, madame Mikulka se pointa dans l'entrebâillement.

— Ils sont partis ? demanda-t-elle.

— Oui, lâcha le docteur Harold W. Smith sans lever la tête.

— Pour Sinanju ?

— Oui, pour Si...

Smith se figea.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

Les yeux ronds, il fixa sa brave et maternelle secrétaire, qui le servait fidèlement depuis dix ans, était capable de s'occuper de Folcroft aussi bien que lui et ne savait rien, ou n'aurait rien dû savoir,

sur Sinanju.

— Je vous ai demandé si Chiun et Remo étaient repartis pour Sinanju.

— Entrez, madame Mikulka, et veuillez fermer la porte derrière vous, répondit le docteur d'une voix glacée.

La secrétaire alla s'installer sans façon sur le divan du bureau ce qui eut le don d'achever d'irriter le directeur de l'hôpital.

— Comment se fait-il que vous connaissiez Sinanju ?

— Je suis aussi au courant pour CURE.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Smith. Ne me dites pas que vous avez reçu une lettre de Tulipe vous aussi ?

— Non.

— Alors comment savez-vous ?

— Parce que je suis Tulipe.

— Vous.

— Tulipe n'est pas mon vrai nom évidemment.

— Je sais. Vous êtes Eileen Mikulka. Avant de devenir secrétaire, vous étiez professeur d'anglais dans un lycée. J'ai fait sur vous une enquête approfondie.

— Non, fit la voix d'Eileen Mikulka. Eileen Mikulka est enfermée dans une chambre de malade au dernier étage. Elle a eu un petit accident en vous apportant votre yaourt et votre jus de fruit de la cantine ce matin. Oh, ne vous inquiétez pas, elle n'est pas morte. Ça a été dur pour moi de ne pas la tuer mais si je l'avais tuée, je n'aurais pas été capable de m'arrêter. Cela aurait compromis mes plans.

— Mais vous lui ressemblez à s'y méprendre. Comment avez-vous fait ? Chirurgie esthétique ? demanda Smith en laissant tomber sa main droite mollement sur ses genoux.

Il s'efforça d'avoir l'air naturel, plantant ses yeux gris dans ceux de cette femme pour que son regard ne la trahisse pas.

Madame Mikulka eut un petit rire cristallin qui agaça les terminaisons nerveuses du bon docteur vers le bas de sa moelle épinière.

— La chirurgie ne m'aurait pas donné sa voix ni sa démarche et pourquoi aurais-je pris la peine de me transformer en dame d'âge mûr rien que pour passer votre porte ?

— Ce que vous dites est logique, reconnut Smith glissant sa main

vers son tiroir du milieu.

Pourvu qu'il ne grince pas en s'ouvrant.

— Puis-je savoir ce qui vous fait souhaiter la fin de CURE ?

— Mais je ne souhaite rien de semblable, expliqua la secrétaire. Vous n'êtes pas ma cible, pas plus que votre organisation, ni que les candidats présidentiels que j'ai désignés aux assassins.

— Vous... bafouilla Smith. Vous étiez derrière les attentats contre le vice-président et Michael « Prince » Princippi ? Mais pourquoi grand Dieu ?

— Pour que je puisse arrêter les assassins.

— Vous ?

Soudain la silhouette d'Eileen Mikulka se brouilla. Smith écarquilla les yeux : au lieu d'une femme aux formes amples, un homme grand et musclé était assis sur son divan. Il était blond, bronzé et portait un gi de karaté.

— Vous pouvez m'appeler Adonis, fit l'homme en souriant.

— Quoi ! coassa Smith, et se rappela qu'il avait besoin de son arme. Il sentait ses doigts déraiper sur le plastique de la crosse.

— Ou vous pouvez m'appeler le Maître ninja.

Et sous le regard ébahi de Smith, le beau visage bronzé se recouvrit d'une cagoule noire. L'homme assis sur son divan était un ninja tout vêtu de noir. On ne voyait que ses yeux bleus.

— Chiun s'est trompé, remarqua bêtement Smith, il croyait que vous étiez japonais.

— Un Maître de Sinanju ne se trompe jamais, répondit le ninja.

Son accent était devenu nasal et Smith vit que ses yeux étaient marron et en amande. Le docteur dut se forcer pour demander d'une voix égale :

— J'imagine que ce serait une perte de temps que de vous demander votre nom ?

Le ninja s'était levé et avançait vers Smith.

— Vous le connaissez déjà, vous avez lu ma lettre.

— Oui : Tulipe, mais ça ne me dit rien, observa Smith.

Ses doigts s'étaient maintenant fermés sur le métal de l'arme.

— C'est parce que vous n'avez pas beaucoup réfléchi.

— J'y réfléchirai plus tard, promit Smith en brandissant

brusquement son automatique.

Il cala la crosse sur le bureau pour mieux assurer sa prise.

— Ne bougea plus, avertit-il.

Mais le ninja continua à avancer. Son corps devint énorme et fonça sur lui comme un feu d'artifice. Dans cet éclaboussement de lumière dansait la silhouette d'un jeune homme à la crinière écarlate. Ses yeux étaient si bleus que les regarder faisait mal.

Smith ouvrit le feu.

L'étrange jeune homme continua à avancer sur lui. Smith tira de nouveau. Cette fois, il vit distinctement, incroyablement, le tremblement flou de la silhouette de son adversaire. L'homme avait évité ses balles.

Et Smith sut qu'il faisait face à un homme entraîné aux secrets de Sinanju. Mais c'était trop tard.

— Je n'ai pas de querelle avec vous, Smith, résonna une voix étrange. C'est après Remo que j'en ai. Je veux le détruire et vous m'avez aidé dans la première phase. Ne croyez pas que je sois ingrat ou sans miséricorde. Vous ne sentirez aucune douleur. Je vous le promets.

Et pour le docteur Harold W. Smith le monde devint noir. Il ne vit même pas la main qui le frappait.

CHAPITRE XIX

La lettre arriva à Sinanju dès le lendemain. Elle avait transité par Pyyongyang, la capitale de la Corée du Nord. De là, elle avait été amenée à Sinanju par un hélicoptère de l'armée populaire et déposée dans une boîte de fer à l'entrée du village car il était interdit à quiconque n'était pas de Sinanju d'y entrer sans permission.

Dès que l'hélicoptère se fut envolé, un jeune garçon fut envoyé jusqu'à la boîte et revint en courant pour donner la lettre à Pullyang, de nouveau à son poste devant la maison des Maîtres.

Le vieil intendant déposa la lettre dans la poussière tandis qu'il faisait démarrer la pipe. Puis il déchira l'enveloppe, tout en tirant sur son calumet et ses petits yeux se plissèrent de plaisir quand il découvrit qu'elle venait de Maître Chiun.

— Va chercher Mah-Li, ordonna l'intendant au gamin qui ne voulait pas décoller avant d'avoir entendu les nouvelles d'Amérique.

— Ce sont de bonnes nouvelles ? demanda le gosse.

— Des nouvelles joyeuses, assura le vieillard mais je dois les annoncer à Mah-Li moi-même.

Quand Mah-Li accourut au sommet de la colline, une fine couche de sueur embuait son front et la joie de l'attente irradiait son beau visage.

— Quels sont les nouvelles d'Amérique ? s'écria-t-elle.

Pullyang secoua la lettre.

— Elle est de Maître Chiun. Il va revenir bientôt et nous enjoint de préparer les noces de Remo, le Maître blanc et de la jeune Mah-Li.

— Oh ! fit la jeune fille, rosissant de plaisir. Et Remo ? Que dit-il ?

— Rien.

— Rien ? s'étonna la jeune fille, fronçant les sourcils. Il n'écrit rien pour moi ?

— C'est une lettre du Maître, pas de Remo.

— Oh ! soupira Mah-Li. Comme c'est étrange. Remo n'a pas changé d'avis, n'est-ce pas, Pullyang ? Ça fait quand même un an depuis qu'il est parti.

— Mais non, mon enfant, la rassura le vieil intendant. Maître Chiun n'aurait pas écrit de préparer les noces si le fiancé avait changé d'avis. Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Je ne sais pas, fit Mah-Li, s'agenouillant à côté du vieillard. C'est que depuis la visite des grands oiseaux pourpres, je dors mal. Je suis inquiète. Je ne sais pas pourquoi.

— Tu es encore un enfant, fit Pullyang d'une voix rassurante. Les enfants ont souvent des peurs sans fondement.

— Mais c'est vous-même qui avez dit qu'ils étaient un mauvais présage, Pullyang. Qu'est-ce que vous vouliez dire ?

Mais comme le vieillard ne le savait pas lui-même, il haussa les épaules et essaya de paraître sage. Il tira longuement sur sa pipe en espérant que la jeune fille n'insisterait pas. Mais elle reprit au bout d'un moment :

— Je crois que vous aviez raison pour le mauvais présage.

— Ils sont partis, assura Pullyang.

Mah-Li regarda le ciel du matin. Il était gris et troublé.

— Je ne sais pas pourquoi, soupira-t-elle. Mais mes rêves me disent qu'ils vont revenir.

Et, prenant ses genoux dans ses bras, elle se mit à trembler.

CHAPITRE XX

L'USS[9] *Harlequin* creva la surface des flots de la baie de Corée occidentale au creux d'une grande vague grise. Un énorme paquet de mer s'abattit sur le pont du sous-marin au moment où les marins ouvraient les écoutilles mais ils poursuivirent leurs préparatifs malgré la houle glacée.

Bientôt un radeau pneumatique fut gonflé et un des marins lança dans l'interphone :

— Tout est prêt sur le pont, mon commandant.

Remo apparut le premier. À la faible lueur de la lune du premier quartier, il pouvait voir les deux Cornes de la Bienvenue se dresser devant lui comme un emblème barbare. Mais pour Remo, leur masse imposante était un spectacle réjouissant. Il rentrait chez lui.

— Hé, Chiun ! lança-t-il joyeusement dans l'écoutille. Dépêchez-vous, nous sommes arrivés.

— Ne me hâte pas, Remo, je suis un vieil homme, je ne vais pas me presser rien que parce que tu es en chaleur, geignit le Maître de Sinanju dont la tête blanche apparut comme le museau d'un écureuil dans le trou d'un arbre.

— Je ne suis pas en chaleur et vous êtes en pleine forme, réfuta Remo en prenant le vieil Oriental sous un bras.

— Dépêchez-vous, messieurs, conseilla un des marins, la mer devient grosse.

Ils avancèrent à la rame, sans utiliser le moteur hors-bord du radeau de peur d'attirer l'attention de la marine nord-coréenne.

— Ça fait quand même drôle de revenir sans or, observa Remo.

— Ne me rappelle pas mon échec, grinça le vieil Oriental.

— C'était juste pour meubler la conversation. Pourquoi êtes-vous si grincheux ? Vous n'avez eu un mot gentil de tout le voyage.

— Si mes Chroniques ont disparu ce sera de ta faute, bougonna le Maître de Sinanju.

— Mais bon dieu, Chiun, je vous l'ai dit mille fois, j'ai fermé la porte derrière moi.

— On va voir.

— Très bientôt, assura Remo.

Le radeau venait de racler les galets de la baie et Remo sauta prestement dans les vagues pour tirer l'esquif au sec. Il tendit la main à Chiun qui la prit majestueusement.

— Et merci, fit Remo en direction des marins.

— Ne les remercie pas, siffla le vieil Oriental. Donne-leur un pourboire.

— Je n'ai pas d'argent, vous savez bien.

— Vous pouvez garder cet homme en guise de pourboire, fit Chiun à l'intention des marins. Il n'est pas bon à grand-chose mais vous pourrez toujours lui faire éplucher les patates.

— À la prochaine, les gars, fit Remo avec un clin d'œil tandis que le Maître de Sinanju s'éloignait sans daigner se retourner.

— Au moins, je suis chez moi, là où j'ai droit au respect de mes gens, clama le vieil Oriental en arrivant en haut de la plage.

— Vous avez la mémoire courte, Petit Père, ironisa Remo en le rattrapant.

— Pas moi, eux. Ils ne se souviendront même pas de toi mais ils auront encore gravés dans leurs têtes les impérissables exploits du grand Chiun.

— On va savoir ça très vite parce que, justement, ils arrivent.

Un groupe de villageois marchait le long de la plage, Pullyang à leur tête.

— Pullyang nous dira bien s'il y a eu un problème, assura Remo.

— Mais bien sûr, siffla le vieil Oriental. Pullyang dit toujours la vérité.

Il ferma les yeux et tendit la main pour que les villageois puissent la baiser en chantant des cantiques d'adoration.

Les mots, de louanges traditionnels vinrent caresser ses oreilles.

— Salut, ô Maître de Sinanju qui protège ce village de sa grande ombre tutélaire. Nos cœurs chantent mille oraisons d'amour et d'adoration. Joyeuses sont nos âmes imprégnées par le retour de celui qui illumine l'univers de sa sagesse.

Mais sa main pendait, froide, sans connaître la moindre chaleur des touchers d'adoration.

— Allez, arrêtez un peu ! protesta Remo à côté de lui. Vous bavez sur ma main. Chiun, comment faites-vous pour les faire arrêter ?

Les yeux noisette de Chiun s'ouvrirent, étincelants de fureur. Les villageois étaient tous attroupés autour de Remo, jetés à ses pieds, à lui baiser les mains.

La sandale du vieil Oriental claqua sur le sol si fort qu'un rocher voisin, tout vérolé de bernacles, se fendit en deux dans un roulement de tonnerre.

Chiun hurla en coréen.

— Hé, c'est encore moi le Maître de Sinanju ! Moi ! Chiun ! Et toi, Pullyang, viens ici ! Qu'est-ce qui s'est passé depuis ta dernière lettre ? Est-ce que le trésor est toujours à l'abri ?

— Oui, Maître de Sinanju, balbutia le vieil intendant d'une voix tremblante.

— Mes écrits sont toujours intacts ?

— Oui, Maître, fit Pullyang en se jetant à ses pieds.

— Pullyang a abandonné son poste, dénonça d'une voix perçante une vieille femme au visage ingrat. Il a fui quand les hérons sont arrivés.

— Tu as laissé la maison du trésor sans protection ?

— Quelques minutes seulement, bafouilla Pullyang.

— Minutes ! Un empire peut s'écrouler en quelques secondes.

— Rien ne s'est produit. J'ai examiné la porte. Personne n'y a touché.

— Tu es entré ?

— Non, Maître de Sinanju, il aurait fallu briser la porte. C'est interdit.

— Viens, Remo, lança le vieil Oriental, allons voir.

Le Maître de Sinanju examina soigneusement la porte de la maison du trésor.

— Apparemment, elle est intacte, observa Remo.

— On va voir, fit Chiun en actionnant le mécanisme secret.

Ils entrèrent. Le flambeau de Pullyang jetait une lueur rouge sur les amoncellements de trésors mais ils allèrent directement à la salle des parchemins, là où étaient alignés dix-sept grands coffres laqués.

Chiun les ouvrit tous tour à tour, vérifiant leur contenu.

— Quelqu'un est venu ici, souffla-t-il.

— Comment ça ? Rien ne manque, observa Remo.

— Et ça ? demanda Chiun brandissant un fil argenté sous le nez de Remo.

— C'est un cheveu et alors ?

— Pas n'importe quel cheveu mais celui de Maître Wang.

— Wang ?

— Il est traditionnellement tendu par la salive du Maître en exercice en travers du coffre qui contient les écrits les plus précieux.

— Il a pu tomber tout seul.

— Le pouvoir adhésif de la salive des Maîtres de Sinanju est légendaire. Tiens, regarde, certains rubans ont mal été remis en place. Tulipe est passé par ici. Parle, misérable, commanda-t-il d'une voix terrible en se tournant vers la silhouette prostrée de Pullyang.

Le malheureux bafouilla alors une histoire invraisemblable de hérons maudits qui avaient répandu la terreur sur le village.

— Qu'est-ce que tu dis de ces élucubrations ? demanda Chiun à Remo.

— Je dis qu'il ne s'agissait pas de hérons, Petit Père.

— C'est vrai, balbutia le pauvre intendant, ils étaient beaucoup trop gros.

— Petit Père, reprit Remo, il n'a pas décrit des hérons. Il a décrit des ptérodactyles.

— Mais ces volatiles ont disparu de la surface de la terre depuis des millions d'années.

— Mais pas de l'inconscient collectif, Petit Père.

CHAPITRE XXI

Il changea d'avion à Londres et prit un vol de la Korean Airlines pour Séoul.

Il avait été un Espagnol pendant la première partie de son voyage, un hidalgo au masque arrogant et brutal de conquistador. Ses manières hautaines et le barrage de son journal le tinrent à l'abri des intrusions du couple voisin. Derrière son journal, il tenait la bête en laisse.

Rien ne se passa pendant le vol.

La phase numéro un de son plan était accomplie. Remo et Chiun avaient été évincés de leur service auprès du gouvernement des États-Unis. Plus jamais ils ne travailleraient pour ce pays.

Au comptoir de la KAL, il avait insisté pour avoir un siège près d'un hublot.

La fille du comptoir lui avait, donné satisfaction.

— Voilà, monsieur... Elle avait regardé sur le ticket d'embarquement. Monsieur Nuihc.

Son nom n'était pas Nuihc. Pas plus qu'il n'était Osorio, le nom qu'il avait employé pour le vol précédent. Maintenant il était un Coréen au visage rond, impassible, à la voix posée. Avant de monter dans l'avion il alla aux toilettes pour vérifier encore son visage à l'air placide. Ça devrait aller. Il ne fallait surtout pas que la bête se réveille. Elle était capable de les tuer tous, y compris l'équipage et ça aurait été du suicide parce qu'il ne savait pas piloter un avion de ligne.

Heureusement, les sièges voisins étaient vides. Ce serait plus facile. Il se détendit et s'endormit.

Il se réveilla aux cris de l'hôtesse.

Un nuage de fumée noire remontait l'allée centrale et les masques à oxygène pleuvaient automatiquement du plafond.

Un steward accourut, brandissant un extincteur. Le feu s'éteignit sous l'effet de la poudre chimique.

Quelques minutes plus tard, le capitaine annonça en plaisantant qu'il n'aurait pas dû éteindre si vite le signal de ne pas fumer. Un four à micro-ondes avait surchauffé et pris feu. Un accident.

Mais M. Nuihc savait que ce n'était pas un accident. C'était la bête en lui qui voulait la mort de tout le monde et avait provoqué le court-circuit.

Il décida de ne plus dormir pendant le reste du vol.

La femme blonde passa dans la coursive après le service du plateau déjeuner. Il ne l'avait pas remarquée au cours de l'embarquement à Heathrow. Elle était grande, athlétique et ses longs cheveux dorés avaient été ramenés en tresses autour de ses oreilles, à l'allemande. Il avait surtout remarqué ses yeux, bleu barbeau. En passant à côté de lui il les vit changer de couleur comme une mer démontée, passant successivement du bleu au vert puis au gris.

Elle tenait un petit enfant à la main, sa réplique en miniature sauf pour les joues, encore rondes.

Il sentit la bête bondir en lui et n'eut que le temps de se cramponner aux accoudoirs. « Non, non, pas maintenant, supplia-t-il. Plus tard, bête, tu pourras l'avoir. Plus tard. Je te le promets. Plus tard. »

Mais la bête en lui devenait enragée. Il allait falloir la lâcher. Désespérément, par le hublot, il scruta la surface étincelante de la mer et reconnut un pétrolier. Parfait. Il fixa son regard sur le petit point noir. Silencieusement, le point grossit en une boule de feu et l'avion vibra sous l'onde de choc.

La femme blonde et l'enfant le dépassèrent, s'accrochant aux dossiers à cause des turbulences. Rassasiée, la bête les laissa passer.

Il ferma les yeux et attendit que le parfum de la femme s'évapore. Quand il sut qu'elle avait trouvé sa place, il se détendit de nouveau.

À Séoul il louerait un véhicule et verrait jusqu'où le chauffeur voulait l'emmener. Si nécessaire, il traverserait la zone démilitarisée à pied. Il pouvait même marcher jusqu'à sa destination. Il n'était pas pressé. En Corée du Nord, la bête serait nourrie. La pitance ne manquerait pas à la bête car il savait que la destination de la femme blonde était la même que la sienne : le village de Sinanju.

CHAPITRE XXII

Mah-Li pleurait.

Elle était agenouillée à même le plancher de sa maison, les yeux baissés, fixant les lattes de bambou du parquet. Des carrés de papier de riz étaient collés sur ses yeux pour obturer sa vision. Ses longs cheveux noirs avaient été noués en chignon à l'arrière de sa tête et son visage était poudré de blanc dans la tradition des fiançailles.

— Remo me manque, je voudrais tellement le voir.

— Silence, mon enfant, chuchota Yuli, une des vieilles femmes du village, tout en réparant les traînées creusées par les larmes dans le maquillage. La tradition doit être observée. Tu verras ton mari demain au mariage. Tu as attendu un an. Qu'est-ce qu'un jour de plus ?

— Mais maintenant il est ici, tout près et je ne peux pas le voir. Je veux savoir s'il m'aime encore. Il ne m'a pas écrit. D'habitude, il écrit toujours. Et s'il n'avait plus envie de moi ? Et s'il avait trouvé une nouvelle amante dans le pays où il est né ?

— Maître de Sinanju a affirmé que le mariage se passerait demain. Ça ne te suffit-il pas comme assurance ? Pense à ta bonne fortune : épouser le futur Maître de Sinanju. N'oublie pas que tu es une orpheline. Sans Maître Chiun, tu n'aurais pas eu de dot et donc pas d'espoir de mariage.

Mah-Li baissa la tête. Non pas de honte mais parce que la tradition exigeait que la future épouse feigne l'humilité la nuit qui précédait ses noces.

— Je sais, souffla-t-elle.

— Il y a un an, tu étais Mah-Li l'orpheline. Demain, à cette heure, tu seras Mah-Li, l'épouse du prochain Maître.

— Je sais, répéta Mah-Li, mais un sentiment de danger pèse sur moi depuis la venue des oiseaux pourpres. Quelque chose écrase mon cœur. Je ne sais pas ce que c'est. Oh, j'aimerais tellement que Remo soit ici.

— Il n'est pas loin, mon enfant. N'oublie pas. Il faut que je parte.

Après le départ de Yuli, Mah-Li essaya de garder les carrés de papier sur ses yeux mais elle n'y arriva, pas. Les larmes avaient noyé la farine adhésive.

Toute à ses songes, elle n'entendit pas les pas qui s'approchaient de sa maison. La porte n'était pas fermée, car à Sinanju les maisons ordinaires n'étaient jamais fermées. Du coin de l'œil, elle enregistra la haute silhouette qui s'encadrait dans le chambranle.

Sa respiration s'accéléra. « C'est Remo », pensa-t-elle. Mais pourquoi était-il venu ? Le fiancé n'avait pas le droit d'envahir les quartiers de sa future épouse la veille des noces. C'était contraire à la tradition.

Mah-Li garda ses yeux fixés au sol mais à l'extrémité de son champ de vision elle reconnut que l'homme était blanc. Ça ne pouvait être que Remo. Il n'y avait pas d'autre Blanc à Sinanju et aucun autre Blanc n'aurait pu avoir cette démarche silencieuse de chat.

Dans sa poitrine, le cœur de Mah-Li déchiré par un désir fou et une peur incontrôlable se mit à battre. Remo pourrait lui demander ce qu'il voulait. Elle décida d'attendre qu'il lui adresse la parole en premier. Même si c'était pour dire qu'il ne voulait plus épouser Mah-Li l'orpheline.

Fermant ses yeux humides et retenant son souffle, Mah-Li attendit.

CHAPITRE XXIII

Remo Williams fut réveillé par le son de bruyants claquements de main.

— Debout, debout, paresseux ! aboya le Maître de Sinanju. Tu veux passer le jour de tes noces à dormir ?

— Hé, pas dans mon oreille, Petit Père, protesta Remo. Je veux être capable d'entendre la cérémonie.

Remo se releva sur son matelas, battant des cils pour chasser le sommeil. Le Maître de Sinanju était debout, vêtu d'une ample veste blanche sur des pantalons de coton blanc et il avait coiffé sa tête presque chauve d'un haut-de-forme noir attaché sous son menton par un cordon.

— Vous êtes quoi, vous, habillé comme ça ? demanda Remo en se levant.

— Le père du marié, répondit Chiun d'un ton brusque en se tournant pour fouiller dans un tas de vêtements accumulés sur le tatami. Mais peut-être que si je me tiens à l'arrière au cours de la cérémonie personne ne me reconnaîtra.

— Très drôle, grimaça Remo. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Ton costume de noce.

— Mais il y a assez de vêtements là-dedans pour équiper tout le ballet Bolchoï.

— Ce sont les costumes de mariage des Maîtres du passé, expliqua Chiun en ramassant une tenue bleue et verte qui aurait parfaitement convenu à une geisha. Il faut qu'on en trouve un qui te convienne.

— Ce n'est pas exactement mon style, objecta Remo en examinant le tissu.

C'était de la pure soie.

— Tu n'as pas de style, décréta Chiun. Mais avec les vêtements adéquats, ce triste état de chose pourra peut-être passer assez longtemps inaperçu pour que tu fasses illusion, le temps de la cérémonie. Ah, en voilà un.

Remo s'empara du vêtement proposé.

— Très coloré, commenta-t-il sèchement. En fait je ne crois pas

qu'il y ait une seule couleur dans tout l'univers qui ne soit représentée sur cette... chose. Hmm, attendez, je ne vois pas le jaune vomi. Si ! Là, regardez, la tâche en forme d'un chat. Là, oui, sous l'aisselle gauche.

— C'est un blaireau, cracha Chiun en arrachant le vêtement des mains de Remo et en le jetant sur une seconde pile de vêtements. Et tu n'es visiblement pas digne de mettre la tenue que je portais le jour de mon mariage.

— C'était le vôtre ? s'étonna Remo, interloqué.

— Essaye celui-ci. Il a appartenu à Maître Ku.

— La peau de serpent ne me va pas au teint, objecta Remo, et en outre ça pourrait juste recouvrir un nain, à condition qu'il ne le boutonne pas.

— C'est bien ça le problème, acquiesça Chiun en jetant le costume de Maître Ku sur la deuxième pile. Tous les anciens Maîtres de Sinanju ont été de proportions parfaites. Toi, par contre, tu es un géant disgracieux. Rien de tout ça ne va te convenir.

— Et si j'y allais comme ça, suggéra Remo en écartant les bras.

Chiun inspecta Remo de haut en bas. Remo avait encore le T-shirt blanc et le pantalon noir qu'il portait en arrivant à Sinanju. Le vieil Oriental fit la grimace.

— Je vais bien trouver quelque chose, promit-il en se remettant à fouiller dans le premier tas.

Remo, voyant que ça allait prendre, du temps, s'installa en lotus à même le plancher et prit son menton dans ses mains.

— Petit Père, vous n'avez pas l'air content, observa-t-il.

— C'est parce que je ne le suis pas, reconnut Chiun en saisissant une robe à fanfreluches et la déchirant en lambeaux.

— Je sais que vous vouliez rester en Amérique et travailler pour Smith, poursuivit Remo. Je sais aussi que vous n'êtes pas content que je me marie mais, pourriez-vous, au moins pour aujourd'hui, prétendre que mon bonheur n'est pas une conspiration contre votre bien-être. Hein ? Rien que pour moi ?

— Pour toi, je vais faire en sorte que tu sois correctement vêtu le jour de ton mariage. Ça ne te suffit pas ?

— D'accord, fit Remo d'un ton léger. Parlez-moi donc un peu de la cérémonie de mariage. Ce tas de vêtements me fait deviner que ça ne va pas être une petite formalité civile. Alors qu'est-ce que je vais faire ?

— Quand tu seras décemment habillé, nous nous rendrons à la

maison de la promesse sur un fringant coursier. Là, vous vous rencontrerez et vous boirez du vin tout en vous promettant dévotion mutuelle. C'est un rituel tout simple. Même un Blanc devrait pouvoir le suivre.

— Petit Père, je ne peux pas boire du vin, vous savez bien. L'alcool disjoncterait mon système.

— Je reprends mes propos hâtifs. Tu seras peut-être l'exception qui confirme la règle. Mais nous y reviendrons en temps utile. Tiens ! Celui-ci est parfait. Il s'accorde parfaitement à la couleur de tes yeux.

— On dirait du caca : couleur et aspect.

— C'est bien ce que je disais : exactement tes yeux, assura le vieil Oriental en enroulant le tissu autour du front de Remo et l'attachant de sorte que celui-ci n'y voyait plus rien.

Chiun recula.

— C'est un début, approuva-t-il et, avec ses ongles, il découpa la couture d'une paire de pantalons verts.

— Mets ça aussi, ordonna-t-il.

Remo enfila les pantalons.

— Ça arrive tout juste aux genoux, objecta-t-il. On dirait un pauvre crétin dont le rêve d'un jour sur la plage est de patauger dans l'eau jusqu'aux chevilles.

— Attends, j'arrange ça, ne bouge plus ! commanda Chiun.

Et, s'agenouillant, le vieil Oriental enroula avec des grands gestes les mollets de Remo d'une série de tissus chatoyants furieux.

— Pas si serré, supplia Remo.

— Et maintenant, la veste, continua inexorablement le vieil Oriental en lui présentant une veste en peau de tigre.

Remo l'examina à bout de bras.

— Trop petit.

— Essaye quand même.

Remo s'exécuta. Sans enlever son T-shirt, il enfila la veste en peau de tigre : Elle sentait le moisi. Quand il réussit à glisser ses épaules, il essaya de fermer les boutons.

— Non, ne force pas, conseilla Chiun, tu es très bien comme ça.

Remo se tourna. Derrière une tapisserie se trouvait un miroir au cadre doré. Il repoussa la tenture et observa son reflet.

— Rien à faire, décréta-t-il. On dirait Elvis Presley déguisé en

clocharde.

— Je suis sûr que sa robe de mariage était tout aussi inoubliable, affirma joyeusement Chiun.

— Pas question que j'aïlle me marier attifé comme ça.

— Si tu préfères un costume fait sur mesure, ça peut toujours se faire. Mais il faudrait retarder le mariage de deux semaines, peut-être même trois.

Remo réfléchit une seconde.

— D'accord, soupira-t-il. Mais uniquement parce que vous en profiteriez pour changer encore d'avis. Ensuite ?

On frappa timidement à la porte de la maison.

— Entrez, lança Chiun avec emphase.

Un gosse au visage tout barbouillé courut jusqu'au Maître de Sinanju et tira sur son pantalon. Chiun se baissa et l'enfant chuchota à son oreille.

— Très bien, merci, fit Chiun en congédiant le gamin.

— Quel est le secret ? demanda Remo.

— On vient de m'apprendre que les invités de la noce sont arrivés.

— Ce doit être des parents à vous. Je n'ai personne.

— N'en soit pas si sûr, fit Chiun d'un air entendu.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'il est l'heure de tes noces.

— Si tôt ?

— Si tôt ! Si tôt ! Ça fait un an que tu te plains, que tu geins, que tu me casses les oreilles avec tes lamentations et maintenant que le jour est arrivé tu recules comme devant un serpent. On peut toujours annuler si c'est ce que tu souhaites. J'en serais déshonoré à jamais, mais ça peut encore se faire.

— Mais non, je ne veux pas annuler, c'est juste que... que...

— Que quoi ?

— Eh bien, qu'après un an de prétextes divers pour retarder mon mariage, ça me semble quand même étrange que vous soyez soudain si pressé.

— Qui est pressé ? fit Chiun, poussant Remo hors de la pièce. Allez, viens, ton fringant coursier t'attend.

Remo, tirant derrière lui une traîne en lambeaux, suivit Chiun à

travers la salle du trône de la Maison des Maîtres. Dehors, un bœuf était en train de déchausser les pierres avec son buffle.

— Je croyais que vous aviez parlé d'un coursier fringant, rappela Remo.

— Normalement c'est un poney, expliqua Chiun. Mais si tu montais une de ces délicates créatures, tu pourrais bien lui casser l'échine. Cette bête est le modèle suivant.

À contrecœur, Remo grimpa sur le dos arqué du gros bœuf qui laissa échapper un sourd mugissement de protestation.

— Je ne crois pas qu'il ait l'habitude d'être monté, avertit Remo.

— C'est à deux pas. Maintenant, reste assis tranquille et essaye de ne pas tomber.

— Dites ça au buffle.

Et Chiun, saisissant le licol enguirlandé de fleurs d'azalée, mena l'équipage !

— Venez tous, venez tous, le jour des noces de Remo le pâle est arrivé. Venez à la maison de Mah-Li.

— Je ne savais pas que vous aviez une vocation de crieur, observa Remo en essayant de se maintenir sur le dos glissant du bœuf.

Il remarqua que Chiun tenait quelque chose sous son bras : un canard en bois.

— Alors, on va à la chasse au canard ? lança-t-il ironiquement.

— Le canard fait partie de la cérémonie, laissa tomber Chiun de toute sa hauteur. Dans mon peuple, le canard est symbole de fidélité conjugale. La fidélité est très importante dans le mariage. Nous lui accordons beaucoup de valeur.

— Merci, docteur.

De toutes les maisons aux toits pointus, une foule d'hommes, de femmes et d'enfants accourut dans le sillage du cortège. Ils riaient, dansaient et chantaient. Mais surtout ils riaient, remarqua Remo. En le pointant du doigt.

— On dirait bien qu'ils rient de moi, chuchota sèchement Remo.

— Qui ne rirait pas d'un Blanc trop grand, vêtu comme un va-nu-pieds et à cheval sur un bœuf, rétorqua Chiun d'un ton suffisant.

— Vous l'avez fait exprès, hein ? Vous vouliez me rendre ridicule !

— Mais non. Tu es ridicule. Je n'ai rien fait.

Remo faillit perdre l'équilibre quand le bœuf s'engagea sur le

sentier du rivage qui descendait vers la maison de Mah-Li, à l'entrée du village.

— Qu'est-ce qui vous ronge Chiun ? reprit Remo. Vous êtes toujours jaloux que les villageois m'accordent trop d'attention alors vous m'habillez en clown pour me descendre dans leur estime ?

— Chut, avertit Chiun. Nous sommes presque arrivés à la maison de ta promesse. Essaie de bien te tenir. Tu fais la tête d'un cochon coincé dans un arbre.

Remo prit une profonde inspiration. Sa gorge était brûlante.

« Et voilà, se dit-il, c'est le jour de mon mariage et je suis déguisé en Bozo le clown ».

Derrière, la cohorte des villageois s'excitait comme s'ils étaient au Mardi Gras.

— Stop ! commanda Chiun d'une voix assez forte pour porter jusqu'en Corée du Sud. Le bœuf s'immobilisa dans la cour de la modeste hutte de Mah-Li.

Deux jeunes vierges de Sinanju, vêtues de leurs plus beaux atours, se tenaient debout de part et d'autre de la porte de Mah-Li et s'inclinèrent quand Remo descendit lourdement de sa monture.

— Et maintenant ? souffla-t-il. Qu'est-ce que je fais ?

— Va faire trois saluts devant la table. Et tâche de ne pas te prendre dans tes grands pieds.

— Je suis nerveux, avoua Remo, le cœur battant.

La cour était décorée de longs rubans de papier de riz sur lesquels des vœux coréens de bonne fortune étaient inscrits à l'encre de Chine. Une table de bois était dressée au milieu de la cour sur laquelle une bouteille de vin avait été placée entre un plat de fruits de jujube et une jatte vide. Remo s'inclina trois fois comme Chiun le lui avait ordonné.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Reste tranquille. Si c'est possible.

Sur un côté, Remo repéra un tas de lingots d'or : la dot de Mah-Li un cadeau de Chiun. C'était le dernier paiement de CURE à Chiun, effectué un an auparavant par Harold Smith.

— Où est-elle ? s'impatienta Remo, jetant des regards de tous côtés.

— Chut, intima Chiun.

Les deux demoiselles d'honneur en kimono bleu et blanc ouvrirent

la porte de la hutte et Mah-Li sortit, vêtue d'un magnifique costume de mariage en soie rouge. Les demoiselles d'honneur l'accompagnèrent jusqu'à la table. Mah-Li n'avait cessé de garder la tête baissée.

Dans l'assemblée qui s'agglutinait dans la cour, quelques faces aux expressions malicieuses punctuaient les visages empreints de solennité.

— Regardez, Chiun, souffla Remo. Elle a honte de moi. Comment avez-vous pu me faire une chose pareille ?

— Les jeunes filles coréennes se tiennent toujours avec pudeur devant leurs futurs époux. C'est notre façon de faire. Maintenant, va te mettre à côté d'elle.

Remo contourna la table et quand sa fiancée leva la tête, Remo sentit une fois de plus l'éperon du désir lui tarauder le ventre. Le visage levé vers lui était radieux d'innocence virginale et ses yeux noirs le hantaient.

— Salut, la gosse, souffla Remo. Ça fait un bail.

Elle lui rendit un sourire timide et garda les yeux baissés.

Prenant son air le plus important, Chiun s'avança et fit reculer les fiancés. Puis, prenant un long ruban de tissu blanc, il lia les poignées de Remo à celles de Mah-Li.

— J'attache les mains de cet homme et de cette femme pour signifier qu'ils sont pour toujours unis, annonça Chiun en se tournant vers l'assemblée, les bras levés en signe d'invocation.

Remo remarqua que ses yeux d'oiseau scrutaient anxieusement la foule.

— En tant que père du marié, non par les liens du sang mais ceux de Sinanju, j'accepte ici et maintenant la dot de Mah-Li, continua Chiun en désignant le tas de lingots.

« Le vieux pirate, pensa Remo, au bout du compte, il s'arrange pour récupérer quand même l'or de Smith. »

— Et maintenant, il ne me reste plus qu'à unir ces deux êtres par les liens sacrés du mariage.

En même temps, Remo observa que le vieil Oriental était pratiquement sur la pointe des pieds, le visage soucieux, à chercher quelqu'un dans la foule. Il ne dut pas trouver ce qu'il cherchait car il recommença sa phrase, un peu plus fort cette fois.

— Et maintenant il ne me reste plus qu'à unir ces deux êtres par les liens sacrés du mariage !

Dans la foule, les gens s'interrogeaient tandis que Chiun reprenait.

— Mais d'abord je dois vous dire ce que signifie le mariage. Être un époux, comme être une épouse, signifie la dévotion à l'autre. Mais, contrairement à ce qui se passe dans certaines régions barbares, il faut plus qu'une épouse ou un époux pour faire une famille, ou un mariage heureux. Les autres doivent être pris en considération. En particulier les parents âgés du couple marié. Certains, dans d'étranges pays, imaginent que se marier veut dire quitter sa famille. Pas à Sinanju. Ici, quand un homme prend femme, ils sont tous les deux acceptés dans la famille du mari pour faire une famille plus large, plus heureuse. Abstenons-nous, parce que nous voyons une aube nouvelle se lever sur ce village, d'abandonner l'ancien pour le nouveau.

— Psst, siffla Remo, j'ai saisi le message. On peut passer à la suite ?

Le cou de Chiun continuait à aller de droite à gauche tout à son examen des alignements de visages imperturbables.

— Selon la coutume, le fiancé passera trois jours dans la maison de la fiancée, continua distraitement Chiun. Et à la fin des trois jours, les nouveaux époux seront tenus de venir vivre dans la maison de la lignée mâle. Parce que le promis est d'un pays étranger et non l'un des nôtres par la naissance, je vais lui demander maintenant d'accepter notre respectée coutume.

Et Chiun se tourna vers Remo avec un sourire de raminagrobis.

— Oui, lâcha Remo d'une voix crispée et il ajouta à voix basse : Vous obtenez toujours gain de cause, hein ?

— Seulement quand ça compte, répondit Chiun, tournant de nouveau le dos aux fiancés pour fixer la foule. Remo remarqua alors que les épaules de Chiun remontaient, signe qu'il venait de pousser un profond soupir, signe aussi qu'il prenait son élan pour une nouvelle harangue.

Remo se demanda si Chiun avait l'intention de faire durer la cérémonie les trois jours de la lune de miel.

Brusquement Chiun se tourna de nouveau vers eux.

— Je demande maintenant à la fiancée si elle accepte son époux.

Et Remo entendit pour la première fois depuis son retour à Sinanju, la douce voix de Mah-Li chuchoter un oui diaphane.

— Je demande maintenant au fiancé, reprit Chiun, s'il accepte la fiancée comme épouse, aujourd'hui et pour toujours.

— Oui, fit Remo d'une voix forte.

Chiun se tourna vers la foule une dernière fois et leva les mains de

sorte que ses manches tombèrent, exposant ses bras grêles.

— Je demande maintenant à ceux qui sont assemblés ici d'être les témoins de ce mariage. Et avant que je les prononce mari et femme, je demande une dernière fois si quelqu'un ici présent a une objection à faire à ce mariage ?

La foule laissa échapper une exclamation de surprise. Jamais une telle question n'avait été posée à un mariage de Sinanju. Comment devaient-ils répondre ? Les invités de la noce échangèrent des regards indécis.

Et, surgissant de la foule, une petite silhouette jaillit dans les jambes de Pullyang qui en gloussa de surprise. Des petits yeux marron se fixèrent sur Remo et s'élargirent brusquement.

— Papa, papa ! s'écria une voix enfantine.

Un sourire radieux illuminait le visage du chérubin.

Remo battit des cils tandis que l'enfant, emmitoufflé dans sa combinaison bleue, l'enserrait de ses petits bras.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo d'une voix mal assurée.

Pour toute réponse, le Maître de Sinanju jeta le canard de bois à terre, fracassant sa tête. Il frappa dans ses mains, une fois, bruyamment.

— Il y a eu une erreur, annonça-t-il. Cet homme n'est pas pur. Je déclare ce mariage invalide parce que le fiancé n'est pas vierge.

— Pas vi..., s'étrangla Remo. Depuis quand...

— La fiancée ne savait pas, affirma Chiun. Seul celui qui est pur d'esprit et de corps peut prendre pour femme une jeune fille de Sinanju. Remo, j'ai honte que tu aies induit cette malheureuse à croire le contraire quand la preuve de ton manque de chasteté se cramponne encore à ta jambe droite sous les yeux de tous.

Remo se tourna vers Mah-Li.

— Mah-Li, je te jure que je ne sais pas de quoi il s'agit. Sincèrement.

— Vraiment ? Tu ne sais pas ? lança dans la foule une ferme voix de femme.

Remo tourna la tête. Cette voix. Il la connaissait.

Il découvrit une grande femme blonde aux tresses roulées, drapée dans une grande cape verte. Les yeux de la blonde étincelèrent d'un vert de mer en colère puis s'étalèrent en un gris glacé.

— Jilda ! souffla Remo.

CHAPITRE XXIV

Tout s'était passé si vite que Remo en restait paralysé de surprise.

Jilda de Lakluun, debout devant lui, avait rejeté sa longue cape en arrière pour dégager une tenue de guerrière viking, cuir et cotte de mailles.

— Comment ? bafouilla enfin Remo. Heuh, salut ! Heuh... Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Avant de prendre la main de cette femme, fit Jilda d'un ton glacial, regarde bien ton enfant. Après seulement, si c'est encore ton souhait de te marier, tu pourras aller jusqu'au bout.

Remo regarda vers le bas. Deux petits yeux bruns troublés étaient tournés vers lui. L'enfant enserrait sa jambe.

Remo releva la tête. Il avait pâli.

— Mon enfant ?

— Le nôtre, répondit Jilda de Lakluun.

Remo se tourna vers sa promise.

— Mah-Li, je...

Mais la jeune Coréenne n'était plus à côté de lui. Remo vit que le ruban blanc qui les unissait pendait à son poignet, détaché, inutile. Et la porte de la maison de Mah-Li claqua sur une traîne de soie écarlate.

Le Maître de Sinanju s'approcha de Remo et enleva l'enfant qui s'accrochait encore à sa jambe. Puis, faisant face à l'assemblée, il souleva l'enfant à deux mains au-dessus de sa tête.

— Ne soyez pas tristes, ô mon peuple de Sinanju, annonça-t-il d'une voix de stentor. Car bien qu'il n'y ait pas de noces aujourd'hui, admirez le fils que la guerrière Jilda de Lakluun a donné à mon fils adoptif.

Les villageois commencèrent à pousser des acclamations mais leurs cris de joie s'étranglèrent dans leurs gorges.

— Un Blanc, chuchotèrent-ils. C'est un Blanc. Il n'y aura donc plus jamais de Coréens pour assumer la charge de ce petit village ?

Rouge de colère, Remo s'était planté devant Chiun !

— C'est vous qui avez fait ça ! C'est vous qui avez mis Jilda de

Lakluun au courant de mon mariage !

Mais Chiun contourna Remo afin que l'assemblée puisse bien voir l'enfant qui roulait vers la foule de grands yeux affolés.

— Plus tard, siffla-t-il. C'est le moment crucial. Il faut que ce village accepte ton fils en tant que Sinanju.

— Et qu'est-ce que je vais dire à Mah-Li ? s'exclama Remo au comble de la fureur.

— Oh, elle en trouvera bien un autre, laissa tomber Chiun dédaigneusement. Mah-Li est jeune, son cœur est résistant. Et maintenant, tais-toi.

Et le Maître de Sinanju reprit sa harangue à la foule.

— Vous dites qu'il est blanc. Il est blanc maintenant mais dans un an il sera moins blanc. Dans cinq ans vous serez incapables de le distinguer d'un autre enfant du village. Et dans vingt ans, il sera Sinanju, âme, corps et esprit.

— Mais ses yeux sont ronds, remarqua un gamin à voix haute.

— Oh ça lui passera, assura Chiun. Déjà la source solaire brûle en lui. Après Maître Chiun, il y aura Maître Remo et après Maître Remo, la succession passera à Maître...

— Quel est son nom déjà, demanda-t-il à Jilda la bouche en coin.

— Freya, fille de Remo.

— Freya ! Fille d...

Chiun en resta la bouche ouverte à mi-phrase.

Dans le groupe des villageois éclatèrent des rires sonores.

Remo regarda Freya puis Jilda, puis de nouveau Freya.

— Une fille ? articula-t-il silencieusement.

Jilda hocha la tête.

Avec un geste brusque, Chiun rendit l'enfant à sa mère. Visage amer, il fonça dans la foule.

— Allez, allez, tous, partez d'ici ! Ce qui va suivre n'est pas votre affaire.

À contrecœur, les gens se dispersèrent. La curiosité leur faisait traîner les pieds et les oreilles mais une vigoureuse admonestation du Maître de Sinanju les rappela à l'ordre. Ils savaient d'expérience ce qu'il en coûtait de braver la colère de Maître Chiun.

Le vieil Oriental attendit que s'estompent les derniers claquements de sandales pour faire face à Remo et Jilda.

— Vous m’avez piégé ! lui jeta aussitôt Remo.

— Et moi aussi, ajouta Jilda. Vous ne m’aviez pas dit un mot du mariage dans votre lettre. Juste que ma présence était requise ici de toute urgence.

— Des détails, balaya Chiun. Ne m’embêtez pas avec des détails. Vous ne vous rendez pas compte de ce qui vient de se passer ?

— Si, fit amèrement Remo. Vous avez détruit ma vie.

— Ta vie ! Ta vie ! Et la mienne ? Je suis déshonoré. Vous aussi. Nous sommes tous déshonorés.

— Et pourquoi serais-je déshonorée ? demanda Jilda en caressant la tête de sa fille.

Effrayée par la voix perçante de Chiun, la petite fille cacha sa tête dans l’épaule de Jilda.

— Pour ça ! clama Chiun, tirant le capuchon de Freya d’où coula un flot soyeux de cheveux blonds aux reflets d’or frais.

Voyant qu’ils ne comprenaient pas, Chiun frappa furieusement le sol de sa sandale.

— Vous êtes bouchés ? C’est une femelle ! Le premier-né de mon fils adoptif, le prochain Maître de Sinanju, est une femelle !

— Et alors ? firent en chœur Jilda et Remo.

— Et alors ? Elle ne sert à rien. Les Maîtres de Sinanju ont toujours été des mâles.

— Je n’ai de toute façon pas donné mon accord pour que cette enfant subisse l’entraînement Sinanju, s’indigna la grande femme blonde.

— On n’a pas besoin de votre accord, rétorqua Chiun. Cette question ne concerne que Remo, l’enfant et moi.

— Je suis la mère.

— Elle a été sevrée ?

— Bien sûr, elle a presque quatre ans.

— Alors votre travail est terminé. C’est maintenant à nous, Remo, le père, et moi, le grand-père, en esprit bien sûr, de prendre toutes les décisions concernant l’avenir de cette enfant. Bien que ça ne compte pas trop. Tout le monde sait que les femelles sont inéducables. Elles ne sont bonnes qu’à faire la cuisine et les enfants, dans cet ordre.

— Avez-vous oublié, vieillard, que j’étais le représentant de mon peuple au jugement des Maîtres. Seuls Remo et moi avons survécu à

cette épreuve. Je suis une femme et une guerrière.

— Un guerrier n'est pas un assassin ! cracha Chiun. Mon peuplé ne nous regardera plus jamais avec respect. C'est ta faute, Remo. Tu as donné à cette femme la mauvaise semence. Tu aurais dû lui donner une bonne semence mâle, pas une semence femelle inférieure.

— Ainsi, je suis père, lâcha Remo, tout décontenancé.

Il avança la main pour toucher les cheveux de la petite fille. Ils étaient doux et fins.

— Tu as l'air surpris, ironisa Chiun. Tu savais bien qu'elle portait ta semence quand vous vous êtes séparés après le jugement des Maîtres.

— Je vous avais demandé de ne pas le lui dire, rappela Jilda sur un ton accusateur. Vous aviez promis de garder le secret sur cet enfant.

— Il fallait qu'il sache. Cet enfant porte en lui l'esprit de Sinanju. Ou du moins je l'espérais. Pourquoi ne m'avez vous pas dit que c'était une femelle ?

— C'est, l'enfant de Remo. Le reste est sans importance.

À ce nouvel exemple de la stupidité des Blancs, le Maître de Sinanju laissa tomber les bras.

— J'abandonne, fit-il théâtralement. Je suis détruit, déshonoré.

Mais il parlait dans le vide. Remo était en train de caresser la tête de sa fille sous le regard ému de Jilda. La tension s'évanouit de son visage pour être remplacée par la fierté heureuse d'une mère.

— Bonjour, toi, fit Remo doucement. Tu ne me connais pas. Je suis ton papa.

— Papa, gazouilla la petite, tu m'as manqué.

— Je peux ? demanda Remo.

Jilda acquiesça d'un signe de tête. Remo prit sa fille dans ses bras. Il fut surpris par son poids. Freya avait presque tous les traits de sa mère mais son visage était plus rond et elle avait les yeux marron de Remo sans qu'ils soient aussi enfoncés.

— Comment je pouvais te manquer ? demanda Remo. Tu ne m'avais encore jamais rencontré.

— Parce que t'es mon papa, répondit la petite en enserrant son cou. Toutes les petites filles veulent leur papa. Non ?

— Ahhhaaa, bêla Remo.

— Beurk, cracha Chiun, tournant un dos méprisant.

— Petit Père, vous ne voudriez pas aller faire un tour, suggéra Remo. Jilda et moi, nous avons des choses à nous dire.

— Si quelqu'un me cherche, je vais aller me suicider, marmonna Chiun. Mais ça n'intéresse sûrement personne.

Et il prit le chemin de la grève à grands pas furieux qui faisaient danser son chapeau haut de forme.

— Va jouer, mon enfant, fit Jilda en prenant la petite des bras de Remo et en la posant à terre.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé d'elle ? demanda Remo en regardant sa fille jouer avec les banderoles de bonne fortune.

— Tu connais mes raisons.

— Je veux les entendre de ta bouche.

— Après le jugement des Maîtres, quand j'ai su que je portais ton enfant en moi, j'ai compris qu'il ne pourrait pas y avoir de place pour moi dans ta vie. Ni pour toi dans la mienne. Ton travail était dangereux. Tu avais beaucoup d'ennemis – un en particulier. Je ne pouvais pas risquer la vie de l'enfant. En gardant le secret, je nous mettais à l'abri d'un choix impossible.

— J'ai failli aller te chercher, tu sais, avoua Remo.

— Je me serais enfuie.

— Mais tu es bien ici.

— Parce que j'ai reçu une lettre de Maître Chiun qui me suppliait de venir. Il disait que tu étais en danger et que seule ma présence et celle de mon enfant pourraient te sauver.

— Ouais, fit amèrement Remo, me sauver du mariage.

— Tu l'aimes ? demanda Jilda en donnant un coup de menton vers la maison de Mah-Li.

— Je crois. Je croyais. Mais de te voir ici me déroute complètement. J'avais cru ne jamais te revoir. Et avec cette petite en plus.

— Moi aussi je suis déroutée, avoua Jilda. Te voir ainsi, sur le point de te marier, ce fut comme un coup de couteau au ventre. Et pourtant, je n'attendais rien de toi. Tu as ta vie et j'ai la mienne.

— Les choses ont changé, tu sais. Je ne travaille plus pour les États-Unis. Je pensais m'installer ici.

— Alors, peut-être est-il temps de faire face aux choix difficiles que

nous avons fui la dernière fois ? suggéra Jilda avec un beau sourire.

Impulsivement, Remo la prit dans ses bras et l'embrassa sur la bouche.

À leurs pieds, la petite Freya éclata de rire et applaudit de ses petites mains.

— Maman et papa s'aiment, gazouilla-t-elle.

— Allons nous promener, proposa Remo.

— Et elle ? demanda Jilda.

Remo lança un regard coupable vers la maison de Mah-Li.

— Un problème insurmontable à la fois, fit-il en prenant Jilda et sa fille par la main.

Dans l'instant, c'est ce qui lui semblait juste de faire.

CHAPITRE XXV

Le visage parcheminé, tendu, le Maître de Sinanju était assis au milieu des splendeurs de la salle du trésor, les écrits de Sinanju dressés devant lui sur leurs écritoirs de céladon émaillé. Le vieil Oriental allait de l'un à l'autre pour y trouver conseil.

Mais il ne trouvait aucun précédent dans toute l'histoire de Sinanju pour ce qui venait de se passer. Jamais encore un Maître de Sinanju n'avait échoué à produire un héritier mâle au premier essai. Les Maîtres de Sinanju, étant parfaitement maîtres de leur corps, possédaient la capacité de produire des mâles à volonté. Chiun avait enseigné à Remo les exercices qui provoquaient la création du germe mâle de sorte qu'aucune erreur n'était possible. Mais, bien sûr, Remo, étant paresseux, s'était plaint des exercices.

Chiun continuait à chercher dans les Chroniques de ses ancêtres une référence sur la conduite à tenir. Peut-être fallait-il noyer l'enfant dans la mer ? Comme ils faisaient autrefois aux époques de disette quand ils immergeaient les nouveau-nés dans les eaux froides de la baie de Sinanju.

Mais il ne trouvait aucune mention que cela se soit produit avec l'enfant d'un Maître. Peut-être cela signifiait-il que c'était à Chiun de créer sa propre solution ? Dans les cinq derniers siècles, il n'y avait pratiquement pas eu d'innovations. Un mince sourire revint aux lèvres desséchées de Chiun en pensant qu'il allait peut-être faire une nouvelle première dans les Annales de Sinanju.

Chiun entendit les pas de Remo longtemps avant les coups frappés à la porte.

— Cette porte a plus de mille ans, avertit le vieil Oriental, si tu la brises avec tes coups ridicules, je t'en rendrais personnellement responsable.

Pour toute réponse, la porte vola en éclats dans une grande gerbe de copeaux.

— Tu es fou ? hurla Chiun, le visage horrifié. C'est un sacrilège.

— Oh ça va, cria Remo tout aussi fort, vous n'avez pas vu dans quel merdier vous m'avez mis ?

— Et moi donc ? s'indigna le vieil Oriental. J'ai maintenant la

responsabilité peu enviable de décider ce qu'on va faire de cette fille que tu m'as infligée.

— Infligée ? Qu'est-ce que c'est que ce langage ?

— Le langage de Sinanju. Les hommes sont mis au monde. Les femmes lui sont infligées. Comment as-tu pu engendrer une femelle ? Ne t'ai-je donc rien appris ? Tu connaissais pourtant les exercices.

— Pas des exercices. Des tortures oui, rappela Remo.

— Un sacrifice mineur en regard de l'importance de l'enjeu : produire un héritier mâle.

— Eh bien moi, je n'appelle pas boire de l'huile de poisson une semaine à l'avance, tenir une grenade dans la main droite, avoir des graines de pavot plein la bouche pendant l'acte et me faire arracher les sourcils après, un sacrifice mineur.

— On peut se dispenser d'arracher les sourcils après, concéda Chiun en balayant l'objection. Mais ça aide la chance.

— Écoutez, nous avons discuté, Jilda et moi, et nous allons peut-être nous mettre d'accord sur notre avenir.

— Je pourrais peut-être donner mon aval, proposa cauteleusement le vieil Oriental.

— Peut-être ?

— À une condition.

— Voyons un peu.

— Qu'elle vende l'enfant.

— Quoi ! s'étrangla Remo. Comment pouvez-vous même demander une chose pareille !

— D'après la tradition de Sinanju, le premier-né est toujours formé aux techniques de Sinanju. Mais jamais les femmes. D'un côté elle doit être formée, de l'autre, elle ne peut pas l'être car c'est une femelle. C'est un dilemme que je n'arrive pas à résoudre.

— Résolvez le plus tard. Moi aussi j'ai un problème. Et Mah-Li ? Je l'aime mais après ce qui s'est passé, elle me déteste sûrement.

— Je lui parlerai, proposa Chiun.

— Non, c'est à moi de le faire. Mais je ne sais pas quoi lui dire. C'est là que j'ai besoin de votre aide.

— De l'aide ? grommela Chiun, farfouillant dans ses parchemins. Tiens, celui-ci couvre cette situation. Écoute bien :

« Dans le cas où un Maître doit briser son engagement envers une

femme parce qu'il a stupidement engendré un premier-né femelle avec une seconde femme, il peut rétablir l'harmonie en offrant ledit nouveau-né à la première femme et essayer de nouveau avec la seconde.

— Hein ? Faites voir ! s'exclama Remo en s'emparant du parchemin.

Il le parcourut rapidement.

— Ça ne dit rien de tout ça. Ça ne parle que de lignée.

— Ça valait toujours le coup d'essayer, fit Chiun en haussant les épaules.

— J'aime bien la façon dont vous jouez avec la vie des autres.

— Ce n'est quand même pas moi qui ai fait un enfant à une femme et essayé d'en épouser une autre.

— Je n'avais pas vu Jilda depuis quatre ans. Je ne savais pas même pas où elle était et elle ne voulait pas que je la retrouve. Qu'est-ce que je devais faire ? J'ai mis assez de temps à m'en remettre.

— Une chose déplaisante à la fois, proposa doctement le vieil Oriental en replaçant le parchemin avec soin. Commençons par rendre visite à Mah-Li.

— D'accord, fit Remo.

Mais en suivant Chiun le long du chemin de la grève, son cœur se mit à battre si fort dans sa gorge qu'il dut se mettre à respirer dans son estomac pour reprendre le contrôle de ses émotions.

Devant la maison de Mah-Li, le vent secouait lugubrement les guirlandes de bonne fortune dans la cour déserte.

Remo frappa à la porte. Sans obtenir de réponse.

— On devrait peut-être revenir plus tard, suggéra-t-il nerveusement. Il est peut-être encore trop tôt.

— Ce sera encore plus dur demain, fit Chiun en poussant résolument la porte.

Remo le suivit à l'intérieur.

La pièce principale était vide à l'exception d'une table basse et de quelques coussins.

— Mah-Li ? appela Remo.

Sa voix rebondit sur les murs vides.

Devant lui, Chiun s'immobilisa soudain, le nez levé, les narines pincées.

— Sens, commanda-t-il.

— Sens quoi ?

— La mort, viens.

Ils découvrirent Mah-Li dans la pièce suivante, la chambre à coucher. La jeune fille était allongée sur son matelas, encore vêtue de son costume de noces. Son visage était tourné vers le plafond, ses mains pâles croisées sur sa poitrine. Ses yeux étaient clos. La chambre était silencieuse. Trop silencieuse.

Remo dépassa Chiun et s'accroupit pour tapoter l'épaule de Mah-Li.

— Mah-Li ? C'est moi, chuchota-t-il.

Mah-Li ne réagit pas et soudain, Remo comprit pourquoi la pièce lui avait paru si anormalement tranquille. Il n'entendait pas battre le cœur de Mah-Li.

— Mah-Li ! s'écria-t-il, prenant dans ses mains la tête de la jeune fille.

La tête roula vers lui sans résistance. Ses joues lui semblèrent glacées et son visage avait la couleur du vieil ivoire. Du coin de son œil fermé, une larme séchée avait roulé sur sa joue jusqu'à sa nuque. La larme était rouge.

Bien qu'il eût déjà compris, Remo mit ses doigts sur la carotide de la jeune fille. Il ne sentit pas de pouls.

Levant la tête, il rencontra le regard grave de Chiun.

— Elle est morte, fit-il d'une voix rauque.

Chiun se baissa et toucha le visage de Mah-Li à son tour.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? demanda Remo d'une voix brisée.

Sans un mot, le Maître de Sinanju défit le col de Mah-Li et montra un bleu pas plus large qu'une pièce de monnaie. Le bleu était juste sur le larynx. Remo le toucha et réalisa tout de suite que la trachée-artère était enfoncée. Il leva la tête.

Chiun opina.

— Un seul coup d'index, diagnostiqua-t-il. Celui qui a fait ça savait ce qu'il faisait. S'il n'y avait pas le sang, j'aurais dit que c'était Sinanju.

Remo reporta son regard sur la femme qu'il allait épouser. Même dans la mort, son visage était paisible.

— Petit Père, demanda Remo d'une voix lointaine, c'est vous qui avez fait ça ?

Chiun se releva brusquement, resserrant son kimono autour de sa taille.

— Je veux bien croire que c'est le chagrin qui te fait dire ça, fit-il d'une voix posée. C'est pourquoi je vais te répondre plutôt que de prendre offense. Non, je n'ai pas tué cette pauvre enfant de mon village. Un tel acte serait sacrilège.

— Mais si ce n'est ni vous ni moi, alors qui est-ce ?

Précautionneusement, Remo reposa la tête de Mah-Li sur son coussin.

— En une heure, il ne peut pas être allé très loin, observa-t-il.

— Ton chagrin t'aveugle, Remo. Tu n'as pas remarqué, comme le sang a séché sur sa joue ? Cette pauvre fille a été tuée la nuit dernière.

— Mais elle était au mariage, il y a à peine une heure.

— Ce n'était pas elle, Remo. Seulement quelqu'un qui lui ressemblait.

— Quelque chose ne colle pas..., commença Remo.

— Viens, conseilla Chiun, allons chercher les réponses.

Le Maître de Sinanju sortit en coup de vent de la maison, le visage sombre. Remo se leva pour le suivre et, se ravisant, s'agenouilla de nouveau à côté du corps de Mah-Li et l'embrassa sur ses lèvres à demi ouvertes. Elles étaient froides et sans saveur.

— J'aimerais... commença-t-il mais il s'interrompit brusquement et fonce dehors.

Le vieil Oriental l'attendait dans la cour.

— Nous devrions nous séparer, suggéra-t-il. Nous pourrions couvrir plus de terrain.

— Quand tout cela sera fini, nous nous séparerons peut-être pour de bon, fit Remo d'une voix blanche.

— Si c'est ce que tu souhaites, qu'il en soit ainsi, répondit fièrement le vieil Oriental. J'ai le sentiment d'avoir fait mon devoir envers mon peuple et mon village.

— Ouais, j'ai vu ça, fit Remo d'un ton amer, s'éloignant à grands pas.

Chiun le regarda marcher, les poings blanchis tant ils étaient serrés de colère, le dos droit et tendu mais la tête baissée. Comme quelqu'un

qui ne sait plus où il va, ou s'en moque.

Hochant tristement la tête, le Maître de Sinanju prit le chemin de la grève. C'est alors qu'il aperçut l'homme debout sur les rochers.

L'homme était trapu et se tenait les mains aux hanches, en signe de défi. Tout son corps était recouvert de noir, y compris son visage où seuls apparaissaient des yeux bridés qui riaient insolemment.

— Tu ne te contentes plus d'être un voleur, ninja, souffla le Maître de Sinanju, tu es aussi un meurtrier.

Et, comme si le ninja l'avait entendu là-bas sur ses rochers, il laissa échapper un long rire de mépris.

— Remo, cria Chiun, regarde !

Remo pivota sur lui-même et suivit du regard la direction pointée par le doigt accusateur de Chiun.

Le ninja fit un saut en arrière et disparut derrière son tas de rochers, mais Remo s'était mis en mouvement. Il dépassa Chiun en trombe.

Ils escaladèrent les rochers et explorèrent du regard la plage étalée à leurs pieds.

— Il a disparu, s'étonna Chiun.

Remo se lança sur la plage. Il alla jusqu'au bout de la baie, fit demi-tour.

— De l'autre côté, cria-t-il en passant devant Chiun.

Remo courait si vite qu'il effleurait à peine le sable. Chiun eut un hochement de tête approbateur. Remo était presque assez bon maintenant pour être un Maître. Même en plein deuil, il pensait à contrôler ses pieds.

Chiun se retourna pour vérifier les traces que laissaient ses pieds chaussés de sandales dans le sable. Son sourire s'élargit : il n'y avait aucune empreinte. Chiun était encore le Maître.

Quand Chiun rattrapa Remo, au pied de l'une des Cornes de la Bienvenue, celui-ci était en train de parler avec quelqu'un. Le vieil Oriental reconnut la silhouette ratatinée de Pullyang.

— Pullyang dit qu'il n'a vu personne, annonça Remo.

— Impossible, il n'y avait aucune trace de l'autre côté.

— Mais ici les seules traces visibles sont celles de Pullyang, observa Remo.

— Pullyang, dit le vieil Oriental, l'homme que nous cherchons,

était tout en noir, un voleur ninja. Tu as dû forcément le voir.

Mais le vieil intendant secoua la tête d'un air perdu.

— Bon, alors, enlève-toi de mon chemin, espèce de bon à rien, commanda sèchement Chiun.

Il remarqua alors que Remo le fixait d'un drôle d'air.

— Remo, qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous avez parlé d'un ninja, marmonna Remo.

— Oui et alors ? »

— Chiun, articula lentement Remo, j'ai vu notre homme comme je vous vois maintenant. Ce n'était pas un ninja, c'était le maître-nageur kung-fiste de Washington : Adonis.

— C'était le ninja. Ses yeux étaient japonais.

— L'homme qui était debout sur les rochers, comment était-il ? demanda Remo.

— C'était le ninja.

— Et moi j'ai vu Adonis. Vous savez ce que je crois ? Que nous avons tous les deux vu ce que cet homme voulait qu'on voit.

— Tu as raison mon fils.

Remo regarda autour de lui.

— Et où est passé Pullyang ? Pullyang !

Chiun regarda à son tour, mais Pullyang avait disparu.

— Si vous êtes en train de penser ce que je pense..., commença Remo.

— Je pense que les empreintes de pas de Pullyang commencent au rocher et s'évanouissent ici. Comme s'il était grimpé au ciel.

— Dépêchons-nous de retourner au village, suggéra Remo. On ne sait pas quels méfaits ce fantôme va bien pouvoir encore inventer.

— On marche ensemble alors ? demanda Chiun.

— Jusqu'à ce que je change d'avis, oui, fit Remo.

CHAPITRE XXVI

Le Maître de Sinanju frappa sur le gong de bronze pour rassembler les gens du village. Il ne le frappa qu'une fois et d'un doigt, mais la résonance fut si forte que les mouettes qui fouillaient dans les débris essaimés sur la place centrale s'envolèrent à grands coups d'ailes terrifiés.

Les villageois arrivèrent au pas de course : jamais encore le gong du jugement n'avait été frappé.

— Rassemblez-vous devant moi, ô mon peuple, commanda le Maître de Sinanju.

Au fur et à mesure qu'ils arrivaient, ses yeux scrutaient leurs rangs, implacablement, comme si le vieux Maître cherchait à sonder leurs cœurs et leurs reins.

Quand ils furent tous alignés en demi-cercle, il annonça d'une voix terrible :

— La mort a visité Sinanju.

Les villageois se recroquevillèrent comme si le ciel allait leur tomber sur la tête.

— Mah-Li, la fiancée de Remo a été assassinée, poursuivit Chiun.

Les visages des villageois prirent l'aspect du granit, gris, figés, fermés par ce deuil qui les happait.

— Et je cherche son meurtrier parmi vous, acheva Chiun.

Remo se glissa derrière lui et murmura :

— J'ai vérifié les huttes, murmura-t-il. Elles sont vides. Ils sont tous ici.

Chiun hocha la tête.

— Jilda et l'enfant ? glissa-t-il.

— À l'abri dans la maison du trésor. J'ai réparé et bouclé la porte.

— Alors le meurtrier est parmi eux.

— Peut-être mais comment le reconnaître s'il peut prendre l'aspect qu'il veut ?

— Pullyang, viens ici, commanda Chiun.

Le vieil intendant avança en tremblant. On aurait dit un chien qui va se faire battre.

— Étais-tu sur la plage aujourd'hui ? demanda Chiun.

— Non, Maître, chevrota le vieillard.

— Du tout ?

— Non, ô Maître, reprit Pullyang d'une voix mourante.

— Et pourtant je t'y ai vu il y a cinq minutes. Je t'ai même parlé et tu m'as répondu.

— Non, non, je vous jure, cria le vieil intendant en tombant à genoux. Je n'ai pas quitté mes petits-enfants de toute la journée.

— Tu m'avais menti pour les hérons pourpres, gronda Chiun.

— Je les ai vus, je vous jure.

Chiun reprit son examen de la foule.

— Pak ! commanda-t-il en désignant un jeune, homme. Dis-moi comment s'appelle ton père.

— Hui, ô Maître.

— Bien, va te mettre à côté du gong du jugement. Je vais poser une question simple à chacun d'entre vous. Ceux qui répondront bien iront se mettre avec Pak mais malheur à celui dont le visage m'est inconnu.

Pendant une heure, Chiun les interrogea tour à tour, jusqu'à ce qu'ils soient tous rassemblés autour du grand gong de bronze. Sur la place désormais vide, ne traînaient plus que les feuilles de prunier balayées par le vent.

— J'ai vérifié, fit Chiun, ils sont tous ici.

— Laissons-les ici et fouillons tout le village, suggéra Remo.

— D'accord, fit Chiun, mais fais attention, on a peut-être affaire à de la sorcellerie et nos pouvoirs sont parfois sans effet sur ces choses-là.

— Je ne crois pas à ces sornettes, rétorqua Remo.

— Pourtant ces sornettes, comme tu dis, tu les as vues à l'œuvre.

— Ce n'était quand même pas de la magie noire.

— Mais si, et tu le sais aussi bien que moi. Viens, allons parler à Jilda.

— Pourquoi ?

— Tu l'as testée pour savoir si c'était bien elle ?

— Quand même, je sais bien reconnaître Jilda, je la connais depuis des années.

— Et moi je connais Pullyang depuis que je suis tout gosse et pourtant je me suis laissé avoir.

La porte de la maison était poussée mais non fermée à clé. Chiun put s'en rendre compte de loin.

— Je croyais que tu avais bouclé la porte, remarqua Chiun, accélérant le pas.

Remo se mit à courir et passa la porte comme un éclair.

— Jilda !

Le Maître de Sinanju traversa la salle du trône, vérifiant le trésor d'un seul coup d'œil. Rien ne manquait. Il rattrapa Remo dans la chambre d'hôte où celui-ci essayait de réveiller Jilda.

— Remo, fit-elle d'une voix pâteuse. Je dormais ?

— Ouais, tu ne t'en souviens pas ?

— Je t'ai attendu ici, comme tu me l'as demandé mais Freya voulait aller jouer avec les autres enfants. Elle a fait sa crise et j'ai dû me fâcher. C'est mon dernier souvenir.

Elle regarda autour d'elle et, réalisant qu'il n'y avait que Remo et Chiun dans la pièce, elle s'écria d'une voix tendue :

— Freya !

— Vérifiez les autres chambres ! lança Remo.

Chiun disparut comme une fusée. Quand il revint, son expression glacée avait fondu et il avait tous les traits d'un grand-père paniqué.

— Remo ! Elle a disparu.

Jilda s'enveloppa dans sa cape comme si la température de la pièce avait chuté d'un seul coup. Elle ne dit rien mais son regard était devenu vitreux.

— Allons-y, Chiun, fit Remo, on va bien la retrouver.

— Remo ! rappela Jilda.

Il s'immobilisa sur le pas de la porte.

— Ma Freya est l'hôte de votre village. Malheur à vous tous si quelque chose lui arrivait.

Remo ne répondit pas et disparut.

Dehors il faisait déjà nuit.

— C'est étrange, observa le vieil Oriental, il ne devrait pas faire

nuît avant deux heures.

— Laissez tomber le calendrier de Sinanju, siffla Remo. Retrouvons ma fille !

Sur la place centrale, les villageois étaient peureusement serrés les uns contre les autres. Eux aussi savaient qu'on était à deux heures du crépuscule. Cette obscurité pesait sur le village comme un mauvais augure.

— Regardez, chevrota Pullyang. Vous voyez que je ne vous avais pas menti, ils sont revenus.

Remo leva la tête et vit deux étranges volatiles effectuer des cercles bas. Leurs ailes étaient d'un rose pourpre comme des ailes de chauve-souris et leurs têtes biseautées oscillaient au bout de leurs longs cous.

— Des ptérodactyles, souffla Remo. Je l'avais bien dit.

— Je n'en avais jamais vus, gronda sourdement le vieil Oriental, mais je suis sûr d'une chose, ils tournent autour d'une proie.

— Oh non ! hurla Remo.

Il fonça comme il n'avait jamais couru, soulevant des jets de sable.

Les monstres descendaient sur la plage.

Sur la plage où, courant de toute la vitesse de ses petites jambes, fuyait une petite fille blonde.

Les ptérodactyles s'étaient mis à piquer. Remo accéléra encore. Terrifiée, la petite fille se dirigeait dans le mauvais sens.

Les pieds de Remo n'étaient plus qu'une ombre brouillée. En Sinanju, la respiration était la base de tout, capable de débloquent le potentiel latent en chaque homme. Le rythme respiratoire de Remo s'accéléra, et il avança plus vite que les ptérodactyles ne volaient.

Terrifiée, la petite Freya tourna la tête pour voir les monstrueux oiseaux qui fondaient sur elle. Elle ne vit pas le rocher.

— Freya ! Attention ! hurla son père.

Trop tard. Il vit la petite tomber. Il bondit.

Mais les ptérodactyles avaient de l'avance. L'un d'eux fit un virage sur l'aile et fondit sur Remo, serres en avant.

Remo esquiva l'attaque et se retrouva dans la garde du monstre. Il allait frapper quand il vit l'autre ptérodactyle.

Il venait de se poser sur la plage, battant le sable de ses ailes obscènement translucides. Quand il redécolla lourdement, il tenait

dans ses serres une petite silhouette qui gigotait comme un ver.

Le ptérodactyle planait maintenant au-dessus de la baie.

Remo reprit sa course. Quand il atteint le rivage, il ne plongea pas. Il continua à courir, si vite que ses pieds touchaient à peine la surface des vagues, si vite que la loi de la gravité n'avait plus de prise sur lui.

Seul le ptérodactyle comptait et toute la formidable puissance de Sinanju brûlait en lui, faisant fonctionner chacun de ses muscles en parfaite harmonie.

— Je suis avec toi, mon fils ! cria Chiun loin derrière.

Remo l'entendit à peine. Il gagnait du terrain sur l'ignoble reptile, sa queue était presque à portée.

— Oui ! cria Chiun, comme s'il avait pu lire les pensées de Remo. La queue ! Ne t'occupe pas de l'enfant. Attrape la queue et fait tomber le monstre. Je récupérerai l'enfant. Ai confiance dans le Maître de Sinanju pour sauver ton enfant.

La queue dansait devant Remo. Il savait qu'il n'aurait droit qu'à un seul essai. Pour attraper la queue, il faudrait qu'il rompe l'élan qui le maintenait à la surface des flots. Un seul essai.

Remo saisit sa chance. Il vit sa main droite se refermer sur l'appendice pourpre. Puis la mer l'engloutit. Toujours cramponné à la queue, il se laissa couler. Il allait tirer le monstre au fond de l'océan et le mettre en pièces.

« Mon Dieu, pria-t-il en s'enfonçant dans les abysses glacés, pourvu que Chiun réussisse. »

L'eau était comme un mur de glace, engourdissant son corps. Il ne savait plus s'il tenait encore la queue. Il ne sentait plus son poignet, devenu comme une pierre. Il tendit l'autre main, la posa sur son poignet.

Mais il ne sentit rien. L'eau était trop opaque.

« Mon Dieu, supplia-t-il, faites que je tienne encore cette queue.

Et soudain, comme si le soleil était tombé dans la mer, les profondeurs s'illuminèrent et il réalisa qu'il étreignait un paquet d'algues.

Fébrilement, il battit des pieds pour retrouver son équilibre. Le ptérodactyle avait disparu.

Soudain, il sentit qu'on lui tapait sur l'épaule. Il se retourna, prêt à frapper, mais reconnut le Maître de Sinanju qui secouait la tête.

Quand ils crevèrent ensemble la surface, ils virent que le soleil

était revenu. Il était au raz des flots mais le ciel était clair.

— Elle a disparu ! s'exclama le vieil Oriental, le visage ruisselant – Remo se demanda s'il pleurait, peut-être n'était-ce que de l'eau de mer –. Ma magnifique petite-fille a disparu.

Pendant une demi-heure, ils fouillèrent la mer, leurs poumons relâchant leur oxygène en quantités infinitésimales.

Au fond de la baie, Remo aperçut un banc de poissons qui semblaient se disputer quelque chose. Le cœur tordu d'angoisse, il plongea sur eux, les chassa d'un revers de main et attrapa un morceau de chair blanche. Il eut le courage de regarder et rencontra l'éclat mort d'un œil crevé.

Il poussa un soupir : c'était l'œil d'un poisson.

Quand le soleil disparut enfin dans les flots, ils abandonnèrent leur quête.

— Je suis tellement désolé, lâcha Chiun d'une voix haletante, quand je t'ai vu attraper la queue, j'ai bondi à mon tour pour attraper la pauvre enfant. J'ai cru que je l'avais sauvée. Mais, une fois sous l'eau, j'ai vu que mes mains étaient vides.

— Je ne comprends pas comment j'ai pu manquer cette queue, hoqueta Remo.

— Tu ne l'as pas manquée, l'assura Chiun.

— J'avais la queue et j'ai vu l'oiseau tomber avec moi, mais, en bas, il n'y avait plus rien.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Chiun.

Jilda les attendait sur la plage. Elle se tenait droite, serrant sa cape entre ses mains. Son visage si féminin ne manifestait ni peine, ni résignation. Elle était une guerrière trop fière pour se laisser aller à ces émotions.

— Vous avez échoué, reprocha-t-elle d'une voix sèche.

— Tu nous regardais, qu'est-ce que tu as vu ? demanda Remo.

— Vous vous êtes écrasés dans la mer avec l'oiseau. Puis je vous ai vus revenir les mains vides. Vous auriez pu au moins me ramener le corps de l'enfant.

— Elle n'est pas là-bas, laissa tomber Remo d'une voix atone.

Et il se mit à marcher vers le village.

— Qu'est-ce qu'il voulait dire ? demanda Jilda, se tournant vers le vieil Oriental, j'ai vu...

— Vous avez vu l'obscurité tomber puis s'évanouir en moins d'une heure, répondit Chiun. Qu'est-ce que vous avez compris ?

— Je ne sais pas.

— Il faut savoir se méfier de ses sens. C'est le premier pas vers une vision juste, répondit Chiun en la prenant par le bras.

— Mais en quoi dois-je donc croire, si je ne peux croire en ce que je vois ?

Chiun désigna du menton la silhouette qui s'éloignait.

— Crois au père de ton enfant, car il est de Sinanju.

CHAPITRE XXVII

— Dis-moi, fit Jilda de Lakluun en rattrapant Remo.

— Chut, il pourrait nous entendre.

— Je m'en fous ! hurla soudain la jeune femme. Tu es donc si froid que la mort de notre enfant ne t'affecte pas ?

— Jilda, fit Remo en saisissant la jeune femme par les épaules, les ptérodactyles n'étaient pas réels. J'ai attrapé leur queue et c'était du vent.

— Mais j'ai bien vu mon enfant tomber dans l'océan.

— Tu as vu ce que quelqu'un voulait que tu voies. Quelqu'un qui est assez proche de nous pour nous manipuler et nous faire croire à des images. Et s'il est bien qui je pense, notre tâche sera facilitée.

— Parce que tu sais qui il est ?

— J'ai mon idée, fit Remo, fixant Chiun qui gardait ses mains résolument engagées dans les manches de son kimono.

Le vieil Oriental opina.

— Pour une fois mon fils a atteint la vérité avant moi, annonça-t-il fièrement.

Et il s'inclina en direction de Remo.

— Remballez la pommade, cingla celui-ci. Nous avons quelques comptes à régler, vous et moi...

— Remo, dis-moi la vérité, supplia Jilda, est-ce que ma fille est morte ou vivante ?

— Je ne sais pas, avoua Remo, mais oublie ce que tu as vu sur la plage. Ce n'était pas Freya. Un mirage ne peut soulever un enfant de chair et d'os et l'emmener au-dessus des flots.

— Un mirage ? s'écria Jilda, tu veux dire que c'est...

— Le Hollandais. Il n'y a pas d'autre explication. Il savait comment débloquent la porte du trésor. Il a dû l'apprendre de Nuihc. Puis il a eu accès aux écrits de Chiun et s'est servi de ce qu'il a appris sur CURE pour nous créer tous les ennuis possibles. Et maintenant, il nous a suivis jusqu'à Sinanju pour finir le travail.

— Je me souviens de lui au jugement des Maîtres, fit Jilda, il est

aussi fort que toi dans l'art de Sinanju et, en plus, son esprit maléfique est capable de toutes les sorcelleries.

— C'est à cause de lui que tu m'as fui, je me souviens, fit Remo amèrement. Et maintenant il a tué Mah-Li. Je te jure qu'il va payer.

— Mais n'oublie pas, Remo, intervint Chiun, qu'il est ton double, Blanc, entraîné aux techniques de Sinanju, ton reflet en creux, le yin de ton yang.

— Et je ne peux pas le tuer, ajouta Remo sombrement. S'il meurt, je meurs. Oui, je n'ai pas oublié, Chiun. Et je ne vais peut-être pas le tuer mais je vais l'amener si près du bord qu'il ne recommencera plus jamais à tuer. Jamais plus.

Et il se mit à marcher à grands pas vers le village.

— Remo.

Une voix cristalline, presque inaudible, l'appelait dans le lointain. C'était la voix de Mah-Li.

Il se retourna et la vit. Elle se tenait à côté de la maison que Remo avait commencé un an plus tôt. Elle portait sa robe de mariée écarlate et un sourire radieux aux lèvres, lui montrait la porte de la maison en chantier.

— Viens Remo, faisait la voix, viens, c'est notre nuit de noces.

La voix était celle de Mah-Li mais le ton était plein d'ironie fielleuse.

— Salopard ! gronda Remo.

Le Maître de Sinanju voulut retenir son disciple mais Remo avait bougé trop vite et les doigts de Chiun glissèrent sur son bras.

— Il cherche à te piéger, Remo ! hurla Chiun derrière lui. N'oublie pas ton entraînement. Pas de colère. Ta colère lui donne la supériorité.

Alors la musique se mit à résonner, cette musique qui sortait du cerveau dérangé de Jeremiah Purcell, devenu connu sous le nom du Hollandais pendant ses années de solitude sur l'île de Saint-Martin après la mort de son Maître à lui, le neveu maudit de Chiun, Nuihc. L'air tourbillonnait de couleurs et Remo se vit plonger dans un tunnel psychédélique de lumières. Tout avait disparu et soudain le pied de Remo buta sur un obstacle – pierre ou arbre – et il retomba torse en avant, la bouche pleine de terre.

Remo ferma les yeux et réussit à se relever mais les sons et les images dansaient toujours dans sa tête.

— Alors on mange de la terre la nuit de ses noces ? fit la voix ironique qui sonnait toujours comme celle de Mah-Li. C'est une

nouvelle coutume de Sinanju ?

— Tu ne pourras pas toujours te cacher derrière tes illusions, gronda Remo.

Soudain les couleurs se coagulèrent en gros caillots avant d'exploser en feux d'artifice. Quand les dernières étincelles s'éteignirent, Remo put voir de nouveau. Chiun et Jilda étaient tout proches et clignotaient des yeux. Eux aussi s'en étaient fait mettre plein la vue.

— Je n'ai pas peur de t'affronter.

La voix maintenant était celle d'Adonis. Il marchait calmement vers Remo, un sourire suffisant fendant son large visage bronzé.

— Remo, attention ! cria Chiun.

— Mais toi, tu as peur de moi, continua le Hollandais.

Et soudain il était devenu un Ninja en costume noir avec un œil bleu et rond et un autre œil noir et bridé.

— Pas moi, gronda Remo.

— N'oublie pas, si tu me tues, tu meurs aussi, ricana le Hollandais retrouvant son aspect normal, ses longs cheveux blonds flottant comme une crinière de lion.

— Il cherche à te piéger, l'avertit Chiun.

— Et alors ? fit Remo, s'il me tue il meurt aussi. Ça marche dans les deux sens. Pas vrai, Jérémie ?

— Mais tu ne vois pas ? plaida Chiun. Lis dans ses yeux. Il a envie de mourir. Il n'a plus rien à perdre.

Pour toute réponse, le Hollandais laissa échapper un rire de dément.

Puis, plongeant la main dans sa grande ceinture jaune, il en sortit une paire de lunettes sans monture et les jeta aux pieds de Remo.

C'étaient les lunettes de Smith.

— J'ai tué ta fiancée, ta fille et ton ancien patron. Mais tu peux te venger tout de suite si tu l'oses.

— J'ose, siffla Remo en bondissant.

Il exécuta un magnifique saut de héron, montant de dix mètres en l'air. Au sommet de sa courbe, il incurva sa trajectoire pour tomber comme une pierre sur le visage du Hollandais. Mais le Hollandais ne bougea pas, comme s'il voulait recevoir le coup mortel. Et Remo réalisa trop tard que Chiun avait raison : Le Hollandais voulait mourir.

Pourtant, au dernier moment, l'instinct de survie dut refaire surface dans le cerveau dérangé du Hollandais et sa main partit en réflexe, attrapant la cheville de Remo. Et, tournant comme un lanceur de disque, Jérémie redirigea le bond de Remo en un vaste arc de cercle. Il lâcha prise et Remo alla s'écraser contre une des parois de sa maison inachevée. Il se retrouva à l'intérieur dans une explosion de bambous et de teck pulvérisés.

La voix du Hollandais le narguait à travers les brumes de son cerveau sonné.

— Viens, Remo. On a toute la nuit pour mourir. Si tu veux, je pourrais tuer ta guerrière viking avant de détruire ta vie.

Remo rebondit sur ses pieds et ressortit de la maison comme un boulet de canon, faisant sauter la porte au passage. Arrachée de ses gonds, la porte roula un moment sur ses quatre coins comme une roue carrée.

Le Hollandais continua à rire avec mépris mais, du coin de l'œil, Remo remarqua le manège de Jilda qui avait dégainé sa dague et s'approchait à pas de loup.

Pour faire diversion, Remo rattrapa la porte et l'envoya voler vers le Hollandais comme un frisbee. Jeremiah Purcell regarda la porte monter dans le ciel puis piquer vers lui. Il eut un sourire : ce serait un jeu d'enfant de l'éviter. Remo n'avait donc rien appris depuis leur dernier affrontement ?

Il vit la main une fraction de seconde avant de sentir la lame sur son cou. Ainsi, c'était ça le piège. Ça avait failli marcher, remarqua-t-il avec détachement.

— Ma fille, siffla Jilda, dis-moi ce qu'elle est devenue !

— Tes mains sont si noueuses Jilda, murmura-t-il.

Avec un cri, Jilda vit que ses mains étaient des sarments tordus. Le couteau glissa. Ses doigts étaient sans vie.

— Du bon bois de chauffage, ricana le Hollandais.

Les doigts prirent feu les premiers. Les flammes étaient bleues et éthérées mais elles continuèrent à dévorer les mains puis remontèrent le long des bras.

— C'est une illusion ! cria Jilda.

— Pas les flammes, rectifia le Hollandais.

— Si, des illusions, souffla-t-elle, fermant les yeux contre la douleur.

Le Hollandais recula tandis que le Maître de Sinanju plaquait Jilda

au sol et la faisait rouler dans la poussière pour éteindre les flammes.

— Les flammes sont réelles, expliqua Chiun, c'est une de ses rares sorcelleries.

— Et maintenant regarde bien, vieillard, et tu vas voir qui est vraiment digne de devenir le prochain Maître de Sinanju.

Il se retourna à temps : le visage convulsé de rage et de douleur, Remo fonçait sur lui comme une flèche furieuse.

— Tu as l'air bien mignon, railla le Hollandais, dommage que tes noces, je veux dire nos noces aient été interrompues. On aurait pu avoir une lune de miel inoubliable.

Remo bondit les deux mains ouvertes. Elles se refermèrent sur du vide.

— Tu n'as décidément rien appris, persifla le Blond. Je suis toujours ton supérieur. Tu vois : Nuihc m'a formé tout petit alors que tu n'es venu à Sinanju qu'à l'âge adulte.

Et pour bien montrer son dédain, il tourna le dos à Remo.

— Maintenant nous sommes à égalité, laissa-t-il tomber en se croisant les bras.

Remo envoya un coup de pied fauchant mais le Hollandais l'évita d'un saut de côté et lança ses doigts tendus en sabre. Remo para en croisant les poignets et, glissant son pied en crochet derrière le genou de son adversaire, l'envoya voler cul par-dessus tête. Le Hollandais retomba sur le dos.

— Alors ? Qui est le plus fort, demanda Remo en plaçant un pied sur la poitrine haletante du Hollandais. Il continua à appuyer jusqu'à ce qu'on entende craquer les cartilages.

Les yeux du Hollandais d'un bleu déjà irréel s'embrasèrent.

— Je t'ai sous-estimé Remo, cracha-t-il avec effort. Vas-y, tue-moi donc.

— Non, Remo ! cria Chiun en sautant à ses côtés.

— Ne vous mêlez pas de ça, gronda Remo.

Mais il avait détourné son regard et le Hollandais avait vu sa chance. De ses doigts d'acier, il saisit la cheville de Remo et la tordit. Remo poussa un cri de douleur et sautilla à cloche-pied.

Déjà, le Hollandais en avait profité pour se relever.

— Ta capacité de concentration est vraiment nulle, provoqua-t-il encore. On se demande comment tu as pu survivre à ton entraînement.

Remo reposa précautionneusement son pied blessé. Il faisait mal mais il ne sentit pas de craquements d'os brisé. La douleur ne comptait pas.

— Il y a des gens qui pensent que je ne suis pas mauvais, fit-il pour gagner, du temps.

Il sentait de nouveau la terre sous son pied.

— Ce n'est pas l'avis de Mah-Li. Elle se balade dans le néant, hurlant que tu as été incapable de la protéger. Ton enfant, ton patron, autant de témoignages éternels de ton incompétence.

— Prépare-toi à les rejoindre, gronda Remo.

— Non, Remo, supplia Jilda, il sait où est ma Freya, ne le tue pas, je t'en prie.

— Écoute-la ! le conjura Chiun. Il savait qu'il ne pouvait rien faire. Toucher l'un c'était tuer l'autre.

— Écoute-moi bien, lança le Hollandais. Tu ne pourras me battre qu'en me tuant. J'ai tué tes proches, Remo et je pourrais te tuer mais je veux que tu te tues en me tuant. Fais-moi plaisir, viens.

Remo ne répondit pas. Il ne voyait plus que cette face moqueuse et haïe. Les cris de Chiun s'estompaient dans le lointain. Toute son énergie concentrée comme une flèche, Remo vit l'image de l'ennemi se ruer vers lui : cinq pas, puis trois, puis deux, puis...

Le coup de poing de Remo s'enfonça dans le plexus solaire de son adversaire, assez fort pour déraciner un arbre. Mais le Hollandais avait durci ses abdominaux : il recula de plusieurs pas mais garda son équilibre.

— Un coup médiocre, commenta le Hollandais avec un sourire méprisant. Ton coude était plié. Mais ça a toujours été ton problème, je crois.

Le Hollandais perdit son sourire : Remo revenait à la charge, silencieux et concentré. Et il avait reconnu quelque chose dans l'œil de l'Implacable, quelque chose qui n'était pas de la colère, quelque chose qui n'appartenait pas à un être humain, même entraîné à Sinanju.

— Tu vas me dire où est Freya, siffla-t-il comme un roulement de tonnerre.

— Mais bien sûr, tenta encore le Hollandais. Elle est partout. J'ai donné un morceau aux mouettes, un autre aux serpents et le reste aux crabes. Tu comprends, je ne voulais pas gâcher de la bonne nourriture, surtout de la viande aussi tendre.

La main de Remo fut plus rapide que l'œil du Hollandais de

quelques dixièmes de secondes. Il saisit la toison blonde, tira dessus et écrasa sa tête de son genou. Il se mit à serrer.

— Dis-moi où est ma fille !

Jeremiah Purcell essaya de défaire l'étau qui enserrait sa gorge, mais les mains de Remo étaient comme de l'acier. Il se tordit en vain et, quand son champ de vision commença à se colorer de sang, il se mit à paniquer. Il n'aurait pas cru que ça finirait ainsi. Remo avait coupé l'accès de l'oxygène à son cerveau. Il comprit qu'il ne voulait pas mourir au moment même où Remo éjectait la vie de ses poumons. Un voile noir couvrit sa vision.

Il essaya de créer une image mais la bête ne répondait plus et il entendit à sa place une voix, froide et métallique.

— Tu peux te battre ou tu peux supplier, chuchotait Remo à son oreille. Mais je ne lâcherai pas avant que tu m'aies dit où se trouve ma fille. Tu m'entends, Purcell ? Prépare-toi bien à mourir, car je me prépare à te tuer.

« Non, non, murmurait intérieurement Jeremiah, ça ne peut pas finir ainsi. Oh, la bête, aide-moi, déchaîne ta puissance. » Mais la bête était subjuguée, aussi impuissante que lui devant le vrai Maître de Sinanju.

Enfin, ses mains s'ouvrirent en signe de reddition.

— Alors, on abandonne ? demanda Remo, serrant toujours. Tu voudrais bien que je lâche, hein ? Mais je ne suis peut-être pas prêt. Peut-être que j'ai envie d'aller jusqu'au bout, hein, ordure ?

— Non, Remo, fit Chiun (sa voix était toute proche), si tu dois tuer cet homme, fais-le en toute conscience. Et écoute-moi bien : s'il meurt, il n'emporte pas seulement ta vie avec lui mais aussi la vérité sur le sort de Freya.

Avec une dernière secousse sauvage au cou du Hollandais, Remo lâcha prise. Quand il se releva, ses mains étaient comme des griffes, ses doigts serrés si fort qu'il n'arrivait plus à les rouvrir.

— Où est-elle ? répéta Remo, la poitrine haletante.

Le Hollandais se recroquevilla comme un insecte brûlé. Il fallut plusieurs minutes avant qu'il puisse parler.

— Elle est dans la maison des Maîtres, lâcha-t-il enfin. Pendant que vous couriez après les images, je l'ai mise dans un des coffres laqués.

— Salopard ! gronda Remo, les mains vers la gorge du Hollandais.

— Non ! supplia Jeremiah, je ne l'ai pas tuée. Tu peux penser de moi ce que tu veux, mais je suis quand même Sinanju. On ne tue pas

les enfants. Je voulais juste te provoquer avec l'image de sa mort.

— D'accord, fit Remo en se relevant, on va voir. Mais ne bouge pas, je vais revenir.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on en a pas fini tous les deux. C'est bien ce que tu veux ?

— Oui, fit le Hollandais sans conviction, c'est bien ce que je veux.

Chiun se plaça au-dessus de la silhouette tassée dans sa tenue de soie pourpre !

— Je vais le surveiller, pendant que tu t'occupes de ton enfant.

CHAPITRE XXVIII

Le Maître de Sinanju attendit que Remo et Jilda de Lakluun aient disparu pour se pencher sur le Hollandais prostré.

— Oublie la douleur dans ton cou, souffla-t-il, et concentre-toi sur ta respiration. Mon fils t'a privé de souffle et a cassé ton harmonie intérieure. Prends de lentes bouffées et garde-les longtemps dans l'estomac avant de relâcher l'air vicié. Voilà, c'est ça. Bien.

Le Hollandais trouva la force de s'asseoir !

— Il était..., balbutia-t-il. Les mots se coinçaient dans sa gorge. Le Hollandais toussa douloureusement.

— Il était plus fort que tu pensais, acheva Chiun à sa place. Je sais. C'est un autre Remo maintenant. Il sait qui il est. Il réalise qu'il est l'avatar de Shiva sur terre. Cette conscience le dérange encore mais il a fait un grand pas dans son développement. Parfois, je pense qu'il est presque aussi puissant que moi. Presque.

— Mes pouvoirs sont plus grands.

— Ta capacité de destruction est plus grande, c'est tout. Nuihc t'a bien enseigné. Bien qu'il soit retourné depuis longtemps à la poussière, je regrette encore le jour où je lui ai enseigné Sinanju. Tu peux marcher ?

— Je crois, grimaça le Hollandais.

— Alors lève-toi et suis-moi jusqu'au village.

— Non, je préfère attendre ici le retour de votre disciple.

Chiun secoua la tête.

— Tu ne souhaites plus la mort. Je l'ai lu sur ton visage. Et Remo ne manquera pas de te tuer à son retour.

— Je n'ai pas peur de lui, bluffa le Hollandais.

— Si, que tu l'admettes ou non. Mais moi, j'ai peur pour mon fils, alors, si tu me suis au village, je ferai en sorte que tu vives.

— Je ne passe pas d'accord avec vous, défia Jeremiah.

— Et moi non plus, charogne qui a tué une enfant de mon village, siffla Chiun en giflant le Hollandais. S'il était en mon pouvoir de te tuer sans mettre en danger les jours de Remo tu serais déjà la proie

des vautours. Et maintenant, debout.

Le Hollandais se remit sur pied en titubant. Une grande marque rouge barrait sa joue et ses yeux étaient étranges.

— Tu vas venir avec moi jusqu'au village, commanda Chiun.

Jeremiah hocha humblement la tête.



Remo trouva Freya dans le premier coffre qu'il ouvrit. Ses oreilles avaient perçu les battements de cœur de la petite dès qu'il était entré dans la maison des Maîtres. Étrangement, les battements étaient lents et réguliers.

— Ça va ? demanda Remo en prenant sa fille dans ses bras.

Freya posa sur lui de grands yeux sérieux mais son visage ne marquait aucune peur.

— Moi ça va, fit-elle, et toi ?

— Oui, ça va, répondit Remo en riant.

— Bonjour, maman, ajouta la petite.

— Bonjour, mon enfant, je t'embrasserais bien mais je ne peux pas. Ton père le fera pour moi.

— Qu'est-ce qui est arrivé à tes mains, s'étonna l'enfant. Tu les as brûlées ?

— Ne t'inquiète pas. Ce n'est rien.

— Elle tient de toi, fit Remo, admiratif.

— Comment ça ?

— Le courage. Regarde-la ; enfermée dans un coffre pendant des heures. Je parie que tu n'as même pas crié.

— Non, répondit Freya, pourquoi j'aurais crié ? Je savais que tu allais venir me chercher. C'est bien pour ça qu'il y a des papas.

— Oui, ma chérie, répondit Remo. C'est pour ça qu'il y a des papas.

Jilda se tourna vers Remo pour chuchoter :

— Tant que le Hollandais est en vie, aucun de nous n'est à l'abri. Qu'est-ce que tu pourrais lui faire qui ne provoquerait pas ta propre destruction ?

— Je ne sais pas, répondit Remo. Je trouverai bien quelque chose parce que personne ne lèvera jamais plus la main sur cette petite fille. Hein, Freya ?

— Oui, affirma l'enfant, brandissant son petit poing, on va le battre. Pouf !

Remo reposa Freya et chercha le regard de Jilda.

— Il faut qu'on parle tous les deux, annonça-t-il d'un ton sérieux.

— Attend, mes bras ont besoin d'être soignés.

La peau était cloquée jusqu'au coude. Remo l'examina soigneusement.

— Pas bon, décida-t-il. Pas mauvais non plus. Chiun connaît des tas de recettes. Grâce à lui, tu pourras brandir une épée dans moins d'un mois.

Ils échangèrent un sourire.

Mais un grand brouhaha venu du dehors interrompit leur tête-à-tête.

— On dirait une émeute, remarqua Remo en marchant vers la porte.

Jilda lui emboîta le pas.

En sortant de la maison des Maîtres, Remo buta tout de suite sur le Hollandais. En réflexe, il l'attrapa par les cheveux. Un cri perçant lui vrilla le tympan – un cri de femme.

— Tu crois que tu me trompes, Jeremiah Purcell ? siffla Remo en jetant le Hollandais à terre comme un paquet. Jeremiah resta étalé au sol comme une poupée brisée. « Il doit être encore faible » se dit Remo.

Il le tenait quand même à l'œil – des fois que ce soit un piège –, quand un deuxième Hollandais surgit au coin de la hutte. Remo l'attrapa lui aussi. Mais le second Hollandais, sans même résister, pointa le premier en poussant un cri de frayeur et s'écria avec une voix de vieille femme :

— Au secours, c'est le mauvais !

Sur la place, c'était, un pandémonium.

Un Hollandais au bout de chaque bras, Remo découvrit le spectacle. Là, des centaines de silhouettes vêtues de soie pourpre couraient en tous sens dans un effort panique pour se fuir mutuellement.

Chiun dansait au milieu de ce sabbat comme un derviche tourneur.

— Chiun ! appela Remo, qu'est-ce qui se passe ?

— Tu es aveugle ? hurla le vieil Oriental. Tu ne vois pas ?

— Je vois des centaines de Hollandais.

— Moi aussi, fit Jilda.

Le tapage des voix coréennes disait clairement à Remo que chacun voyait l'autre comme le Hollandais maudit.

— Chiun ! proposa Remo. Assommons-les tous, nous reconnâtrons les nôtres plus tard.

Joignant le geste à la parole, Remo prit deux Hollandais et leur pinça un nerf du cou. Ils s'effondrèrent comme des baudruches crevées. Il continua ainsi à courir sur la place, pinçant des cous. Personne ne lui offrait de résistance. Il était trop rapide. De son côté, Chiun faisait la même chose, sauf que lui faisait des petits tas bien propres de Hollandais pourpres tandis que Remo les laissait choir sur place.

Ils finirent par se retrouver au milieu d'un parterre de corps inanimés.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Chiun ? demanda aussitôt Remo. Vous étiez censé le garder.

Chiun haussa les épaules.

— Il s'est échappé et a fait jouer sa magie.

— Bon sang ! Vous saviez pourtant combien il est dangereux.

— Oui, répondit Chiun d'un ton égal, je sais combien il est dangereux. Quand toute la place du village fut recouverte de Hollandais évanouis, Chiun et Remo fouillèrent le village, hutte par hutte. Ils trouvèrent d'autres Hollandais, peureusement cachés sous les maisons et dans les resserres. Ils les traînèrent tous au-dehors.

— Et voilà, c'est le dernier, fit Chiun en déposant un corps sur une pile.

— Comment le savez-vous ? s'étonna Remo.

— Parce que j'ai compté trois cent trente-quatre Hollandais.

— Et alors ?

— C'est le nombre exact de mes villageois.

— Ce qui veut dire que nous n'avons pas le bon, observa Remo. Alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je pense que j'ai remarqué quelqu'un qui courait vers la route de l'Est. Tu n'aurais pas intercepté un faux Hollandais qui allait dans

cette direction ?

— Non.

— Alors je te suggère de prendre vite la route de l'Est si tu veux retrouver ton adversaire.

— Vous avez l'air bien pressé de me voir partir, fit Remo d'un ton soupçonneux.

— Je ne peux pas t'arrêter si tu meurs d'envie de te détruire, fit Chiun en haussant les épaules. Mais tu peux aussi m'aider à passer les villageois en revue. Peut-être que le Hollandais est parmi eux.

— À plus tard, fit Remo en prenant sa course.

— Je garderai ta femme et ton enfant pendant ta chasse ! lui lança Chiun, (ajoutant à voix basse : dont tu reviendras bredouille).

À Sinanju, les villageois se réveillaient et leur ressemblance au Hollandais s'effaçait peu à peu. Le Maître de Sinanju y vit le signe que le Hollandais avait réussi à s'échapper.

Chiun ramena les plus lents à la conscience en massant leurs cous. Ce geste accroissait l'afflux de sang et donc d'oxygène à leurs cerveaux et les réveillait plus vite qu'une piqûre de stimulant.

— Et si Remo ne revenait pas ? demanda Jilda qui le regardait faire, Freya à ses côtés. »

— Ne vous inquiétez pas, il reviendra, répondit Chiun distraitement.

— Pas s'il retrouve le Hollandais.

— Ça ne risque pas. J'ai dit à Remo que le Hollandais avait pris la route de l'Est. S'il décide de me croire il va la prendre et perdre son temps. S'il décide de ne pas me croire, il va prendre la route du Nord ou la route du Sud.

— Je comprends, fit Jilda, il n'y a qu'une chance sur trois que Remo ait pris la bonne route.

— Non, corrigea Chiun, il y a zéro chance sur trois : le Hollandais a pris le chemin de la grève.

— Mais pourquoi avez-vous envoyé Remo sur la mauvaise route ?

— Parce que j'ai mis vingt ans à le former et que je ne veux pas voir mes efforts anéantis en une seconde.

— Il saura que vous l'avez roulé.

— Remo a l'habitude d'être roulé. Si son esprit était aussi fort que son corps, il serait le plus grand Maître que Sinanju ait jamais eu.

— Mais nous ne serons pas tranquilles tant que le Hollandais vivra, observa Jilda.

Tout en réanimant son dernier villageois, Chiun hocha la tête.

— Je ne prétends pas avoir résolu le problème, j'ai seulement retardé une fin tragique.

Désormais seuls sur la place baignée de la lueur argentée de la lune, ils attendirent tous les trois le retour de Remo. Chiun prit une profonde inspiration d'air marin. Il le trouva froid et amer.

Quand Remo réapparut, il marchait les épaules basses.

— Il a disparu, annonça-t-il.

— Et c'est une mauvaise chose ? demanda Chiun.

— Il faut qu'on l'ait. Maintenant. On ne peut plus vivre avec sa menace suspendue sur nos têtes.

— Sur ta tête, Remo, pas sur la mienne, corrigea le vieil Oriental.

— Si je dois y passer pour qu'il disparaisse, je suis prêt.

— C'est tellement blanc, persifla Chiun. Foncer tête baissée sous le couperet plutôt que réfléchir pour trouver une solution aux problèmes. Mieux vaut se suicider que de vivre dans l'incertitude, hein ?

— Chiun, ce n'est pas ce que je veux dire et vous le savez bien.

— Ah ? Et qu'est-ce que c'est alors ? Tu ne peux pas tuer cet homme. Laisse-le sécher ses plaies. Il sait maintenant que tu es plus fort que lui. Peut-être ne reviendra-t-il plus jamais.

— Vous oubliez qu'il a tué Mah-Li.

— Et tu oublies la femme et l'enfant qui sont à côté de toi, maintenant, en vie.

— C'est bien pour ça que je dois en finir avec le Hollandais, contra Remo. Vous ne voyez pas ? Ils ne sont pas en sécurité tant qu'il est en vie. Alors je vais le traquer. Et vous, vous allez me dire quelle route il a prise, ou vais-je encore perdre un temps précieux ?

— Très bien, soupira Chiun, il a pris le chemin de la grève.

— Alors salut, fit Remo.

— Si c'est ton souhait, lui lança le vieil Oriental, mais tu vas manquer les funérailles. Après tout, quelle importance ? Un homme qui est obstiné à s'autodétruire au point de partir sans dire au revoir à son enfant unique peut bien aussi négliger de dire adieu à la femme qu'il a presque épousée. La femme qu'il prétendait aimer.

Remo se figea.

— Retardez les funérailles, lâcha-t-il sans se retourner.

— Les funérailles doivent avoir lieu le soir même de la mort : loi de Sinanju. Mais pars. Je dirai aux villageois que tu n'as pas voulu attendre parce que tu ne l'aimais pas vraiment. Ça fait des mois que je le dis et maintenant tu nous donnes la preuve que j'avais raison.

Remo se retourna. La détermination glissait de son visage.

— Vous avez toujours une réponse, hein ? fit-il amèrement.

— Non, répondit Chiun, lui tournant le dos, c'est toi qui as toujours un problème. Mais c'est ce que j'aime en toi. Ça rend la vie tellement plus intéressante. Et maintenant, allons enterrer notre morte.

CHAPITRE XXIX

La lumière froide de la lune délavait la scène des funérailles. Tout le village était en blanc, la couleur traditionnelle du deuil chez les Coréens. Les hommes portaient dans un palanquin le cercueil en bois de rose. Chiun et Remo marchaient devant, le reste du village derrière, balançant des encensoirs, aussi silencieux que les brumes de mer qui voletaient de la baie.

Jilda marchait en queue, les bras bandés, Freya à ses côtés.

La procession suivit le chemin de la grève jusqu'au cimetière bordé de grands pruniers où chaque villageois mort avait son petit tumulus marqué d'une pierre ou d'une colonne.

Là, au bord d'un trou fraîchement ouvert dans la terre, le palanquin fut déposé et le cercueil ouvert pour que les villageois puissent voir une dernière fois le visage de la défunte.

Le Maître de Sinanju observa son disciple quand ils refermèrent le couvercle du cercueil. Son visage était sans expression : ni choc, ni douleur, rien. Le front soucieux, Chiun s'avança pour parler aux villageois.

— Ne croyez pas que Mah-Li soit morte, fit-il en regardant Remo droit dans les yeux. Elle était une fleur dont l'arôme a parfumé nos vies, mais toute fleur se fane. Certaines par l'âge, d'autres la maladie, d'autres enfin par des actes cruels. Comme ici. Mais Mah-Li nous aura donné jusqu'au bout la grâce de sa beauté intacte et de son innocence. Je décrète que les générations suivantes, quand elles parleront d'elles, diront Mah-Li la Fleur.

Chiun s'arrêta. Tous les villageois pleuraient. Seul Remo restait de glace.

— Mais avant que Mah-Li ne repose dans sa dernière demeure, je vais demander à son bien-aimé, mon fils adoptif Remo, d'évoquer sa mémoire.

Remo s'avança comme un robot. Il posa ses yeux sur le cercueil et annonça d'une voix sourde :

— Il y a un an, j'ai pris l'engagement de protéger ce village et tous ses habitants. Ma promesse aujourd'hui est que l'homme qui a fait ça va le payer très cher. Dussè-je moi-même payer le prix fort.

Ébranlé par le ton de Remo, Chiun fit signe aux porteurs de laisser glisser le cercueil dans la tombe. Et l'on n'entendit plus bientôt que le bruit mou des mottes de terre retombant sur le bois de rose.

Chiun baissa la tête. Cette nuit avait un goût de fin de voyage et pas seulement celui de Mah-Li.



Remo prit le chemin de la grève. Le vent faisait claquer le fin coton de son costume de deuil. Il ne savait pas où il allait. Il marchait, c'est tout.

Ses pas le menèrent à la maison qu'il avait commencée et jamais finie. La porte béait comme une bouche édentée. Il y avait un trou, là où il était passé à travers la cloison et le toit manquait. Remo entra. L'intérieur n'était qu'un carré ouvert sur le ciel. Il s'assit et leva la tête. Au-dessus de lui les étoiles tournaient en guirlande. Jamais, au cours de toutes ses années en Amérique, Remo n'avait vu un si beau ciel de nuit. Sa beauté envoûtante lui donna envie de pleurer mais il savait que s'il versait des larmes, elles ne seraient pas un hommage à la beauté de la création mais un gémissement sur ses rêves brisés.

Le Maître de Sinanju était apparu à la porte. Il ne dit rien et Remo non plus. Ils restèrent ainsi, chacun conscient que l'autre savait.

Chiun rompit enfin le silence.

— C'est la coutume aux funérailles d'évoquer la mémoire de l'être aimé, pas de crier vengeance. Remo ne répondit pas.

Réalisant que son disciple n'allait pas saisir la perche, Chiun demanda, la voix radoucie.

— Que fais-tu ici, mon fils ?

Remo dut s'éclaircir la gorge. Quand ils sortirent enfin, ses mots étaient étranglés.

— J'essayais d'imaginer comment ça aurait été.

— Ah, fit Chiun.

— Les meubles, l'âtre, le lit. Tous les matins elle m'aurait réveillé d'un baiser. J'essaye d'imaginer les enfants que nous aurions pu avoir et vous savez quoi, Chiun ?

La voix de Remo s'était cassée.

— Quoi ?

— Eh bien je n’y arrive pas.

Les mots de Remo s’embouteillaient.

— Il n’y a rien à faire, je n’y arrive pas. J’y ai rêvé pendant un an, sans arrêt. Je savais exactement comment ça allait être, le goût, la chaleur, la paix, tout...

Remo enfouit ses bras dans ses mains. Chiun entra et alla s’asseoir en lotus devant son disciple. Il attendit.

— Pourquoi je n’y arrive pas, Chiun ? Hein, pourquoi je n’arrive pas à ramener le souvenir ?

— Parce que c’était juste un rêve.

Remo releva la tête et pour la première fois depuis les funérailles, son visage exprima une émotion et c’était l’angoisse.

— Chiun, j’allais refaire ma vie ici : plus de Smith, plus de tueries. Pourquoi n’ai-je pas droit au bonheur ?

— Remo, laisse-moi te dire quelque chose, fit le Maître de Sinanju d’une voix très douce. La vie, c’est la lutte. Tu crois que le bonheur pour quelqu’un comme toi, c’est de vivre bien tranquille au milieu d’un tas de bouseux ? Non. Pas toi. Pas moi. Pourquoi crois-tu que j’ai vécu en Amérique ces vingt dernières années ? Parce que j’aime respirer de l’air vicié ? Non. Vivre, c’est se battre. Continuer à exister c’est relever tous les défis qui se présentent.

— Ma vie est brisée, murmura Remo.

— Tu es le plus beau spécimen de bipède à fouler cette terre – après moi, bien sûr – et tu dis que ta vie est brisée. Remo, tu appartiens, non pas à moi, à Mah-Li ou même à Jilda et à Freya, mais à une destinée immense. Tu fais comme si ta vie finissait alors qu’elle vient juste de prendre son essor.

— Chiun, j’ai grandi dans un orphelinat. Mon rêve le plus cher c’était d’avoir une famille à moi. Je donnerais tout Sinanju pour une petite vie toute simple, une cabane avec sa clôture blanche, une femme et des enfants.

— Je me souviens quand je me suis marié, fit Chiun, moi aussi, j’avais les mêmes désirs. J’étais tout jeune et ma femme, bien que très belle le jour de nos noces, est devenue très vite très laide et très méchante. Je t’ai déjà parlé de ma femme ?

— Oui et je ne veux plus en entendre parler.

— Je vais t’en parler quand même. Dans le passé, je t’ai parlé des leçons des grands Maîtres de Sinanju, de Wang, de Kung, de Gi le Petit. Mais je ne t’ai jamais appris la grande leçon de Maître Chiun.

— Mais si, coupa amèrement Remo, je la connais par cœur : ne jamais accepter de chèques.

— Je ne relèverai pas, rétorqua Chiun.

Sa voix crissante avait baissé pour prendre le ton dramatique qu'il adoptait quand il racontait une histoire des Maîtres passés.

— Je t'ai toujours dit que ma femme étant stérile, j'avais été forcé d'entraîner Nuihc, le fils de mon beau-frère dans l'art de Sinanju.

— Ouais, coupa de nouveau Remo, et Nuihc s'est mis à son compte et n'a plus envoyé de tribut au village. Vous vous êtes retrouvé sans disciple, jusqu'à ce que Smith vous charge de me former. Et, bien que je sois un Blanc infoutu de tenir son coude correctement, nous avons quand même mis Nuihc hors d'état de nuire. Mais entre-temps il avait formé Purcell et nous avons de nouveau le problème d'un Maître renégat. Est-ce que j'ai oublié quelque chose ?

— Comme c'est bien dit, commenta Chiun aigrement. Mais je ne t'ai jamais raconté toute l'histoire. Quand j'avais mon propre fils. C'est cette histoire que je vais te raconter.

— Allez-y, je ne bouge pas d'ici, fit Remo d'un ton résigné mais le Maître de Sinanju y avait senti une pointe d'intérêt.

— Le fils qui m'était né, reprit Chiun, s'appelait Song. C'était un garçon magnifique, aux membres déliés, à la peau de pêche et aux yeux pétillants d'intelligence. J'en fis mon disciple, bien sûr et, les années passant, mon cœur se gonflait de fierté en voyant comme il apprenait vite, d'abord la respiration, puis les exercices de base. Plus il apprenait vite et plus je le poussais sur le chemin de la grandeur.

— Ça me rappelle quelque chose.

— Oh, ne crois pas que je t'ai entraîné durement. Je t'ai formé avec rigueur, mais rien en comparaison de mon fils. En fait, je l'ai poussé trop durement. Je ne l'ai jamais reconnu devant personne mais j'ai tué mon fils.

— Vous ? C'est horrible.

— Oh, je ne l'ai pas tué en le frappant. Je n'ai pas versé son sang de mes propres mains. Je l'ai tué par mon orgueil. C'était le premier jour du printemps, quand les petits paysans du village font voler leurs cerfs-volants pour saluer la nouvelle saison. Mon fils voulait jouer avec eux. Il n'avait que huit ans. J'ai cassé son cerf-volant pour le traîner devant le mont Paektusan. Et j'ai dit à mon fils : Si tu es vraiment le fils de ma femme, tu vas grimper le mont Paektusan en un seul jour. Et mon fils m'a répondu : Oh mon père, je ne peux. C'est trop haut et mes mains sont trop petites.

« Mais je lui ai dit : Maître Go a grimpé le mont Paektusan quand il avait neuf ans. Avant lui, aucun Maître n'a grimpé le mont Paektusan avant son douzième printemps. Je vois de la grandeur en toi et tu grimperas ce pic avant ton neuvième anniversaire. Commence maintenant. »

Le Maître de Sinanju défripa les plis de son kimono de deuil avant de reprendre.

— À contrecœur, mon fils se mit à grimper tandis que je m'asseyais dans la neige de printemps pour l'attendre. Je savais qu'il n'y arriverait pas à son premier essai mais j'étais déterminé à le faire réussir un jour, même s'il fallait l'amener pour cela tous les jours au pied du mont Paektusan, jusqu'à ce qu'il y arrive ou que les pluies d'été me ridiculisent.

— Il n'y arriva pas, devina Remo.

Chiun secoua la tête.

— Le premier jour, je l'ai vu grimper le flanc de la montagne jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point minuscule sur le grand glacier. Puis il a disparu dans les nuées du sommet. Il était monté très haut, car de temps en temps, des éboulements de neige m'indiquaient qu'il était presque au sommet. Je me souviens m'être senti un moment très fier. Mais le temps passa et mon fils ne redescendait toujours pas. Pourtant je ne bougeais pas : s'il avait grimpé seul, il devait redescendre seul. Le soleil se coucha sur ma fierté et il se releva le jour suivant sur un jeune homme borné – car j'étais jeune à l'époque – et furieux qui se mit à grimper rageusement la montagne, déterminé à le réprimander pour son manque de courage.

« Je l'ai découvert près du sommet, poursuivit Chiun d'une voix presque inaudible, fixant ses mains posées sur ses genoux. La dernière neige était tombée cette nuit-là et avait recouvert ses traces. Mon fils était tombé sur un affleurement rocheux et s'était fracassé le crâne. Il était mort depuis des heures mais il avait mis aussi des heures à mourir. Si j'avais été moins obstiné, je l'aurais peut-être découvert à temps.

« J'ai redescendu son corps à sa mère et de ce jour-là, elle n'a plus jamais eu un mot poli pour moi. Elle ne m'a pas non plus laissé la pénétrer pour que je puisse avoir un nouveau fils et une possibilité de rachat. Avec le temps, elle est devenue stérile, comme je te l'avais raconté mais, en vérité, elle ne voulait plus me donner d'enfant.

— Pourquoi n'avez-vous pas divorcé pour vous remarier ? demanda Remo au bout d'un silence.

— À Sinanju, on se marie pour la vie.

— La vie, c'est de la merde parfois.

— Quand tu seras Maître, tu pourras écrire ça dans les Chroniques de Sinanju, si tu veux, mais il y a des pensées plus profondes.

— C'est ce que je ressens.

— Qu'est-ce que tu ressens ?

— Je viens de perdre ma fiancée et la femme qui a enfanté ma fille a peur d'être à mes côtés.

— Alors tu vas chercher à assouvir ta vengeance ? Même si ça te coûte la vie ?

— Qu'est-ce que j'ai d'autre ?

— Moi.

— Quoi ?

— Oui, moi, fit Chiun en scrutant le visage de Remo. Ne suis-je donc rien pour toi que tu veuilles te suicider et priver un vieil homme de sa dernière chance de rachat ?

— Je ne vous dois rien, gronda Remo, surtout après ce que vous avez fait à mon mariage.

— Je t'ai sauvé de l'horreur. Si tu avais épousé Mah-Li, c'est le Hollandais qui se serait révélé à toi au moment de la plus grande intimité.

— Vous ne saviez pas que c'était Purcell. Ne vous vantez pas de ce que vous avez fait ! cria Remo.

Chiun sourit intérieurement. De la colère. Tant mieux. C'était le signe que Remo sortait de sa dépression.

— Je ne peux pas prétendre que je savais, reconnut le vieil Oriental, mais le bien qui en a résulté est quand même là.

— Vous vous arrangez toujours pour tout tourner à votre avantage, fit Remo d'une voix lointaine.

— C'est vrai, admit Chiun. Après la mort de mon fils, j'ai appris à transformer les défaites en victoires, les erreurs en contretemps.

— Je me suis souvent demandé pourquoi vous agissiez comme ça.

— Parce que je suis Chiun. Mais ne crois pas que j'ai agi par égoïsme, même si je n'étais pas au courant pour le Hollandais.

— Et nous y voilà encore, railla amèrement Remo, Maître Chiun va maintenant tout nous expliquer. D'accord, Chiun, racontez-moi donc comment vous avez détruit mon mariage pour mon bien. Mais appliquez-vous, parce que si vous n'arrivez pas à me convaincre, je

partirai d'ici et vous ne me reverrez plus jamais. Vous m'entendez bien ? On se sépare.

Chiun se redressa jusqu'à ce que son lotus soit parfait, la colonne vertébrale en ligne avec le bassin, la tête exactement posée sur la première cervicale.

— Tu te souviens, il y a un an quand tu m'as ramené à Sinanju ?

— Vous étiez malade. Ou vous faisiez semblant. Une combine pour m'entraîner ici.

— Semblant ou pas, tu croyais que j'étais mourant et tu es allé chercher du réconfort. Tu te souviens de ta première rencontre avec Mah-Li ?

— Elle portait un voile pour cacher son visage parce que tous les villageois pensaient qu'elle était laide. Ils l'appelaient Mah-Li la Bête. Elle était superbe, mais d'après les critères de Sinanju, elle était affreuse.

— Et quand es-tu tombé amoureux d'elle ?

— Ce fut le coup de foudre.

— Sans même voir son visage ?

— Je ne sais pas, il y avait sa voix, la façon dont elle me faisait me sentir bien en sa présence. Nous nous comprenions. Nous étions des orphelins tous les deux. Nous étions seuls.

— Justement.

— Justement quoi ?

— Tu te sentais seul. Tu croyais que le Maître de Sinanju, la seule personne à laquelle tu tenais dans la vie, était en train de mourir. Tu t'es reporté sur la première personne qui a pu remplir le vide de ton existence.

— Ne dites pas que je ne l'aimais pas. Ça vaudrait mieux.

— Je ne dis pas ça. L'amour s'apprend. Le coup de foudre est une notion occidentale. La rationalisation d'une pulsion nécessaire mais souvent peu pratique. Pendant combien de temps as-tu connu Mah-Li ?

— Je ne sais pas. Quelques semaines.

— Moins d'un mois. Dès le premier jour, tu m'as demandé de bénir votre union. Et pourtant, quand je suis parti de Sinanju sans prévenir, tu as suivi mes traces jusqu'en Amérique. Et quand je t'ai annoncé que je restais un an là-bas, qu'as-tu fait ? Tu es retourné voir ta bien-aimée ? Non, tu as choisi de rester avec moi.

— Je me faisais du souci pour vous, mais je pensais sans arrêt à Mah-Li.

— Tu lui as dit de venir te rejoindre ?

— Non, je voulais l'épouser à Sinanju. Je l'aimais !

— Tu *commençais* à l'aimer. Tu projetais sur elle ton rêve de bonheur. Mais, en vérité, tu la connaissais à peine. C'est pour ça que tu n'as pas pleuré à ses funérailles. Je t'ai observé Remo, il n'y avait pas de larmes. De la colère, oui, mais pas de deuil profond. C'était presque une étrangère pour toi. Nie-le si tu l'oses.

— Et vous croyez que ça vous donnait le droit de foutre mon mariage en l'air ? Salut.

Remo se leva et marcha vers la porte, mais les mots de Chiun l'arrêtèrent.

— Il fallait que tu voies cette enfant d'abord. Il fallait que tu pèses d'abord la réalité de cette vie que tu avais fait venir au monde en regard du fantasme que tu poursuivais.

Remo restait figé à la porte. Chiun continua :

— L'amour entre toi et Jilda de Lakluun a déjà été victime du Hollandais. Tu crois que de te cacher à Sinanju aurait mis Mah-Li à l'abri de sa folie meurtrière ? Tu as appris ta leçon de la façon la plus amère. Tout comme j'ai appris la mienne bien avant que tu ne sois né.

— Dès que Jilda est réapparue, tous m'est revenu, reconnu Remo d'une voix faible.

— Parce que maintenant elle représente ton rêve. Et peux-tu me dire qui de ces deux femmes tu aimes le plus ?

Remo secoua la tête.

— Je pensais juste tout haut. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Il faut que je mette de l'ordre dans ma tête. J'ai des décisions à prendre.

— C'est vrai, fit Chiun en se levant. Tu as beaucoup de décisions à prendre. Vivre ou mourir. Être un père ou fuir ta paternité. Continuer à être mon disciple ou prendre ton propre chemin. Mais quelque soit ton choix, Remo, il faudra que tu traverses la merde. C'est la vie.

Chiun sortit dans la nuit froide.

— Je rentre à la maison, fit-il d'un ton solennel. Si tu veux, tu peux venir avec moi. Là-bas au moins, il y aura du feu.

— Je préfère rester ici, répondit Remo, fixant la maison qui était tout ce qu'il possédait au monde.

— N'oublie pas que tes décisions n'affectent pas que toi. Si tu fais

le mauvais choix la petite Freya sera orpheline et moi, je serais un vieil homme désespéré, de nouveau assis au pied du mont Paektusan, entêté et sans enfant.

— Je vous ferai savoir, Petit Père, fit doucement Remo. Vous savez ce qui me fait le plus mal ? C'est que la dernière fois que j'ai vu Man-Li, ce n'était pas elle, mais ce fumier de Purcell.

— Et moi, j'agonisais mon fils en pensée pour son échec alors qu'il était déjà mort.

Et Chiun s'enfonça dans la nuit, content que Remo l'ait quand même appelé « Petit Père ». Ça faisait du bien, même après toutes ces années.

Remo regarda partir le Maître de Sinanju puis reporta son attention sur sa maison. Il l'avait construite à mains nues, fendant le bambou avec ses ongles pour en faire un plancher. Ce n'était qu'une coquille. « Comme ma vie jusqu'à maintenant », pensa Remo amèrement.

Il donna un coup de pied dans un des murs. La paroi vibra avant de s'abattre mollement. Puis Remo passa aux murs suivants, arracha le plancher, envoyant voler très haut des débris de bambous. L'un après l'autre, ils allèrent s'écraser dans les eaux glacées de la baie de Corée Occidentale et dérivèrent comme les débris d'un rêve. Son rêve.

Quand il eut fini, Remo se tint sur la terre nue. La maison avait cessé d'exister. C'est alors que montèrent les larmes. Et qu'il s'écroula au sol en sanglots.

Quand ils se furent taris, Remo se leva et piétina le sol jusqu'à ce que plus rien ne montre qu'un rêve avait été bâti à cet endroit.

Puis il prit le chemin de grève jusqu'au village. Désormais, tout était clair.

CHAPITRE XXX

À son lever, le soleil trouva le Maître de Sinanju en train de remplir un nouveau rouleau. Le vieil Oriental entendit Remo Williams qui montait la colline et, remarquant son pas ferme et décidé, poursuivit ses écritures.

— J’ai décidé, annonça Remo en poussant la porte.

— Je sais, fit le vieil Oriental sans se détourner de sa calligraphie.

— Je retourne en Amérique.

— Je sais, répéta Chiun.

— Comment ça ? Comment pouvez-vous savoir ?

— Je le sais depuis un an.

— À d’autres, fit Remo, ne me faites pas le coup de la sagesse orientale !

— Tu te souviens quand, l’an dernier, tu m’as dérangé dans ma méditation pour me dire que tu avais de grands projets pour Sinanju ? Tu voulais installer l’eau, l’électricité et même les... toilettes.

— Nous avons plein d’or. On peut se le permettre.

— Pendant des milliers d’années, le village de Sinanju a été considéré comme la perle de l’Asie, récita Chiun. Longtemps avant que l’Amérique n’existe, des hommes sont venus ici à la recherche de pouvoir, d’or et de pierreries. Et tout ce qu’ils découvriraient était ce petit village de pêcheurs où les hommes ne pêchaient pas et les femmes étaient quelconques. Et ils continuaient leur chemin, convaincus que la légende était fausse ou que Sinanju était plus loin. Et c’est ainsi que mon peuple et mon trésor sont restés à l’abri pendant des siècles.

— Merci pour la leçon d’histoire mais ça n’explique pas pourquoi vous saviez déjà, il y a un an, que j’allais retourner en Amérique.

— Parce que rien qu’en manifestant l’intérêt pour ce prétendu progrès, tu montrais que tu avais déjà la nostalgie de ton pays. C’était ton intention, que tu le saches ou pas, de refaire ce village à l’image de la ville de ton enfance, Newark, au New Jersey.

Le nez de Chiun se pinça de dégoût.

— Newark, New Jersey : s’il y a bien un endroit sur terre encore

moins attirant que mon petit village, c'est bien là.

Remo réfléchit, haussa les épaules.

— C'est le progrès, fit-il enfin.

— Je ne ferai pas un débat là-dessus. Tu veux retourner en Amérique. C'est tout ?

— Le Hollandais a dit qu'il avait tué Smith. Je veux savoir si c'est vrai. Je le traînerai devant la justice américaine.

— La justice de Sinanju est plus absolue.

— Je ne le tuerai que si je n'ai pas d'autre choix.

— Pourquoi ne t'installes-tu pas confortablement et puis tu te coupes la gorge ? Ta destinée est liée à celle du Hollandais, et il mourra à son tour. Cela t'évitera un long voyage pour ne pas parler du prix du billet.

— Après m'être occupé du Hollandais, je demanderai Jilda en mariage, répondit Remo.

— J'ai des doutes là-dessus. Même une femme blanche ne se marie pas avec un mort !

— Bon, je pars en Amérique. Vous pouvez venir, si vous voulez.

— Pourquoi ? Pour te voir le tuer et en mourir ?

— Bon, si vous ne voulez pas venir...

— Je n'ai pas dit cela. C'était une question rhétorique, fit Chiun rapidement.

— Alors vous venez ? demanda Remo, le visage soudain éclairé.

— Seulement pour voir si Smith est bien mort. C'est un détail mais nécessaire pour pouvoir clore les Chroniques de mon service en Amérique.

Remo fit semblant de s'absorber dans la contemplation d'un tapis persan pendu au mur pour que Chiun ne voie pas son soulagement.

— Mais j'ai une autre raison plus importante, continua Chiun.

— Ah ouais, laquelle ?

— Tu es un orphelin.

— Et alors ?

— Et alors, qui d'autre que moi va enterrer ta misérable carcasse quand tu auras détruit ta vie ?

— Ah, fit Remo. (Puis, après un silence, il reprit.) J'aimerais partir le plus vite possible.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ? demanda Chiun d'un air distrait.

— Vous n'avez pas de bagages à faire ?

— Ça fait un an que mes bagages sont prêts. Ils attendaient ta décision. Tu trouveras mes malles dans le débarras. Si tu veux bien avoir l'obligeance de les amener à la sortie du village. Un hélicoptère de Pyongyang est déjà en chemin et j'ai payé deux billets d'avion de ma poche. Première classe pour moi, économie pour toi.

— Balivernes ! fit Remo. Même vous, vous ne pouviez être, sûr...

C'est alors qu'il entendit le wouf-wouf de l'hélicoptère qui s'approchait.

— Tu ferais mieux de te dépêcher, conseilla Chiun en mettant un gros pâté en guise de point final à son manuscrit, j'ai loué l'hélicoptère à l'heure.

Tous les gens du village étaient venus pour assister au départ du Maître de Sinanju. Le vent soulevé par les pales fouettaient leurs visages graves.

— N'aie pas peur, ô mon peuple, fit Chiun, juché sur le marchepied de l'hélicoptère, car je serai rentré plus tôt que vous pensez. Et en attendant, mon fidèle Pullyang dirigera le village.

Remo acheva de charger les malles dans la soute de l'hélicoptère puis se retourna pour chercher Jilda du regard. Il l'aperçut, un peu à l'écart, tenant la petite main de Freya. Les pales de l'hélico se mirent à tourner plus vite.

— Viens, Remo, lança Chiun en montant à l'intérieur.

— Attendez un instant, fit Remo en se dirigeant vers Jilda.

— Je dois partir, expliqua Remo quand il arriva à sa hauteur, mais je vais revenir. Tu veux m'attendre ?

— Où vas-tu Remo ?

— En Amérique. Pour éliminer la menace du Hollandais une bonne fois pour toutes.

— Remo ! Dépêche-toi ! bougonna le vieil Oriental. Le compteur tourne.

Remo l'ignora, tout à Jilda.

— Il faut que je parte. Attends-moi je t'en prie.

— Je ne crois pas, Remo, je ne crois même pas que tu reviennes.

— Écoute, je te promets de revenir.

— Ici, je ne suis pas à ma place et toi non plus.

— Remo ! hurla Chiun.

Le ton montait.

— J'arrive ! lança Remo. Le battement des pales s'accéléra, soulevant la cape de Jilda.

— Écoute, si tu ne veux pas m'attendre, viens avec moi.

— Ça, non !

— Alors retrouve-moi en Amérique. On pourra parler.

— Tu t'en vas, papa ? demanda la petite Freya.

— Il faut bien, fit Remo en la prenant dans ses bras.

La petite se mit à pleurer.

— Je voulais que tu voies mon poney. Je ne veux pas que tu partes.

— Tu peux bien me retrouver en Amérique, plaida Remo. Ça ne t'engage pas.

— J'y réfléchirai, promit Jilda.

— C'est déjà ça, fit Remo.

Remo reposa sa fille et s'agenouilla à côté d'elle.

— Ton papa va te montrer comment n'avoir jamais peur, promit Remo en lui essuyant une larme du doigt.

Puis à voix basse il lui apprit comment respirer. L'enfant cessa de pleurer et son visage redevint lumineux et rayonnant.

Jilda eut un sourire et embrassa Remo lentement, presque maladroitement, tenant ses bras bandés loin de leurs corps.

— En Amérique, fit Remo.

Et il chuchota où et quand à son oreille.

— Peut-être, sourit Jilda.

Puis, marchant à reculons parce qu'il voulait garder leur image jusqu'au dernier moment, Remo atteint l'hélicoptère.

Il prit place à côté de Chiun et agita la main par la portière ouverte. Jilda et Freya continuèrent à lui faire des signes longtemps après qu'ils ne furent plus que des points qui s'estompaient entre les roues de l'hélicoptère.

— Qu'est-ce que tu faisais avec cet enfant ? demanda Chiun en tirant son manuscrit de son kimono.

— Je montrais à Freya comment ne pas avoir peur.

— Tu lui montrais les éléments de base de la respiration de Sinanju. Tu perdais ton temps.

— Comment pouvez-vous dire ça ?

— Parce que les femmes ne savent pas respirer. Et ne sauront jamais, affirma Chiun en déroulant son parchemin.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Remo.

— Dis-le-moi, instructeur de femelles.

— On dirait un rouleau. Ruban bleu. Un faire-part de naissance ?

— Tu as l'esprit d'une sauterelle, fit Chiun en se mettant à écrire.

— Rapide et qui saute haut ?

— Partout dans la forêt, continua Chiun d'un air absent, et qui atterrit rarement à la bonne place.

CHAPITRE XXXI

Il garda son contrôle jusqu'à ce qu'il arrive au petit village de pêcheurs. Il ne savait pas comment il s'appelait, seulement qu'il était au sud du trente-huitième parallèle et, par conséquent, en Corée du Sud.

Le village lui rappela Sinanju et, parce qu'elle avait été contenue trop longtemps, la bête jaillit de sa cage.

Le village prit feu. Toutes les huttes à la fois. Les gens se mirent à fuir en poussant des cris. Eux aussi prirent feu. Les flammes étaient bleues. De jolies flammes. Les chairs aussi, qui brûlaient sous les flammes, étaient jolies. Puis elles se tordirent, noircirent et glissèrent des os tandis que les malheureux paysans roulaient dans la poussière dans un effort dérisoire pour sauver leurs corps calcinés.

Une fois la bête repue, le Hollandais reprit sa lente marche vers Séoul.

Dans la capitale de la Corée du Sud, il acheta une paire de lunettes de soleil enveloppantes et un Walkman Sony. Il acheta aussi un pinceau et une boîte de peinture noire. Et la cassette de musique rock la plus hard qu'il puisse trouver.

Il paya son billet d'avion avec une carte qui était une illusion et passa la douane avec un passeport qui était le produit de son imagination. Tout le monde le voyait comme un homme d'affaires américain passablement enveloppé, vêtu d'un costume d'alpaga gris.

Dans les toilettes de l'aéroport, il peint l'intérieur de ses lunettes en noir.

Dès que l'avion décolla, le Hollandais mit ses lunettes et, bien que ce fut interdit par les compagnies d'aviation, son Walkman sur ses oreilles. Il espérait que le son de la musique et les lunettes peintes comme des œillères tiendraient la bête en laisse. Juste assez longtemps pour qu'il atteigne l'Amérique.

Là, il pourrait se remettre à tuer.

Parce que c'est tout ce qui lui restait.

CHAPITRE XXXII

Le Président des États-Unis ne s'était jamais senti aussi impuissant. Les murs du bureau ovale semblaient l'écraser de leurs dorures. Et pourtant, en tant que commandant en chef des forces armées et de l'immense appareil de renseignements des États-Unis d'Amérique, il aurait dû pouvoir trouver les réponses dont il avait si désespérément besoin.

La CIA l'avait assuré qu'il n'avait jamais détaché un agent spécial pour protéger le vice-président. De même pour la DIA et le FBI. Pas plus que le NSA [10] – et ça lui avait coûté de demander – ou le Secret Service.

Quant au gouverneur Michael « Prince » Princippi, il refusait toujours toute protection. Pour un homme qui venait d'échapper à un attentat, il manifestait une ahurissante sérénité.

En désespoir de cause, le Président avait appelé le docteur Harold W. Smith. Pour la première fois, Smith n'avait pas pris le téléphone rouge.

Aussi était-il assis dans le bureau le plus solitaire de l'histoire, essayant de comprendre ce qui s'était passé.

Il disposait quand même d'un élément, grâce au Secret Service qui avait interrogé les membres survivants des Eastie Goombahs. Selon eux, leur chef s'était vanté d'être payé pour assassiner le gouverneur Michael « Prince » Princippi. Il y avait donc un complot. Mais qui était derrière ? À qui profitait le crime ?

Plus le Président fouillait les hypothèses et plus, un nom revenait sans cesse.

Celui du docteur Harold W. Smith. Peut-être était-ce la raison de la disparition de Smith ? Il avait pris la fuite après avoir échoué. Si seulement, on arrivait à le prouver...



Le docteur Harold W. Smith respirait.

Tout juste et c'est tout ce qu'il arrivait encore à faire.

Il était maintenu en vie par intraveineuses mais ses pupilles réagissaient à peine à la lumière.

Pensif, le docteur Martin Kimble examina le panneau accroché au pied de son lit. La courbe était complètement plate. Le cœur battait encore, si l'on pouvait appeler battement la pulsation au ralenti qu'effectuait le muscle toutes les vingt minutes. Les poumons fonctionnaient peut-être encore mais c'était impossible à dire. C'était incompréhensible : l'homme avait été découvert dans cet état à son bureau, inanimé mais sans aucun signe de traumatisme, de violence ou d'empoisonnement. Depuis, il était maintenu en vie sous perfusion. Comme un légume.

C'est ce que le docteur avait expliqué à la pauvre madame Smith en la renvoyant chez elle.

Un souffle d'air ammoniaqué venu de la porte lui fit tourner la tête et il vit avec stupeur un vieil Oriental passer devant lui dans un vol de soie bleue.

— Ce n'est plus l'heure des visites ! lança le docteur d'un ton pincé.

— Je ne visite pas, fit le vieil Oriental d'une voix crissante, je suis le médecin personnel de Smith.

— Ah, madame Smith ne m'a pas parlé de vous. Vous êtes le docteur... ?

— Docteur Chiun. Je viens juste de rentrer de Corée, mon pays natal, où j'ai soigné un grand brûlé.

— J'imagine que vous avez des papiers, suggéra le docteur qui savait que le tiers-monde produisait à la pelle des médecins de troisième ordre.

— Je me porte garant de lui, fit une voix froide depuis la porte.

Le docteur Kimble découvrit un homme mince en T-shirt blanc et pantalons noirs.

— Et vous ? Qui êtes-vous ?

— L'assistant personnel du docteur Chiun. Vous pouvez m'appeler Remo.

— Je vais devoir vous demander de me suivre tous les deux. Nous avons nos procédures concernant les intervenants extérieurs.

— Pas le temps, fit Remo, saisissant le médecin par le bras.

L'homme lui toucha à peine le coude mais les fourmillements

remontèrent immédiatement le bras, s'étalèrent dans la poitrine et, passant le cou, envahirent le cerveau. Le docteur Kimble savait bien qu'il était impossible de sentir des fourmillements dans le cerveau, mais pourtant ils étaient bien là. En plus, sa vision commençait à s'obscurcir.

Quand l'homme nommé Remo le lâcha, le docteur Kimble se retrouva à quatre pattes. Mais il pouvait voir de nouveau.

— Parlez-nous de Smith, intima Remo.

Le docteur Kimble ouvrit la bouche mais le petit Oriental, qui tournait déjà autour de son patient, l'interrompit.

— Laisse tomber ce charlatan. Regarde ce qu'il a fait à Smith. Truffé de seringues et attaché à des machines. Où sont les sangsues ? Je m'étonne qu'il n'ait pas collé des sangsues au bras de Smith pour sucer son reste de vitalité.

— Petit Père, on n'utilise plus de sangsues depuis des siècles.

— En fait, elles reviennent à la mode, souffla le docteur Kimble, se remettant péniblement sur pied.

Il se sentait dans les vapes et chercha un masque à oxygène. Quand il en trouva un, il le mit sur son nez et inhala profondément, sans perdre une miette de la scène.

Le docteur Chiun tournait autour du lit, examinant Smith d'un œil critique.

— Il est comme ça depuis quatre jours, l'informa le docteur Kimble.

Docteur Chiun hocha silencieusement la tête.

— Il n'y a pas de trace de blessure, ajouta Kimble.

— Faux, contra Chiun pointant un ongle incroyablement long sur le front de Smith. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Étreignant toujours son masque à oxygène, le docteur Kimble se pencha. Il découvrit, en plein milieu du front de Smith une petite marque pourpre.

— Une tache de vin, diagnostiqua le docteur Kimble. Sûrement une marque de naissance.

— Vous vous dites médecin et vous êtes incapable de reconnaître une inflammation du troisième œil ? siffla Chiun tout en palpant les tempes de Smith.

— Troisième œil ? C'est du charabia New Âge.

Les yeux fermés de concentration, Chiun massait maintenant le

front cendreuse de son patient.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Kimble à Remo.

— Je teste son *kotdi*, expliqua Chiun en rouvrant les yeux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kimble, les yeux ronds.

— Le *kotdi*, c'est comme un interrupteur de télévision. Quand il est correctement enfoncé, la personne est mise hors tension. Comme Smith.

— Mise hors tension ! C'est ridicule ! bégaya le docteur Kimble.

— Remo va vous faire une démonstration.

Remo se pencha et frappa le front du docteur en son centre exact. Les yeux de Kimble se révoltèrent et il s'écroula comme un sac.

— Qu'est-ce que j'en fais ? demanda Remo en le rattrapant :

— Rebranche-le si tu veux.

Remo tâta le front du docteur et tapa une fois.

Kimble se remit sur pied, rectifiant sa blouse blanche.

— J'étais où ?

— Hors tension, lui annonça Chiun d'un ton distrait.

Puis Remo se rapprocha de Chiun.

— Comment est-il ?

— Affreux. Son harmonie intérieure est complètement partie. Je crains un dommage irréversible.

— On ne peut pas laisser Smith mourir, s'insurgea Remo. Il faut que vous fassiez quelque chose.

— Je ne parlais pas de Smith, fit Chiun en sortant les tubes des bras du chef de CURE. Smith ira bien. Je parlais du Hollandais. Regarde comme il a appuyé sur le *kotdi*.

— Trop fort ?

— Pas assez. Il voulait donner un coup fatal, miséricordieux. J'ai déjà remarqué les premiers symptômes à Sinanju mais maintenant j'en suis sûr. Le coup qu'il a administré à Mah-Li était imparfait, lui aussi. Tu te souviens de la larme de sang ?

— Oh, fit Remo, et Smith ?

Chiun plaça son index sur la marque pourpre au front de Smith et pressa légèrement. Les yeux se rouvrirent instantanément. Comme sous l'effet d'un ressort.

— Maître de Sinanju ? fit-il d'une voix claire.

Il essaya de se relever mais Chiun le recoucha d'une main ferme.

— Tout va bien, ô Empereur, grâce à votre fidèle serviteur.

— Le Hollandais !

— Nous savons, intervint Remo. Il était derrière tout ça.

— Chut, intima Smith en montrant de l'œil le docteur Kimble.

Dans son coin, le médecin se tâta le crâne.

— Ainsi le Hollandais était, derrière tous les attentats, fit Smith en s'asseyant dans le lit. Son visage reprenait de la couleur. Et Adonis et le Ninja étaient des imposteurs.

— C'était encore lui, intervint Remo. Et il nous a suivis jusqu'à Sinanju. Mais il s'en est sorti et je dois lui régler son compte.

— Où est-il maintenant ? s'inquiéta Smith.

— Je ne sais pas.

— Et les candidats présidentiels ? Sont-ils en sécurité ?

— Oui, fit Remo.

— Non, fit Chiun.

— Non ? s'étonna Remo.

— Non, répéta Chiun d'une voix ferme. La raison du Hollandais chancelle. Il avait commencé à attaquer ces politiciens pour nous faire du tort et nous obliger à retourner dans notre village en pleine déconfiture. C'est là qu'il voulait achever sa vengeance. Mais maintenant qu'il a échoué, il est revenu en Amérique pour accomplir les meurtres.

— Pourquoi ? s'étonna Remo, il se fout des élections.

— Il est comme un scorpion blessé. Il a toujours été poussé à tuer. Il a peur de toi, veut être mon disciple et pense qu'il a tué Smith. Il frappera ceux que nous étions chargés de protéger. C'est sa seule façon de faire encore mal sans s'exposer à une confrontation directe qu'il sait ne pas pouvoir gagner.

— Je n'arrive pas y croire, fit Remo.

— Mais moi si, intervint Smith, ou en tout cas, je ne peux prendre le risque que Chiun ait raison. J'ai besoin de votre aide, à vous deux.

— J'ai un compte personnel à régler avec le Hollandais, grinça Remo, vous pouvez compter sur moi.

— Mais pas moi, fit Chiun donnant un coup discret dans le tibia de

Remo.

— Aïe, gémit Remo.

— Je peux néanmoins être convaincu de reprendre du service, reprit Chiun d'un ton patelin.

— Tant mieux, fit Smith. Bien entendu, je suis tout à fait prêt à signer un contrat sur les bases que nous avons discutées antérieurement.

— Oui, mais pas moi.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez déchiré le contrat.

— Rédigez-en un autre.

— Ça prendrait plusieurs jours, car je suis vieux et ma mémoire faiblit. Il se pourrait que je sois obligé de rouvrir les négociations pour rafraîchir mon esprit fatigué.

— Mais que faire alors ? s'inquiéta Smith. Nous ne pouvons attendre aussi longtemps. Le Hollandais peut frapper d'un moment à l'autre.

— Il se trouve que, prévenant vos désirs, j'ai pris la liberté de préparer un nouveau contrat, sourit Chiun en sortant un rouleau enrubanné de bleu.

Il le déroula et le présenta à Smith. Celui-ci le prit et cligna des yeux.

— Je n'y vois rien. Ah, bien sûr, mes lunettes. Où sont-elles ?

Se souvenant qu'il les avait ramassées, Remo les sortit de sa poche et les posa devant les yeux vitreux du directeur de CURE.

— Le Hollandais les avait amenées à Sinanju comme preuve qu'il vous avait tués, expliqua Remo.

— C'est encore pire, gémit Smith. Je n'y vois absolument rien.

— Oh comme c'est dommage, déplora Chiun. Je ne sais pas quoi faire. On pourrait attendre que vous ayez de nouvelles lunettes mais j'ai peur pour la vie des candidats.

— Quels sont les termes ? soupira Smith.

— Excellents. Je suis certain que vous les trouverez agréables. Vous n'avez qu'à signer maintenant et les lire ensuite.

— C'est très irrégulier, fit Smith, hésitant.

— L'époque est très irrégulière, l'encouragea Chiun.

— Bon d'accord, concéda le directeur de CURE à regret. Il y a une chance pour que CURE soit « terminée » après les élections de toute façon. Alors pour quelques mois...

— Parfait, approuva Chiun, sortant une plume d'oie d'une de ses manches.

Une bouteille d'encre apparut de l'autre manche. Il la dévissa.

Smith prit la plume, la trempa dans la bouteille et signa avec un gros soupir.

— Vous ne regretterez pas, promit Chiun, récupérant plume et bouteille.

— J'espère bien que non, fit Smith, ajustant sans succès ses lunettes – il ne voyait toujours rien. Votre première tâche sera de protéger les candidats.

— Tout de suite, fit Chiun.

— Une dernière chose avant que vous partiez, fit Smith. Je dois prendre contact avec le Président le plus tôt possible. Pourriez-vous aller dans mon bureau et me ramener ma serviette ?

— Elle est déjà ici, fit Remo, produisant une vieille serviette de cuir. On est passés par Folcroft. Votre secrétaire nous a dit que vous étiez à l'hôpital. Je me suis dit que vous en auriez peut-être besoin.

— Bonne initiative, approuva Remo.

— En fait, c'était mon idée, Empereur Smith, intervint Chiun. Remo a juste porté la serviette.

— Oui, fit distraitement Smith, ouvrant sa vieille serviette.

À l'intérieur un ordinateur portable Zenith flambant neuf brilla sous les néons de la chambre d'hôpital. Il décrocha le téléphone portable intégré au modem interne.

— Je dois parler seul à seul avec le Président, fit Smith, pourriez-vous me débarrasser de ce docteur en sortant ?

— Bien sûr, fit Chiun. Remo ! commanda-t-il en claquant dans ses doigts.

À contrecœur, Remo emporta le médecin dans le couloir, le temps qu'il réalise, l'enferma dans le premier placard à balais.

— Je suis inquiet pour Smitty, confessa-t-il en rattrapant Chiun devant l'ascenseur.

— Il s'en sortira.

— Je parle de sa vision. Il a l'air presque aveugle.

— Je suis sûr qu'il s'en remettra. Parfois quand le *kotdi* est mal manipulé, la vision met un certain temps à revenir.

— C'est curieux, le docteur n'a pas eu ce problème quand je l'ai ranimé.

— Tu n'es pas vieux et faible comme moi.

— Et je n'avais pas non plus de contrat à faire signer, sans le faire lire, ajouta Remo, entrant dans l'ascenseur.

— Ça aussi, sourit Chiun tandis que les portes se refermaient sur eux.



Le Président entendit sonner le téléphone dans son bureau ovale.

Il se mit à courir dans le couloir, les agents du Secret Service sur les talons.

— Restez là, aboya-t-il, je reviens tout de suite. Diarrhée.

La meute s'immobilisa. Arrivé dans sa chambre à coucher, le Président arracha le combiné.

— Oui ? lança-t-il d'une voix essoufflée.

— Smith à l'appareil.

— Où étiez-vous ? Ça fait quatre jours que j'essaye de vous joindre.

— J'étais hors circuit, désolé, mais je peux, sans entrer dans les détails, éclaircir toute l'affaire.

— C'est les détails qui m'intéressent, rappela durement le Président.

— Ça prendrait trop de temps et vous n'arriveriez pas à y croire.

— Bon, passons aux grandes lignes alors.

— J'ai identifié la force derrière les tentatives d'attentat. L'homme qui se fait appeler Tulipe est en fait une force ennemie que mon agence a déjà combattue dans le passé. Sa motivation était la vengeance contre mon bras armé. Il a échoué mais j'ai de bonnes raisons de croire qu'il est de retour dans le pays et qu'il va essayer d'achever ses assassinats.

— Je vais faire doubler la sécurité autour des candidats présidentiels.

— Non, retirez-les. Mon agent spécial est sur place. Je t'ai engagé pour une année supplémentaire.

— Et ses archives personnelles ?

— Vous voulez dire ses Chroniques ?

La voix de Smith avait perdu de sa superbe.

— Oui, j'avais indiqué que leur destruction devait être une des clauses du nouveau contrat.

— C'est vrai, vous avez raison. J'avais oublié. J'ai été très malade. Je ne sais pas comment j'ai pu oublier ce détail.

— Bon, alors quels sont les détails de ce contrat ? reprit le Président.

— Comme vous le savez, rappela sèchement Smith, j'ai complète latitude pour définir nos obligations contractuelles.

— Je ne vous demande pas de pouvoir de veto, coupa le Président, mais je veux savoir quelles garanties vous avez prises pour que ça ne se reproduise plus.

— Je vous en reparlerai, monsieur le Président, mais vous pouvez être certain que cette situation ne se reproduira plus.

— D'accord, ronchonna le Président sans enthousiasme. Autre chose ? Ou vous ne pouvez rien me dire ?

— Les deux gardes du corps : cet Adonis et le Ninja, je les ai identifiés. Ils sont tous les deux ce Tulipe. Et c'est également lui qui a engagé tous les tueurs qui ont participé aux attentats.

— D'après mes informations, l'un était un grand Américain musclé et l'autre un petit Japonais. Comment pourrait-il s'agir du même homme.

— Je vous avais prévenu que vous n'y croiriez pas.

Le Président poussa un gros soupir avant de répondre.

— Tout ce que je peux dire, Smith, c'est que vous en avez découvert plus que toutes les autres agences combinées. Il faut vous reconnaître ça.

— Merci, monsieur le Président, fit Smith en raccrochant.

— Je déteste quand il fait ça, grommela, le Président en reposant son combiné. Parfois ce gars-là se comporte comme si c'était moi qui travaillais pour lui et non l'inverse.

CHAPITRE XXXIII

Remo Williams n'aimait pas ça.

Il suivait le vice-président depuis des heures. Le candidat à la présidence entamait la dernière ligne droite de sa campagne dans le Sud et il voyageait en convoi de limousines.

Comme Remo ne pouvait pas le suivre en voiture – il se serait fait repérer –, il s'était glissé dans le coffre de la voiture du vice-président quand personne ne regardait.

Ce qui obligeait Remo à se glisser au-dehors à chaque arrêt pour veiller sur lui sans se faire remarquer. Mais personne n'avait rien tenté contre le vice-président. Remo aurait été étonné du contraire.

Il se souvenait de la scène à Rye avant son départ. Chiun avait insisté pour qu'ils se séparent parce que, comme il disait :

— On ne sait pas où le Hollandais va d'abord frapper.

— D'accord, avait fait Remo, je m'occupe du vice-président.

— Non, c'est moi qui vais m'occuper du président du vice, avait, bien entendu, déclaré Chiun.

— Si on ne peut pas savoir où le Hollandais va frapper, pourquoi voulez-vous le vice-président ?

— Parce que tu le veux.

— Mais il me revient ! s'était fermement insurgé Remo.

— D'accord, je ne vais pas me disputer. Tu peux l'avoir, avait concédé le vieil Oriental en haussant les épaules.

Avec le recul, Remo trouvait que le Maître de Sinanju avait accepté un peu trop facilement. Connaissant Chiun, il y avait sûrement anguille sous roche mais comme le temps était venu pour la caravane vice-présidentielle de repartir, Remo était trop préoccupé par la nécessité de regripper dans son coffre pour y réfléchir davantage.



Le Maître de Sinanju savait que ce n'était qu'une question de

temps.

Il était sûr que le gouverneur, Michael « Prince » Princippi serait la prochaine cible. Parce qu'il se souvenait que le Hollandais avait fait deux tentatives contre le vice-président et une seule contre le gouverneur. Pour un esprit formé par Sinanju, la symétrie venait d'instinct. Le Hollandais était Sinanju. Fou ou pas, il chercherait l'équilibre, sans même y penser.

Par conséquent, Michael « Prince » Princippi était le prochain sur la liste et Chiun pourrait se charger du Hollandais sans mettre la vie de Remo en danger.

Le gouverneur était à Los Angeles, promettant devant un groupe d'hommes d'affaires d'institutionnaliser une assurance nationale gratuite pour les victimes de catastrophes naturelles, tremblements de terre compris.

Chiun, lui, était accroché à la vitre du gratte-ciel où Princippi prononçait son discours.

La musique lui annonça que le Hollandais était proche. Elle était plus forte qu'avant, plus désaccordée aussi, grouillant de fausses notes.



Jeremiah Purcell fit une pause en atteignant le douzième étage. Il faisait nuit et presque tout l'immeuble était plongé dans l'obscurité. Le journal avait mentionné cette rencontre entre le gouverneur et les hommes d'affaires.

Il cherchait une fenêtre éclairée, aussi fit-il le tour de l'immeuble sur un rebord dont pas un pignon n'aurait voulu.

Il allait tourner au dernier coin du gratte-ciel quand un froissement de tissu lui fit tourner la tête. Trop tard. Le coup l'atteignit sur l'épaule droite et il sentit son articulation acromio-claviculaire se déboîter avec un craquement sinistre. Il porta sa main à son épaule, les dents crispées pour ne pas hurler de douleur.

— Vous ! grinça-t-il en découvrant Chiun. Où est votre disciple ?

— Regarde derrière toi.

Le Hollandais se retourna mais un nouveau coup l'atteignit, venant de derrière. Le coup de pied en crochet était venu frapper son genou gauche, obligeant la jambe à plier.

Il réalisa que le Maître de Sinanju l'avait piégé. Ils étaient seuls sur

ce rebord. Se collant à la paroi, le Hollandais fixa la face implacable du vieil Oriental.

— Les quatre coups ? laissa-t-il passer entre ses mâchoires crispées par la douleur.

— Tu connais la tradition ?, demanda Chiun.

— Un Maître de Sinanju, récita Jeremiah Purcell, marque son mépris pour un adversaire en le frappant quatre fois, et en le laissant dans une humiliante paralysie. Mais je ne mérite pas ça. Je pourrais être un bon disciple. Meilleur que Remo. Je pourrais être le prochain Maître de Sinanju, le Shiva de la légende.

— Le prochain Maître de Sinanju ne pourrait pas faire du mal à quelqu'un comme Mah-Li, cracha Chiun, tu mérites mon mépris. Et il donna un coup à la rotule du Hollandais, juste assez fort pour fêler l'os sans le fracturer totalement.

— Je pourrais être Shiva, le Tigre blanc de la nuit. Comment savez-vous que c'est Remo et pas moi ?

— Remo est Shiva, fit Chiun, se préparant à infliger le quatrième et dernier coup.

— Non hurla le Hollandais, je ne vous laisserai pas me battre. Je me jetterais plutôt dans le vide.

Les membres en miettes, il se laissa glisser le long du rebord comme une méduse cramponnée au bastingage d'un bateau de pêche.

Au dernier moment, le Maître de Sinanju le rattrapa par sa longue chevelure blonde et le reposa sur le rebord.

— Je ne souhaite pas ta mort, rappela Chiun, je veux seulement te réduire à l'impuissance.

— Je ne suis jamais impuissant, vous oubliez mes forces mentales.

Et soudain, le Maître de Sinanju se retrouva, non pas sur un rebord d'immeuble mais dans le ventre d'un monstre d'acier et de chrome. Ta tour se mit à bouger sous ses pieds et les fenêtres qui lui faisaient face devinrent des yeux géants.

Une main de ciment et d'acier et plus large qu'une voiture se tendit vers lui. Le Maître de Sinanju savait que c'était une illusion mais ses yeux ne voyaient pas au-delà du mirage. Il se cramponna à la chevelure de Purcell. Si Purcell tombait, il mourait. Et Remo avec lui.

C'est alors que vinrent les flammes : bleues, de vraies flammes qui jaillissaient au bout de ses doigts. Chiun fit un moulinet si rapide de la main qu'il éteignit les flammes. Il fit aussi un saut de côté pour éviter l'énorme patte de ciment qui sifflait vers lui et se rattrapa à

l'immeuble. Il pouvait au moins sentir la construction : ce serait son rocher. Il pouvait également sentir les cheveux du Hollandais dans l'autre main. Il reçut une brusque secousse et resserra son étreinte.

Quand les illusions cessèrent et que la musique discordante s'arrêta, Chiun écarquilla les yeux. Sa main serrait toujours les cheveux du Hollandais, mais rien d'autre. Ils avaient été tranchés net par les ongles démesurés.

Il vit qu'il était seul sur son rebord. Il vérifia d'abord que la réunion du gouverneur se poursuivait sans problèmes, puis, satisfait de ce côté-là, entreprit de descendre, fouillant de son regard inquiet la rue en contrebas. Mais il ne vit pas de corps vêtu de pourpre gisant sur le ciment. Le Hollandais avait fui, vaincu, pour aller de nouveau panser quelque part ses plaies.



À Atlanta, le convoi vice-présidentiel s'était arrêté devant un *Holiday Inn* pour la nuit.

Remo sortit du coffre dès qu'il se sentit seul et appela Smith d'un téléphone public.

— Remo, je suis content que vous appeliez, fit aussitôt le directeur de CURE. Chiun vient de me dire qu'il avait contrecarré un attentat contre le gouverneur. C'était le Hollandais, seul cette fois. Mais il a encore réussi à s'en tirer. Chiun pense qu'il va maintenant s'attaquer au vice-président.

— Je l'attends de pied ferme.

— Ne bougez pas, Chiun est parti vous rejoindre.

— Dites-lui de frapper trois fois sur le coffre de la limousine du vice-président.

Le Hollandais claudiqua dans la rue. Il se trouvait dans une partie délabrée du quartier des affaires de Los Angeles. Quelque part là-dedans il devait y avoir une quincaillerie. Quand il en trouva une, il força la porte de service. Toutes les quincailleries ont un étai.

Il y en avait un grand, fixé sur l'établi dans l'arrière-boutique. Il y glissa douloureusement son épaule droite et, grimaçant, réussit à le resserrer avec son autre coude. Prenant appui sur ses jambes, il tira d'un grand coup. L'épaule craqua, la sueur jaillit à son front mais l'articulation se remplaça dans son logement. La douleur était indicible

mais il pouvait maintenant utiliser son bras. Ce qui lui permettait maintenant de remettre tous ses autres membres en place.

Herm Accord attendit au bar pendant près d'une heure. Il allait partir quand son contact arriva enfin, une serviette à bout de bras. C'était un homme jeune au visage ravagé, à la chevelure d'un blond délavé, coupée à la punk.

— C'est vous, Dutch ? demanda-t-il.

— Oui, fit le Blond en boitant jusqu'à sa table.

D'un geste, il renvoya la serveuse qui s'approchait.

— Alors, quel est le boulot ?

— Demain soir les deux candidats présidentiels vont s'affronter dans un grand débat public retransmis par toutes les chaînes.

— Et alors ?

— Je veux qu'il passe à la postérité comme le grand débat inachevé.

— Comme la symphonie inachevée, hein ? C'est faisable mais c'est un peu tard pour les explosifs. C'est ma spécialité.

— Votre spécialité, c'est la mort. Vous êtes un ex de la CIA. Un renégat. Et vous avez la réputation de pouvoir faire l'impossible. Faites comme vous voudrez. Tenez..., ajouta Dutch, posant péniblement sa serviette sur la table, il y a là un million et cinquante mille dollars.

— J'avais annoncé un million au téléphone. C'est pour quoi les cinquante mille dollars ?

— Un avion privé. Je veux que vous m'ameniez quelque part.

— Où ça ?

— Chez moi, fit le Hollandais.

Remo faisait les cent pas sur le toit de l'*Holiday Inn*. Deux étages plus bas, le vice-président mettait la dernière main à ses notes pour le grand débat. Il n'y avait eu aucun signe du Hollandais au cours de la nuit et maintenant le soleil levant rosissait le ciel.

Le Maître de Sinanju arriva par la sortie de secours.

— Alors ? demanda anxieusement Remo.

— Rien, annonça Chiun, pas de personnages suspects dans le hall. Tiens, je t'ai amené le journal. Si tu voulais y consacrer ton attention limitée, tu interromprais tes incessants va et vient.

— Dans un moment pareil ? s'étonna Remo, s'emparant du canard.

- On va peut-être attendre pas mal.
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
- Le Hollandais est loin d'ici. Et en plus il boite.
- Les quatre coups ?
- Trois, plus exactement.
- Ah, et il est où ?
- C'est dans le journal, fit le vieil Oriental.

Et Remo lut.

« Mystérieuse apparition de ptérodactyles au-dessus de Saint-Martin. »

— Vous avez vu ça, Petit Père, lut Remo à voix haute, les oiseaux tournent au-dessus d'un château en ruine et quand les gens essayent de les photographier les clichés ne montrent rien. Vous savez où est ce château ?

— Dis-moi, bougonna Chiun, c'est toi le génie de la déduction.

— C'est le château de la Montagne du Diable. Là où l'on a affronté le Hollandais pour la première fois. C'est là qu'il est allé panser ses plaies.

— Un coup de chance, fit Chiun en faisant des confettis de l'article.

— Eh bien moi, je vais à Saint-Martin.

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète. Ce qui m'inquiète, c'est : est-ce que tu vas en revenir ?

CHAPITRE XXXIV

Dès que l'avion vira au-dessus de Saint-Martin, Remo put apercevoir la montagne du Diable, un sinistre pic noir qui pointait à l'extrémité de l'île.

À part cette corne aux vibrations maléfiques, ce condominium franco-hollandais était une des perles des Antilles.

— Tiens, voilà le château, annonça Remo en pointant un amas de pierres blanches écroulé sur un plateau qui surplombait la rade.

— Je ne vois pas d'oiseaux pourpres, railla Chiun pour cacher que la montagne du Diable lui rappelait un peu trop le mont Paektusan.

Mais ils virent les ptérodactyles dès que le taxi s'arrêta. Le chauffeur refusait d'aller plus loin. La rumeur qui courait dans l'île était que l'ancien habitant de la montagne du Diable, le redouté Hollandais, était revenu hanter son château en ruine.

Remo paya le chauffeur et ils continuèrent à pied.

À leur approche, les ptérodactyles s'envolèrent des ruines et effectuèrent des cercles paresseux au bord du plateau. Mais ils ignorèrent Remo et Chiun qui attaquaient la montagne par sa face la plus à pic.

— N'oubliez pas, avertit Remo, vous avez eu votre chance, maintenant c'est mon tour. Au fur et à mesure qu'ils grimpaient, ils sentaient la musique envahir leurs têtes. Le ciel tournait au pourpre, un pourpre plus profond que les ptérodactyles. Comme s'ils étaient jaloux de cette teinte plus riche, les grands oiseaux s'envolèrent à tire-d'aile et se fondirent dans le sombre firmament.

— Il doit jouer, observa Remo, tant mieux, ça veut dire qu'il ne sait pas que nous sommes ici.

— Il ne sait plus rien, regarde, fit Chiun.

Un visage gargantuesque apparut sur le rebord du plateau, comme une baleine faisant surface. Il les fixa de ses yeux réduits à des fentes cruelles.

— Nuihc, souffla Remo, reconnaissant la face grêlée de petite vérole.

— Écoute ! intima Chiun.

— Père ! Père !

L'appel était chargé de tristesse et de violence.

— C'est Purcell. Qu'est-ce qu'il fait ? s'interrogea Remo.

Chiun lui attrapa le poignet.

— Écoute-moi, mon fils, partons d'ici.

— Rien à faire. Le Hollandais est là-haut. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour que vous me fassiez reculer au dernier moment.

— Il est devenu fou.

— Ça fait longtemps, fit Remo en haussant les épaules.

— Regarde le ciel pourpre, la couleur de la folie.

— Tant mieux, grinça Remo, je l'aurai plus facilement.

— Mais il n'a plus rien à perdre, avertit Chiun.

— Vous pouvez rester en bas si vous voulez, siffla Remo.

— Très bien, soupira Chiun en relâchant son étreinte. J'ai déjà attendu une fois au pied du mont Paektusan. Cette fois-ci, j'accompagnerai mon fils jusqu'au sommet.

— D'accord, fit Remo, recommençant à grimper.

Plus ils grimpaient et plus la pente devenait verticale. L'air était chaud, comme si la brise marine n'arrivait pas à le rafraîchir. Tout en bas, l'eau bleu-vert s'étalait à l'infini mais au-dessus de leur tête, le ciel pourpre pesait comme un baldaquin de velours.

Remo fut le premier à atteindre le plateau que recouvraient entièrement les ruines du château. Seule une tour restait encore debout. Le reste gisait en gros blocs épars comme les ruines d'une cité millénaire.

Le Hollandais marchait au milieu des pierrailles, toujours habillé de pourpre, ses cheveux, blonds coupés court dressés comme s'il venait de prendre une décharge électrique.

Remo grimpa sur un bloc de granit et appela son ennemi.

— Purcell !

Le Hollandais ne réagit pas ; il fixait un point du ciel.

— Que fait-il ? s'inquiéta Chiun, se hissant à côté de Remo.

— Je ne sais pas. Il regarde juste le ciel.

— Non, une étoile.

À leurs pieds, le Hollandais pointait un doigt accusateur à une

étoile plus brillante que les autres. Remo reconnut Vénus.

— Explode ! commanda Purcell. Qu'est-ce que tu attends ? Explode !

— Vous avez raison, fit Remo, il est devenu complètement fou.

— Il faut l'arrêter, souffla Chiun.

— C'est bien mon intention.

— Mais pas par vengeance, fit gravement Chiun. Parce qu'il devient trop dangereux. Souviens-toi des pouvoirs du Hollandais, de ceux qui ne sont pas des illusions.

— Oui, il peut faire en sorte que les choses prennent feu ou explosent. Il a juste à y penser très fort.

— Et il est en train d'essayer de faire exploser Vénus. Par la seule puissance de son esprit.

— Et le peut-il vraiment ?

— Je ne tiens pas à le découvrir. Parce que s'il y arrive, il éteindra toutes les étoiles du ciel, une à une, jusqu'à ce que notre planète tourne dans un vide sidéral. Puis il la fera sauter à son tour. La folie est pleine de puissance. Viens !

Et le Maître de Sinanju se mit à courir devant son disciple. Mais Remo le dépassa très vite, hurlant de tous ses poumons :

— Purcell ! Laisse tomber ! Je suis venu te chercher !

L'écho de son défi se répercuta sur les ruines. Le Hollandais tourna vers lui ses yeux bleu électrique. Remo trouva qu'ils mettaient bien du temps à s'accommoder.

— Une minute, mon vieil ennemi. On dirait qu'éteindre cette planète prend plus de temps que je ne l'imaginais.

— Et tu n'as plus ce temps, gronda Remo.

— La ligne intérieure, souffla Chiun dans son dos.

Remo opina, prenant aussitôt l'approche intérieure tandis que Chiun avançait en arc de cercle pour prendre le Hollandais à revers. Le temps qu'il se tourne pour faire face à l'attaque du vieil Oriental, Remo avait bondi sur lui. Attrapant Purcell par un bras et une jambe, il le fit tourner comme un bâton. Mais le Hollandais saisit Remo à la gorge et, utilisant l'élan giratoire, l'envoya voler contre une tourelle écroulée.

— Je suis plus puissant que toi ! triompha le Hollandais en se relevant.

Le Maître de Sinanju vit que son disciple ne se relevait pas. Il fonça sur le Hollandais. L'heure du quatrième coup avait sonné.

Le Hollandais pivota, pour se mettre en garde basse mais Chiun n'essaya même pas de parer. Il allait administrer son quatrième coup même si le Hollandais l'atteignait en échange.

Chiun sentit son orteil entrer en contact avec le genou du Hollandais à l'instant même où un coup donné à main ouverte l'atteignait à la tempe.

Les deux combattants roulèrent au sol.

— Tu t'es mis du côté de Shiva, clama amèrement le Hollandais, essayant de se remettre sur pied. Tu aurais pu mieux choisir, être le père d'un dieu, regarde !

Et, ignorant Chiun toujours prostré, il tourna son attention sur Vénus, les bras levés, le visage d'abord implorant puis convulsé de rage. Le ciel sembla vibrer.

Mais tout autour d'eux, une voix immense résonna soudain, une voix forte et profonde, une voix que Chiun avait déjà entendue, la seule voix qu'il ait jamais craint.

— *Je suis Shiva, l'Implacable. La mort, le Destructeur des Mondes. Le tigre de la nuit mort et ressuscité par le Maître de Sinanju.*

Et le vieil Oriental eut un sourire contraint, car, dressé sur une tour en ruine, Remo brandissait un rocher gros comme une voiture.

— *Qui est cette viande pour chien qui me provoque ?* demanda Remo avec la voix de Shiva.

Le bloc de granit fonça comme une balle à travers les airs mais le Hollandais fit un saut périlleux arrière et retomba sur le rocher juste une seconde après qu'il se soit écrasé.

— Encore un effort, ricana-t-il.

Mais l'instant suivant, c'était Remo lui-même qui fondait comme la foudre. Les deux hommes entrèrent en collision avec une violence incroyable. Ils s'enlacèrent comme des lutteurs, leurs visages tordus par l'effort. L'énorme bouffée de sueur qui vint aux narines de Chiun lui apprit quelles forces titanesques étaient aux prises.

Soudain, sous leurs trépignements furieux, le sol trembla puis se fendit et Chiun dut ramper pour se mettre à l'abri d'une faille qui s'élargissait.

Peiné, il contemplait ce combat des dieux qui se poursuivait. Il n'y avait pas de place pour un simple Maître de Sinanju. Il pria les dieux de ces ancêtres à ne pas avoir à descendre un cadavre de la montagne.

Le soir, le Hollandais venait d'écraser son pied sur la jambe de Remo. L'Implacable para le coup par un échappement en arc de cercle. Le Hollandais bondit à deux pieds dans l'ouverture, lâchant le poignet de Remo mais celui-ci l'avait aussitôt rattrapé par les deux poignets et se mit à pousser.

— C'est pour Mah-Li, gronda-t-il.

Le Hollandais sentit ses jambes plier. Un de ses genoux s'écrasa au sol, envoyant une décharge de douleur de sa jambe blessée. Sous leurs pieds, la terre craqua encore, libérant un serpent long comme un train et épais comme un redwood [11]. Son corps transparent rouge orangé se tordait comme celui d'un ver de terre et de sa gueule ouverte jaillissaient des flammes jaunes.

— Tu vas avoir besoin de plus que tes petits trucs, Purcell, gronda Remo. Tu es foutu.

— Non ! hurla Jeremiah Purcell.

Et la voix était celle de la bête en lui, mais, cette fois, la bête avait peur.

Purcell sentit son autre genou plier inexorablement, toucher le sol.

— Je suis plus fort que toi ! Plus grand que toi ! Plus Sinanju que toi ! cria-t-il encore.

Les couleurs se mirent à tourner autour de lui et la musique désaccordée résonna plus fort.

Le Maître de Sinanju se força à regarder, sans pouvoir distinguer le vrai du faux. Apparemment Remo était en train de gagner mais la musique folle ne cessait de s'amplifier et, soudain, le Hollandais reprit Remo dans un étai. Étranglé, celui-ci se mit à étouffer, ses bras battant vainement l'air la bouche ouverte, comme un poisson hors de l'eau. Peu à peu son visage devint cramoisi.

— Chiun voulut aller à sa rescousse mais le Hollandais fit exploser une rangée de rochers devant ses pas et il dut battre en retraite.

Quand la poussière retomba, il vit le Hollandais triomphalement debout, écrasant Remo, hurlant de tous ses poumons :

— Je suis invincible ! Il n'y a pas de plus grand Maître de Sinanju que Jeremiah Purcell. Tu m'entends, Chiun ! Vous m'entendez, mon père, Nuihc ? Je suis suprême !

Le fou souleva Remo à bout de bras et le jeta au sol avec un nouveau cri.

— Suprême !

Il leva les deux bras comme pour offrir sa gloire à l'univers. La face

levée, extatique, il rencontra l'éclat de l'étoile du matin suspendue dans le ciel pourpre.

La musique s'amplifia et là-haut, l'étoile grossit jusqu'à couvrir la montagne d'une lumière aveuglante. Le Hollandais leva ses poings en signe de triomphe.

— Suprême !

Et, tandis que la musique devenait insoutenable, le sol s'ouvrit sous les pieds du Hollandais.

— Non ! hurla Chiun.

Trop tard. Le Hollandais avait glissé dans le cratère, hurlant encore !

— Suprême ! Suprême ! Suprême !

Avec sa silhouette convulsée, chutait le corps inanimé de Remo Williams.

Quand ils disparurent, le sol se referma comme un caveau, éteignant même la musique mentale du Hollandais.

Chiun bondit sur la fissure, griffant et creusant.

— Remo ! Mon fils !

Mais ses ongles acérés entamèrent à peine la pierre. Tête baissée, le Maître de Sinanju se tut un long moment puis grava de l'ongle dans le sol le signe de Sinanju. Il marquerait pour toujours la dernière demeure des deux Maîtres blancs, les derniers de la ligne.

Résigné, Chiun se releva, essuya la terre rouge de son kimono, murmurant une oraison funèbre. Puis il se mit à descendre la montagne du Diable, les mains vides, réalisant qu'il y avait pire destin que de porter un fils mort au bas de la montagne. C'était de l'y laisser. Alors qu'il s'approchait, la tête basse, de la sortie des ruines, une voix l'arrêta.

— Alors, on part sans moi, Petit Père ?

Chiun pivota sur place, le visage si arrondi de surprise que ses rides s'en effacèrent.

— Remo ! souffla-t-il, puis plus fort : Remo, mon fils, tu es vivant ?

— Plus ou moins, fit Remo nonchalamment.

Son visage était barbouillé de poussière et de sueur. Sous un bras, il portait une forme inanimée dont les poignets étaient liés par une ceinture jaune. Jeremiah Purcell.

— Mais je vous ai vus tous les deux avalés par la terre ! s'exclama

le vieil Oriental.

— Pas nous, fit Remo, grimaçant un sourire douloureux.

Hésitant, le Maître de Sinanju marcha jusqu'à lui et lui toucha le bras puis le visage.

C'est bien moi, fit Remo.

— Mais j'ai vu cette charogne te vaincre.

Remo secoua la tête.

— Vous avez vu ce que le Hollandais imaginait, ce que vous deviez croire. Vous aviez raison Chiun, il est devenu fou. Vous vous souvenez quand les couleurs sont devenues brillantes. Je l'avais alors à ma merci. Et il le savait. Il ne pouvait pas supporter de perdre alors il a créé l'illusion qu'il gagnait. Je le tenais à genoux quand il s'est soudain écroulé. Alors il y a eu un autre Hollandais et un autre moi et ils se battaient. Quand j'ai compris ce qui se passait, je me suis reculé et j'ai suivi la scène.

— Et le gouffre ?

— Une autre illusion mais dans un sens on peut dire que le gouffre était vrai. C'était le gouffre de la folie et le Hollandais a fini par y tomber. Tout ce que je sais c'est que je suis ici et lui aussi.

— Il n'est pas mort ? demanda Chiun.

— C'est tout comme, fit Remo posant Jeremiah sur une grande pierre.

Le Hollandais resta étendu, respirant à peine, les yeux presque sans vie. Ses lèvres bougèrent.

Remo colla son oreille contre les lèvres convulsées du Hollandais.

— Je gagne. Même dans la défaite.

— N'y compte pas trop, rétorqua Remo.

Mais juste avant que la dernière lueur d'intelligence quitte son regard, le Hollandais se redressa, comme électrifié.

— Vous ne pourrez plus sauver les candidats présidentiels.

Chiun l'examina attentivement.

— Il est vivant, conclut-il, mais ses yeux m'indiquent que sa raison a définitivement chaviré.

— Il ne pourra plus nous menacer. J'y suis arrivé. J'ai arrêté le Hollandais sans le tuer et sans me tuer.

— Ne te vante pas trop vite, recommanda Chiun. Les derniers mots du Hollandais indiquent une terrible revanche.

— Dépêchons, fit Remo, prenant le Hollandais sur son épaule. On arrivera peut-être à temps.

— Non, fit Chiun, c'est moi qui le porterai. J'ai attendu trop d'années ce jour d'expiation.

Et ensemble ils descendirent la montagne du Diable, sous la lueur de l'étoile du matin qui brillait dans le ciel bleu au-dessus de leurs têtes.

CHAPITRE XXXV

Toutes les chaînes se préparaient à retransmettre « La Décision de l'Amérique », le grand débat où les deux candidats allaient s'affronter à la veille de l'élection. Le vice-président venait de réitérer sa promesse de mettre un terme à toutes les opérations clandestines des agences de renseignements américaines.

Le gouverneur Princippi lui, commença son discours, en réclamant de but en blanc l'abolition de tous les chapitres noirs qui grevaient le budget de l'État.

C'est au milieu de son préambule que tous les écrans de télé de l'Amérique virèrent d'un coup au noir.

Le Secret Service surveillait toutes les entrées des studios de la télévision. Ils avaient même garé pare-chocs contre pare-chocs de lourdes limousines blindées pour en barrer tous les accès. C'était plus élégant que les habituels remparts de béton. Ils étaient prêts à tout.

Sauf bien sûr au Blanc maigre et au vieil Oriental jaillissant d'un taxi qui pilait pour sauter par-dessus les voitures sans même demander la permission.

— Halte ! hurlèrent les agents en tirant des coups de semonce.

— Pas le temps, lança le Blanc en prenant son virage une fraction de seconde avant la nuée de balles.

À la porte qui menait au studio, les deux agents en faction réagirent avec une célérité louable mais se retrouvèrent proprement assommés pour toute félicitation.

Remo Williams jaillit dans la salle, enregistrant aussitôt la scène, les trois caméras qui tournaient, braquées sur les candidats.

— Les caméras d'abord !

Se séparant aussitôt, ils débranchèrent les câbles à pleines poignées, déclenchant la consternation dans la salle de contrôle.

— Encore vous ! couina le vice-président, bondissant de sa chaise.

— Plus tard, fit Remo, le saisissant au collet si vite que son micro en voltigea.

— Qu'est-ce qu'on cherche ? demanda Chiun, arrachant le gouverneur Princippi à son siège.

— Je ne sais pas : une bombe, peut-être, lâcha Remo, démantibulant la chaise.

— Rien sous celle-ci, fit-il en rejetant le malheureux siège.

— Une bombe ! s'exclama le directeur, horrifié.

La panique fut immédiate et les gens se ruèrent à l'extérieur du studio, une vague humaine qui empêcha les agents du Secret Service d'entrer.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda Remo.

— Rien, fit Chiun, occupé à réduire l'estrade en tornade de cure-dents.

Remo regardait partout. Les projecteurs l'aveuglaient. Il entendait les cris de frayeur de ceux qui essayaient de sortir et les ordres furieux des agents de la sécurité qui essayaient d'entrer. Les trois caméras étaient pointées sur lui. C'est alors que l'une d'elles se mit à avancer.

Pendant une fraction de seconde, Remo eut la pensée que cet idiot de cameraman ne réalisait pas que son appareil était débranché quand il entendit un déclic et qu'un tube noir et perforé jaillit de l'objectif.

— Mitraillette ! hurla Remo.

En réponse instantanée, le Maître de Sinanju se jeta sur les deux candidats présidentiels et les plaqua à terre.

Remo virevolta en l'air, évitant la rafale de calibre [12] qui lui était destinée. La caméra pivota vers les trois formes étalées à terre.

Remo bondit. Derrière lui la tenture de fond du studio retomba en lambeaux.

Herm Accord fit pivoter la caméra, certain d'avoir eu le type maigre en T-shirt blanc. Où étaient passés les autres ? Ce n'était pas facile de viser à travers une caméra de télé. Frustré, il sortit la tête pour mieux voir et découvrit le visage du type maigre à deux centimètres du sien. Herm Accord ouvrit la bouche pour dire quelque chose.

Mais il dut ravalier ses paroles ainsi que presque toutes ses dents. Il recula, portant ses mains à sa gorge, toussant spasmodiquement. Il ne savait pas qu'une prémolaire, se déplaçant plus vite qu'une balle, avait déjà fait exploser sa gorge. Il ne savait pas et il s'en moquait. Il vit encore la main qui montait vers son visage puis il devint une masse rosâtre.

Remo n'eut même pas un regard pour le corps de l'assassin. Il bondit aux côtés de Chiun qui aidait le vice-président à se relever.

— Merci, firent le vice-président et Michael « Prince » Princippi, en

chœur.

— On dirait qu'on est arrivés à temps, fit Remo.

— Sinanju arrive toujours à temps, ajouta le vieil Oriental.

— Il faut qu'on parte, fit alors Remo, jetant un coup d'œil vers la porte d'où les agents de la sécurité hurlaient qu'ils allaient tirer dans le tas si les gens ne dégageaient pas le passage.

Et Remo et Chiun disparurent dans l'entassement de gens qui se pressaient à la porte. Et, bien que la porte eût l'air du métro de New York à l'heure de pointe, ils se glissèrent à travers les gens comme par osmose et juste sous le nez des agents du Secret Service.

Quand ceux-ci surgirent enfin dans le studio, ils découvrirent deux candidats qui remplaçaient calmement leurs micros à leurs revers.

— Vous êtes en retard, fit le vice-président d'un ton faraud, mais vous pouvez toujours vous rendre utiles, en nous débarrassant de ce cadavre, par exemple. Nous devons poursuivre notre débat.

Dans l'Amérique entière, les écrans se stabilisèrent sur les visages des présentateurs qui bafouillèrent des excuses embrouillées sur des « difficultés techniques ». Mais ils n'expliquèrent pas pourquoi les deux candidats se tenaient maintenant debout au milieu d'un studio ravagé par les balles.

Le gouverneur reprit son discours d'une voix toujours aussi sincère et suave.

— Avant que nous soyons interrompus, j'annonçais que nous devons réduire nos services de renseignement. Mais je tiens tout de suite à préciser qu'il y aura toujours une place dans mon gouvernement pour certaines opérations indispensables. Particulièrement de contre-espionnage. Après tout, ces agences existent pour que nos forces armées n'aient pas à intervenir. Et je veux publiquement remercier les Américains anonymes, les Toms, les Dicks et les Harolds qui peinent dans ces agences. Ils font la force de l'Amérique. N'êtes-vous pas d'accord, monsieur le Vice-Président ?

— Tout à fait et de tout cœur, fit gravement le vice-président. Heureusement qu'on a ces gars-là et Dieu sait qu'on en a besoin. Les Brown, Jones et Smith qui font tourner leurs agences.

C'était le plus beau et plus rapide retournement de veste de la campagne mais peu d'Américains furent surpris. Après tout, les deux candidats étaient des politiciens : toujours prêts à aller dans le sens du vent.

Le docteur Harold W. Smith qui suivait le débat de son lit d'hôpital imagina très bien ce qui avait pu se passer pendant l'interruption :

Remo et Chiun. Ils avaient encore réussi. CURE allait continuer. Il ne savait pas s'il devait rire ou pleurer.



Remo Williams immobilisa sa voiture devant l'entrée du cimetière de Wildwood. Les grilles de fer rouillées grincèrent quand il les poussa. Le Maître de Sinanju marchait à ses côtés, s'efforçant de suivre le pas pressé de Remo...

— Smith n'apprécierait pas de savoir que vous êtes passé ici, avertit Chiun.

— C'était le seul lieu de rendez-vous qui m'est venu à l'idée.

— Smith est déjà de mauvaise humeur, insista Chiun.

— Pourquoi ? Nous lui avons sauvé la peau. Et la peau de l'Amérique. Le nouveau Président qui arrive au pouvoir pense que CURE doit continuer pour toujours. Et le Hollandais va passer le reste de ses jours à sortir des peluches de son nombril dans une cellule capitonnée de Folcroft. Nos problèmes sont terminés et j'ai hâte de retrouver Jilda.

— Smith est de mauvaise humeur, expliqua Chiun, parce qu'il a pu lire les termes du contrat quand sa vision est revenue.

— Qu'est-ce que vous lui avez infligé ? Cent pour cent d'augmentation ?

— Doubler n'aurait pas payé assez cher l'indignité d'avoir marchandé les services du Maître de Sinanju et déchiré son contrat. Non. J'ai triplé.

— Je comprends qu'il le prenne mal.

— C'était nécessaire. Il payait trois fois, pour le Maître de Sinanju, pour certaines actions discutables à l'encontre du Maître de Sinanju et, pour toi.

Remo se figea. Chiun le regardait avec une expression placide.

— Quoi ! Moi ? Vous m'avez engagé pour une nouvelle année ?

— Deux ans. Considère que ça va dans le sens de la garantie de l'emploi.

— Et moi ? Je n'ai rien à dire ?

— Pas encore. Je suis toujours le Maître et toi le disciple.

Techniquement tu es un apprenti. C'est à moi de discuter tes contrats. Comme d'habitude.

Remo secoua la tête et reprit sa marche.

— On va voir ce qu'en dit Jilda, fit-il.

— Oui, répondit Chiun d'une voix creuse. On va voir ce que Jilda en dit.

Remo se figea en arrivant sur la tombe où son nom était gravé. Des fleurs gisaient sur la pierre.

— Curieux, qui peut bien mettre des fleurs sur ma tombe ? s'étonna-t-il en ramassant le bouquet.

À l'intérieur, il découvrit une enveloppe mouillée par la dernière pluie.

Remo reposa les fleurs et ouvrit l'enveloppe. Il vit tout de suite que la lettre lui était adressée et était signée Jilda. Il la parcourut.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda Chiun quand il eut fini.

— Elle dit qu'elle ne viendra pas, répondit Remo, la gorge serrée. Jamais.

— Mais ce n'est pas possible...

— Pas tant que je ferai ce boulot, écrit-elle. Et elle sait bien que c'est le seul travail que je sais faire. Elle dit que, cette fois, c'est moi qui l'ai laissée tomber. La façon dont je suis parti pour l'Amérique avec vous. Elle dit que c'est ici que je dois être.

— Tu le sais aussi, approuva Chiun.

— Elle dit aussi que je manque déjà à Freya, poursuivit Remo, et que, quand nous le voudrons, et si Freya est d'accord, nous pourrions entraîner la petite dans l'art de Sinanju.

— Elle rêve, lâcha Chiun avec hauteur, aucune femme n'a jamais été Maître de Sinanju. Aucune femme ne sera jamais Maître de Sinanju. C'est tout bonnement impossible.

— Il y a aussi un post-scriptum, ajouta Remo. Il dit que Freya a travaillé sur sa respiration quand elle ne monte pas sur son poney et elle envoie un cadeau pour montrer qu'elle a essayé de devenir grande et forte comme son papa et sa maman.

Remo plongea la main dans le bouquet et ramena un petit fer à cheval qui avait été plié en forme de pretzel.

— Un fer à cheval tordu, renifla le vieil Oriental, et alors ?

— Vous ne comprenez pas ? C'est Freya qui a fait ça. Avec ses

petites mains.

— Impossible ! cracha le Maître de Sinanju. Elle est trop jeune, elle est blanche et en plus c'est une femelle. J'ai été incapable de faire ça avant d'avoir douze ans.

— Et alors, sourit Remo, vous n'êtes ni blanc ni femelle.

— Je n'y crois pas ! cria Chiun en frappant le sol de sa sandale.

— Eh bien, moi si, et je vais garder ce souvenir pour toujours.

Chiun fronça les sourcils.

— Tu ne vas pas essayer d'arracher le secret de leur retraite de mes lèvres inviolées ?

Remo réfléchit un moment avant de répondre.

— Non, Jilda sait ce qu'elle fait. Elle a sans doute raison. En plus elle ne vit plus au pays de Galles. C'est ce que dit la lettre.

— Quoi ? s'exclama le vieil Oriental. Elle n'a pas laissé d'adresse ! Comment vais-je faire pour envoyer des cadeaux à ma petite-fille ? Comment vais-je surveiller ses progrès pendant ses tendres années ?

— On les reverra, fit Remo d'une voix rassurante. Je ne sais pas quand, c'est tout.

— Alors tu vas rester en Amérique... Avec moi ?

— Oui, soupira Remo, je n'ai nul autre endroit où aller, j'imagine. Sinanju me rappelle trop de mauvais souvenirs.

— Ce n'est pas une situation idéale, surtout quand on pourrait vivre dans la perle de l'Asie, mais enfin, on fera pour le mieux. Au moins pendant deux ans.

— Hé, minute ! s'exclama Remo. Je croyais que vous vouliez vivre en Amérique. Et toute cette garde-robe que vous avez achetée pour être plus américain ?

— Je l'ai brûlée. J'ai découvert que ces habits étaient inadéquats pour l'escalade. Un handicap majeur pour les membres de notre honorable profession.

— D'accord, mais n'avez-vous pas finalement admis que Sinanju était un tas de fumier ?

Chiun gonfla ses joues.

— Remo ! Je n'ai jamais dit ça et je nierai une telle calomnie.

— Mais vous avez reconnu être content de la façon dont se passaient les choses et il n'y aura plus de jérémiades ?

— Certainement pas ! Je suis un vieil homme accablé d'un

misérable Blanc pour disciple. C'est un destin bien triste mais je le supporterai car je ne me plains jamais. Je ne mentionnerai même pas qu'à cause de ton incapacité à procréer un héritier mâle je vais me trouver forcé de travailler jusqu'à la fin de mes jours au lieu de jouir de la sérénité d'une retraite bien méritée. Peut-être vais-je travailler éternellement. Mais je ne me plaindrais pas. Pas moi.

— Foi de ptérodactyle, répondit Remo et, malgré sa peine, il souriait.

Achevé d'imprimer en mai 1990
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N°d'imp. 1502. —

Dépôt légal : juin 1990.

Imprimé en France

Notes

[1] Le Secret Service est une très vieille agence gouvernementale US chargée de protéger la vie du Président et la monnaie du pays (*In God we trust*). Elle a pourtant perdu pas mal de ses clients (Lincoln, Cleveland, Harding, JF Kennedy.

[2] Immigration and Naturalization Service.

[3] Généralement chargée de la surveillance des autoroutes. Voir la fameuse California Highway Patrol popularisée par la série *CHIPS* sur la Cinq.

[4] Projection d'image Médiatique.

[5] À peu près l'équivalent de Trifouillis-les-Oies.

[6] Bureau du Président à la Maison-Blanche.

[7] Équivalent américain du RMI.

[8] Bâtiment officiel qui abrite les bureaux du gouverneur d'État.

[9] United States Sistership : dénomination usuelle des bâtiments de la marine américaine. Sistership signifiant que le bateau a été construit à plusieurs exemplaires. *Ndt.*

[10] National Security Council.

[11] Une des plus grosses espèces d'arbres de l'Amérique.

[12] 7,62 mm.